THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

Univ. Calif. Digitized by Microsoft ®

Digitized for Microsoft Corporation
by the Internet Archive in 2006.
From University of California Libraries.
May be used for non-commercial, personal, research,
or educational purposes, or any fair use.
May not be indexed in a commercial service.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LA

MARINE FRANÇAISE

AU MEXIQUE

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

LA MARINE FRANÇAISE AU MEXIQUE

PAR

HENRI RIVIÈRE

CAPITAINE DE VAISSEAU

PARIS

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CARTES, PLANS ET INSTRUCTIONS DU DÉPOT DE LA MARINE

5, RUE JACOB ET RUE FURSTENBERG, 2

—

1881

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

1233
R52n

LA

MARINE FRANÇAISE AU MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

DE LA CRÉATION DE LA DIVISION NAVALE AU BLOCUS DES CÔTES

I

Mon intention n'est pas d'écrire l'expédition du Mexique. Tout le monde en connaît les causes diverses. Je veux seulement raconter ce que fit la marine dans les dernières années du séjour et durant la période d'évacuation. La tâche qu'eurent à remplir les bâtiments fut à la fois ingrate et glorieuse. Elle montre, dans un cadre d'action parallèle à celui de l'armée de terre, les difficultés, les efforts de tout genre, les obstacles vaillamment surmontés, mais renaissants, qui ne cessèrent, du premier au dernier jour, d'entraver l'expédition mexicaine.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®
276819

Après le débarquement, la convention de la Soledad, l'échec subi devant Puébla, la prise de cette ville et l'entrée à Mexico, la nomination d'une régence, certains projets de domination et la perspective prochaine de l'établissement régulier de l'empire, on se prit à espérer que l'expédition du Mexique pourrait être menée à bonne fin, et les forces maritimes, jusque-là dirigées par un officier général, furent réduites aux proportions d'une division confiée à un capitaine de vaisseau. Ceci se passait au mois d'octobre 1864.

Pendant que les troupes de terre occupaient à l'intérieur les différentes provinces de l'empire ou en poursuivaient la conquête, la marine avait pour mission de surveiller les côtes, d'y lier ses communications avec l'armée, d'y porter à chaque instant les détachements nécessaires, de rechercher les corsaires juaristes ou américains dont l'armement ou la présence déjà signalés étaient un objet de vive préoccupation, de centraliser à Vera-Cruz le service des transports et d'approvisionnement de la flotte et de l'armée, et de concourir, dans ses seules limites d'action maritime toutefois et en ne débarquant que très éventuellement ses équipages, à toute opération dirigée contre un point de la côte. Ce n'était point là une mince besogne, surtout dans l'état encore très précaire de notre domination.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tout le long littoral en effet de 250 lieues do Matamoros jusqu'à Campêche n'était qu'imparfaitement réduit, ou prêt à se dérober au joug dès qu'une circonstance favorable se présenterait. De Matamoros, qui venait d'être pris au mois d'août, jusqu'à Tampico inclusivement, où se faisait sentir la main de fer du colonel du Pin, aucune complication ne semblait à craindre, au moins pendant quelque temps. Quant au port de Tuspan, situé entre Tampico et Vera-Cruz, la fidélité qu'on nous y gardait était douteuse. La position pouvait être perdue d'un jour à l'autre par la faute ou la connivence des chefs mexicains à qui on l'avait confiée.

Depuis Tuspan jusqu'à Vera-Cruz, toute la côte était ennemie, et nous ne pouvions avoir de relations avec aucune des villes situées au dedans des barres de Cazones, Lima, Tecolutla et Nautla. La ville de Vera-Cruz, bien qu'en notre pouvoir, était entourée de guerilleros qui venaient frapper aux portes et enlevaient du monde sur l'Alameda. Les guerilleros avaient établi des douanes à l'aide desquelles ils percevaient des droits sur tout ce qui entrait en ville ou en sortait. Les négociants qui voulaient assurer leurs marchandises envoyaient tout simplement demander, moyennant finances, un laissez-passer à Garcia, le chef de ces bandes. Il était possible qu'un beau jour ces

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

brigands, les libéraux, comme on les appelait alors, fissent une tentative contre Vera-Cruz.

Au sud de Vera-Cruz, il y avait une compagnie de volontaires créoles de la Martinique et deux canonnières pour garder Alvarado. A l'ouest de cette ville et jusqu'à Carmen, toute la côte était à l'ennemi. On ne savait pas trop quelles étaient les dispositions du Goazocoalcos et de Minatitlan, mais les négociants français de Vera-Cruz, qui furent toujours très loin d'épouser la cause de l'intervention, devaient être mieux renseignés, car ils avaient naguère très exactement instruit les habitants de ce que nous projetions contre eux.

Au Tabasco qui ne nous appartenait pas, les dissidents, enhardis par la récente retraite du général Brincourt, étaient devenus plus orgueilleux que jamais. La levée du blocus autrefois établi sur tous les points de la côte, qui avait été comme le don de joyeux avènement de l'empereur Maximilien, leur avait déjà donné environ 200,000 piastres, ce qui leur avait permis de lever de nouvelles troupes et de les bien payer. La Frontera venait de se prononcer pour eux, et ils y avaient rétabli comme autrefois la douane de Tabasco. Carmen ne devait pas bouger tant qu'il y aurait un bâtiment français, mais il s'y produisait une certaine opposition contre le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

préfet politique et militaire, le général Marin.

Carmen est une île facile à défendre. Elle était précieuse parce qu'elle pouvait devenir un point de concentration pour nous, la lagune de Terminos communiquant avec le Tabasco par plusieurs arroyos. Campêche et le Yucatan, soumis au mois de janvier précédent, demeuraient tranquilles, mais en rêvant leur affranchissement; et tandis que les anciens chefs qu'on en avait chassés s'occupaient à Cuba de l'achat d'armes et de munitions de guerre, les autres chefs, — le général Navarrete en tête, qui avait le plus contribué, en se prononçant, à donner le Yucatan à l'empire, — mis de côté par le gouvernement de Mexico, étaient bien capables de faire de nouveau volte-face et de se déclarer contre lui au premier jour.

Tel était l'état de la côte; et malheureusement, pour venir à bout de la tâche de surveillance et de mouvements continuels qui lui incombait, la division navale du golfe du Mexique n'avait qu'un nombre restreint de bâtiments, peu aptes, il faut l'avouer, par leurs qualités nautiques, au rude service qu'on exigeait d'eux. De Vera-Cruz à Rio-Grande, ils ne pouvaient que porter des troupes à un point donné, sans y séjourner eux-mêmes; car, sur toute cette côte et dans la saison qui s'ouvrait, les navires sont en perdition et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

doivent prendre le large dès que le mauvais temps s'annonce. Pour peu que l'on tarde, on est forcé de filer ses chaînes et d'abandonner ses ancres sur le fond. C'est ainsi que le *Colbert* avait fait de graves avaries dans un coup de vent en venant de Tampico, et que le transport la *Drôme* avait mis dix jours à pouvoir communiquer quelques heures avec Tampico et Tuspan, sans toutefois parvenir à mettre à terre quelques chevaux qu'elle avait à bord.

A Vera-Cruz, où le service du port était très actif, les moyens pour y faire face étaient insuffisants, puisque, faute de pouvoir décharger dans le temps convenu les navires de commerce qui arrivaient pour le compte du gouvernement, on était obligé de payer de fréquentes indemnités. Ce n'était donc pas le moment de diminuer, en les renvoyant à la Martinique, comme on semblait en avoir l'intention, les matelots créoles qui faisaient le service à Vera-Cruz, d'autant moins qu'ils étaient un renfort éventuel à la garnison dans le cas d'une tentative sérieuse des guerillas contre la ville. A l'est d'Alvarado et jusqu'à Carmen, toute la côte allait devenir excessivement dangereuse, parce que les coups de vent, au lieu de permettre de prendre le large comme au nord de Vera-Cruz, battent en côte et que les bâtiments à grande puissance de machine peuvent seuls avoir

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

quelque chance de se mettre hors de danger.

Or, à l'exception peut-être du *Magellan* et du *Darien,* la division ne comptait aucun de ces bâtiments-là. Les canonnières, au nombre de quatre ou cinq, pouvaient bien, quand la mer était belle, passer certaines barres de rivières; mais, avec grand vent et la mer creusant, elles couraient le risque d'y être culbutées. Le Goazocoalcos et le Tabasco n'eussent donc pas pu servir de refuge à ces petits navires. D'ailleurs, les barres changent fréquemment et il faut absolument un pilote de la localité. Or tous les pilotes étaient avec les libéraux et ne seraient pas venus à notre appel. Comme compensation, depuis Carmen jusqu'à la pointe nord de la péninsule de Yucatan, les bâtiments peuvent recevoir des coups de vent à l'ancre sans être obligés de prendre le large et sans courir le moindre danger. Il est vrai que, relativement, la présence de nos navires n'était pas nécessaire sur cette partie de la côte.

Si la division navale du golfe était jusqu'à un certain point insuffisante par le nombre et le peu de qualités de ses bâtiments, l'esprit de ses états-majors et de ses équipages était, en revanche, fortement trempé. La plupart étaient depuis un an au Mexique et avaient supporté les périls du climat, les fatigues des diverses expéditions.

Ces expéditions, dont personne n'entrevoyait le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

terme, avaient un attrait d'ambition pour tous et surtout pour les jeunes capitaines de canonnières qui, ayant presque sur tous les points à pénétrer dans les rivières, s'y trouvaient plus activement engagés. Le commandant de la division, le capitaine de vaisseau Cloué, à qui l'on avait dû, au mois de janvier précédent, la capitulation de Campêche et par suite la prompte adhésion du Yucatan à l'empire, avait donc des officiers dignes de lui et tout à fait à la hauteur des circonstances.

Il faut le dire aussi, bien que la situation générale fût, comme nous venons de le voir, mélangée de bien et de mal, l'espérance d'une heureuse issue aux affaires du Mexique était assez répandue. Le maréchal Bazaine, alors commandant en chef des forces françaises, avait le projet d'entreprendre prochainement une expédition contre le Oajaca et d'en finir avec cette province, où l'ennemi semblait vouloir concentrer ses derniers moyens de résistance. Cette opération, dans les intentions du maréchal, devait se compléter par une attaque de la marine sur Tabasco. Les dissidents, ainsi pris entre deux feux, seraient forcés de se disperser. Ce serait là, disait-on, le couronnement de la campagne du Mexique. En effet, cette dernière résistance sérieuse une fois vaincue, les bandes diverses, que nos colonnes avaient coupées par tronçons dans le nord, ne pourraient plus se

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rejoindre, et les brigands des environs de Vera-Cruz ne tarderaient pas à disparaître.

Toutefois, pendant que se faisaient les préparatifs de l'expédition du Oajaca, un incident auquel on pouvait s'attendre se produisit. On apprit que Tuspan était menacé par les bandes rejetées de Jalapa, jointes aux gens de Papantla, que les habitants, autorités et garnison en tête, étaient prêts à s'embarquer, et que les effets les plus précieux étaient déjà sur des bateaux. Au lieu d'essayer la moindre résistance, tout le monde lâchait pied.

Le commandant Cloué expédia aussitôt le *Forfait* devant la barre. Le seul secours qu'il dut porter à Tuspan était de faire franchir la barre à un canot armé en guerre et de l'expédier devant la ville. De si peu d'efficacité réelle que pût être une si petite force militaire, on savait par expérience qu'elle avait une grande influence morale sur les bandes du genre de celles qui entouraient Tuspan. Cela devait suffire, en effet. Les bandes venant de Papantla, leur repaire habituel, avaient pour chef Lara, dont toute la vie s'était passée à ce métier de cabecilla. Elles se composaient de soixante-dix cavaliers et de cinq cent quarante fantassins, dont une cinquantaine de déserteurs, armés de carabines françaises et américaines. Les aventuriers passaient sur la rive gauche de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

la rivière de Tuspan, où est bâtie la ville, quand le canot du *Forfait* arriva. Ils se replièrent aussitôt. Le canot accosta, et son canon rayé de 4 fut débarqué sur la place de manière à enfiler la rue principale. La ville était sauvée.

L'officier qui commandait le canot du *Forfait* trouva néanmoins tout le monde fort alarmé. Le préfet politique, M. Llorente, se ranima un peu au contact de l'officier français et organisa même la garnison pour tenter une sortie, si l'ennemi se retirait bien franchement. Cette garnison se composait de quarante-cinq cavaliers, dont vingt-cinq seulement montés, de cent quarante fantassins et de cent vingt hommes de milices, cette dernière force très peu sûre et bien plus disposée à se cacher dans les bois qu'à lutter. Tout ce monde cependant prit assez de courage pour tenter, le lendemain, de troubler la retraite de l'ennemi sur la rive droite. Cent hommes des plus résolus appuyèrent, en cheminant par la rive gauche, le canot du *Forfait,* qui remonta la rivière à trois milles.

Cette curieuse petite affaire permit de percer à jour et *de visu* la situation intérieure de Tuspan, qui était à peu près celle de toutes les villes du littoral. Le préfet politique se faisait une rente avec les impôts qu'il frappait de temps à autre sur les négociants pour payer des troupes, dont

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'effectif très incomplet se grossissait, dans ses envois d'état à Mexico, de soldats de paille habilement groupés. Cette rente l'inclinait fort vers la fidélité à l'empire; mais avec la grande expérience que son âge lui avait acquise des roueries d'un fonctionnaire mexicain, il avait la facile théorie de conduite ordinaire à ses pareils et qu'avaient engendrée de temps immémorial les discordes intestines de son pays. Il était fort pour commander et ramasser de l'argent pendant la paix, et, dès qu'il s'agissait de se battre, pour arguer de son peu de moyens de résistance et se sauver avec la caisse.

On comprend que les villes si lestement sauvées sont d'autent plus difficiles à garder. Un jour plus tard, ou s'il eût fait du vent du nord, le canot ne fût point arrivé à temps ou n'eût pu franchir la barre, et Tuspan était momentanément perdu, comme il avait été déja momentanément conquis. On y envoya la *Pique,* canonnière qui pouvait pénétrer dans la rivière et qui dut y séjourner, sauf à surveiller avec le plus grand soin la hauteur de l'eau sur la barre afin de se retirer à temps. Il ne fallait pas, en effet, que l'accident de la *Lance,* obligée de se brûler en 1863 dans la rivière de Tampico, se renouvelât.

Les instructions que reçut la *Pique* étaient énergiques et sommaires. Si le capitaine le ju-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

geait nécessaire au salut de la ville, il ne devait pas hésiter à s'assurer de Llorente, le préfet politique, et de son fils le colonel, et à les mettre hors d'état de nuire. Il fallait donner du cœur à tous ces gens de Tuspan et les pousser à une expédition qui dégageât la barre de Cazones et les menât jusqu'à Papantla, faire en un mot succéder l'initiative et l'esprit d'entreprise à l'hésitation et à l'apathie. C'était plus facile à projeter qu'à faire; mais ces instructions, en trahissant une certaine irritation vis-à-vis de dangers qui eussent été puérils s'ils n'eussent eu contre nous leur force d'inertie et qu'on ne conjurait un moment que pour les voir aussitôt revenir, sentaient le voisinage à Tampico de l'expéditif colonel du Pin.

Des préoccupations plus graves que cette échauffourée de Tuspan eussent, dès ce moment-là, tenu la marine en éveil, si le commandant de la division se fût laissé gagner par elles. L'avis parvint, en effet, de différens côtés, d'armement de corsaires américains pour le compte de Juarez et munis par lui de lettres de marque. Il s'armait, disait-on, à New-Orléans et à Key-West quatre corsaires destinés à courir sus à nos navires de commerce et surtout à nos paquebots. Tout d'abord, le gouvernement français ne s'en émut pas outre mesure. La guerre entre le Sud et le Nord

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

n'était par terminée, et il lui paraissait difficile d'admettre que les États-Unis tolérassent de pareils faits, si contraires aux devoirs des neutres et aux bonnes relations qui existaient entre les deux pays. Il ajoutait que, par suite de l'établissement de l'empire mexicain, le gouvernement de Juarez avait cessé d'exister et que les navires capturés seraient considérés comme pirates et traités comme tels.

Le maréchal Bazaine prenait la chose plus au sérieux et, devançant les événemens, il voyait poindre dans ces préparatifs hostiles une intervention armée de la part des Américains. Cette idée le domina bientôt à un tel point, qu'il songea à fortifier le fort Saint-Jean-d'Ulloa et l'îlot de Sacrificios et à mettre nos paquebots à l'abri de toute attaque en embarquant à bord des compagnies armées.

Pour le moment et en face de corsaires qu'on n'avait point encore vus, ces précautions étaient prématurées. Cet armement de corsaires n'était et ne pouvait être qu'une spéculation commerciale. Sous le masque de corsaires mexicains, les Américains allaient se faire écumeurs de mer et tâcher de ramasser le plus d'argent possible. Ils pourraient dans ce dessein donner la chasse à nos navires de commerce et à nos paquebots, mais non s'attaquer à Vera-Cruz ou à Sacrificios, parce

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'ils savaient que cela ne pouvait leur rapporter que des coups. D'ailleurs, tel qu'il était, le fort de Saint-Jean-d'Ulloa possédait plus de canons qu'il n'en fallait pour tenir à distance une force navale plus importante même que deux ou trois corsaires.

L'embarquement de compagnies sur les paquebots ne pouvait être très utile. Tout corsaire, en effet, qui eût attaqué le paquebot et se fût aperçu qu'il y avait une force à bord, se fût contenté de le couler en le canonnant avec une forte pièce à pivot et en se tenant hors de portée des fusils ou des canons de calibre inférieur que des bâtimens de faible échantillon tels que les paquebots peuvent avoir à bord. Dans ce cas, après une canonnade d'une certaine durée, la compagnie de garnison eût été dans l'alternative de se rendre prisonnière ou d'être coulée.

Certes, en la supposant réelle, l'existence de ces corsaires était un fait fort grave ; mais il y avait lieu d'en douter, car depuis deux ans cette entreprise avait plus de chances d'impunité qu'à cette heure où les bâtiments devaient être déclarés pirates, et cependant elle n'avait pas été tentée. Il n'y avait donc qu'à envoyer des navires chercher des renseignements positifs et croiser à certains points d'arrivée des paquebots dans le golfe du Mexique.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

C'était là néanmoins un souci, tant à cause du nombre restreint de bâtiments que de la difficulté de la navigation dans cette saison de coups de vent de nord. Vera-Cruz exigeait la présence du *Magellan,* le *Darien* était à Matamoros mouillé en pleine côte, la *Pique,* dans la rivière de Tuspan, le *Forfait* en dehors de la barre ou à l'abri de l'écueil de Tanguijo à veiller sur la *Pique,* le *Colbert* devant Tampico, le *Brandon* à Campêche, la *Tourmente* à Carmen, et la *Tempête* et la *Sainte-Barbe* à Alvarado. Ces bâtiments, nécessaires aux points où ils se trouvaient, ne pouvaient guère être utilisés que lorsqu'ils changeaient de station entre eux. Or la plupart avaient besoin de réparations, et quelques-uns étaient fort vieux. Le *Brandon* venait de faire une grave avarie de machine ; la *Tempête* et la *Sainte-Barbe* n'étaient plus propres à naviguer et pouvaient, tout au plus, durer quelque temps encore dans les rivières.

Il y avait, il est vrai, sept transports à Vera-Cruz, mais cela même était un embarras. Ils attendaient d'un jour à l'autre des troupes qui rentraient en France et que le déplorable état des chemins retenait en marche. Pour en disposer, même momentanément, il eût fallu leur donner du charbon, qu'on n'avait qu'en petite quantité ; car ils avaient consommé pour la plupart le très mauvais combustible qu'ils avaient pris en excé-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dent à la Martinique pour l'amener à Vera-Cruz. En attendant, par la prolongation de leur séjour, ils épuisaient Vera-Cruz en vivres, surtout en vin. Déjà, si les troupes ne devaient décidément point s'embarquer dans un court délai, il était question de renvoyer les transports à la Martinique, c'est-à-dire à huit cents lieues, pour les en faire revenir au moment opportun.

Ces petites misères, qu'on aimait à ne pas croire sérieuses au moment d'un dénoûment en apparence heureux et prochain, étaient pourtant une gêne et une inquiétude que chaque jour, loin de les diminuer, accroissait.

On espérait beaucoup de l'expédition contre Oajaca, mais les inondations venaient de l'arrêter dans sa marche. Cela était d'autant plus regrettable, que les nouvelles de Carmen, du Tabasco et du Yucatan n'étaient plus aussi bonnes qu'elles eussent pu l'être.

Le trait principal de l'existence politique mexicaine est l'anarchie. De temps immémorial, on y vit de désordre, de compétitions de général à général, de chef de bandes à chef de bandes, de rivalités de province à province, de ville à ville. La concussion, les rapines, les exactions sont des faits normaux, acceptés, décorés de noms presque honnêtes. Cela est ainsi, on s'y est fait, on n'en souffre même pas trop, et les gens qui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

appellent l'ordre de tous leurs vœux sont en très petit nombre.

La population mexicaine n'a pas en administration la notion du bien et du mal. C'est là un des écueils où se sont brisées nos tentatives de réorganisation. On n'a jamais cru à notre bonne foi, à nos intentions loyales, et l'on s'est moqué de nos atermoiements et de notre douceur. Peut-être ne rétablit-on l'équilibre moral dans les natures perverties que par la terreur et non par la persuasion. Où l'impunité cesse par le châtiment. la concience s'éveille. Un homme très calomnié et sur lequel nous reviendrons, le colonel du Pin, l'avait compris, et son système d'implacable sévérité l'emportait de beaucoup sur nos impuissantes théories civilisatrices. C'était un officier dont, dans les provinces soi-disant soumises, on n'eût pas approché à cinquante lieues, tant il inspirait une sainte terreur aux bandits et aux espions.

A défaut de nos braves troupes, cette terreur eût été très utile dans les terres chaudes, qui, livrées à elles-mêmes et ne redoutant guère une répression immédiate, commençaient à remuer. Pendant qu'autour de Vera-Cruz les diverses bandes des Prieto et des Diaz continuaient avec plus d'audace leurs actes de brigandage, l'ancien président de l'état libre et souverain de Campêche, au moment où nous avions fait capituler la ville,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Pablo Garcia, agitait sourdement le Yucatan. Il est vrai que c'était l'empereur Maximilien qui, par un acte de clémence un peu prématuré, l'y avait laissé rentrer, ainsi que quelques-uns de ses amis, gens très intelligens et très dangereux.

Au premier jour, ces conspirateurs émérites pouvaient, avant qu'elle ne sût d'où cela lui vînt, saisir, amarrer et bâillonner la très petite garnison de Campêche. Mérida, la principale ville du Yucatan et, naturellement, par suite, l'ennemie de Campêche, était mécontente ou plutôt pleine de mécontents dont l'espèce toute particulière révèle une plaie inhérente au Mexique et que nous appellerons, si cela se peut dire, le *colonélat*. C'étaient tous ces colonels remerciés qui émargeaient autrefois au budget et ne pardonnaient pas qu'on les eût mis de côté. La mesure prise à leur égard dans la réorganisation trop hâtive et trop peu étudiée de l'armée mexicaine avait peut-être été trop radicale. Il eût fallu les licencier par degrés, car continuer à les payer eût été acheter la paix, tandis qu'en les congédiant, comme on l'avait fait, sans être prêts à les châtier s'ils bougeaient, on avait risqué d'avoir la guerre, c'est-à-dire un nouveau soulèvement du Yucatan.

Carmen et la lagune de Terminos ne demeuraient tranquilles que grâce à la continuelle présence d'un de nos bâtiments, et le Tabasco, conti-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nuant à prospérer comme état souverain, ramassait, dans son hostilité contre nous, les droits de douane qui étaient énormes, et faisait aux commerçants des emprunts forcés. Les chefs de cet état se préparaient ainsi à nous résister et, en tout cas, à ne point s'en aller les mains vides. La résistance du Tabasco pouvait être d'autant plus vive, que nous avions permis au colonel Arevalo, l'ancien et redouté proconsul de la province, de se mettre dans nos rangs et que la crainte de son retour au pouvoir écartait de nous toute la partie modérée du pays, qui se fût, autrement, déclarée en notre faveur.

Le temps d'arrêt dans l'expédition d'Oajaca compromettait donc la situation générale et ajournait surtout l'attaque combinée à laquelle la marine devait prendre part contre le Tabasco. Ce retard pesait au commandant de la division, que les soins et l'activité d'une opération de guerre eussent distrait de certains soucis attristans ou irritants qui venaient l'atteindre dans la fatigante inaction de Sacricifios, où était alors de *Magellan*.

Tout gouvernement qui s'établit à l'aide d'une force étrangère a une tendance naturelle et dont on ne saurait lui faire un crime à s'éloigner de ses alliés pour se rapprocher de ses nouveaux sujets. C'est là même pour lui une condition d'existence, s'il sait garder une sage mesure dans la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

reconnaissance qu'il doit aux uns et dans la protection qu'il accorde aux autres. Mais c'est ce que ne fit pas le nouveau gouvernement, et après avoir trop vite levé le blocus qui fermait ses ports et rouvert ainsi leurs ressources aux provinces dissidentes, il accueillit, avec une injustice souvent flagrante pour nous et un empressement peu digne pour lui, les réclamations de tout genre qui lui furent adressées.

La position des représentans de la puissance alliée, diplomates ou militaires, est alors délicate, car ils sont placés entre le devoir d'agir et de réprimer et la perspective presque certaine de n'être que faiblement soutenus par leur gouvernement. Ils créent en effet à celui-ci, placé loin des faits, désireux d'une bonne entente avec son pupille, des difficultés qui l'importunent. Ces difficultés-là, d'un ordre trop secondaire pour qu'elles soient enregistrées ici, s'imposaient fréquemment au commandant de la division et le troublaient dans des préoccupations plus élevées.

L'îlot de Sacrificios, devant lequel était mouillé le *Magellan,* mérite d'être décrit, car il occupe une place dans les souvenirs de tous ceux qui ont pris part à la guerre du Mexique. Il est à trois milles de Vera-Cruz et ne produit pas d'eau potable ; il y avait, il y a sans doute encore un puits creusé par la marine et entouré de planches à laver

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

convenablement disposées. Le tout recouvert d'un toit servait de lavoir aux équipages. On avait désigné aux Anglais et aux Autrichiens, quand ils étaient là, un tour comme à nos hommes. L'eau est saumâtre, les bestiaux ne s'y habituent pas, et on leur envoie de l'eau du bord. Les bœufs de Sacrificios étaient une réserve de viande fraîche pour les jours où l'état de la mer ne permettait pas de venir à Vera-Cruz; et, afin d'aérer les bâtimens le plus possible, on débarquait même sur l'île toutes les volailles, ainsi que les porcs et les moutons.

L'espace compris entre les différents groupes des cabanes avait été nivelé et battu, de manière à former une place sur laquelle on envoyait les compagnies de débarquement faire l'exercice à tour de rôle. La cabane du sud, installée par l'amiral Bosse, avait déjà servi à loger quelques malades, qu'on ne voulait pas exposer au séjour en ville. On y avait fait camper en ce moment l'équipage de la *Tactique,* fiévreux presque en entier, afin de pouvoir vider, désinfecter et blanchir à la chaux la cale de cette canonnière.

Non loin de cette maison était un dépôt de charbon pour le cas où un bâtiment ne pourrait pas venir au fort. Au Mexique où, sur presque toute la côte, on est obligé de se tenir à grande distance de terre, et prêt à prendre le large à la première

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

approche du mauvais temps, demeurer à Sacrificios, c'est être à la mer avec une ancre au fond. Et pourtant le triste îlot où sont les tombes de tant de marins, dont on voit s'élever les croix de bois ou les pierres blanches au-dessus de petits roseaux, se trouvait être une ressource pour délasser les équipages d'un long séjour à bord, car les récifs empêchent d'aborder la grande terre située vis-à-vis. Ce cimetière de marins, en l'absence de plaisirs de tout genre, était devenu un lieu de distraction.

C'est alors que le maréchal Bazaine appela le commandant Cloué auprès de lui. Le maréchal était à Mexico, où il attendait des nouvelles de l'expédition d'Oacaja, d'après lesquelles il irait lui-même diriger les opérations et prendrait une décision définitive au sujet de ce que la marine aurait à faire soit au Goazocoalcos, soit au Tabasco.

La première intention du maréchal à ce sujet avait été de donner à la marine la contre-guérilla du Pin; mais, le colonel n'ayant pas fini d'opérer dans le Tamaulipas, il était question d'utiliser le départ du 2e régiment de zouaves et d'en distraire un bataillon pour faire l'expédition de Tabasco, ce qui menacerait en même temps les communications des dissidents du côté de Oacaja avec les provinces situées plus à l'est. Aux dernières nouvelles, le général Courtois d'Hurbal était à Etla,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à quatre lieues d'Oacaja. Il y attendait son parc et se disposait à faire des reconnaissances sur la place. C'était le résultat de ces reconnaissances qui semblait devoir déterminer le maréchal à se rendre de sa personne sur le lieu des opérations.

Toutefois, les conséquences fâcheuses de ces retards s'accentuaient de plus en plus. L'expédition qu'on avait le projet de faire au Yucatan contre les Indiens rebelles et le voyage de l'empereur Maximilien dans cette province en étaient ajournés. Il régnait partout une agitation fébrile, provenant d'une sorte de mot d'ordre donné par les dissidents pour se mettre en mouvement partout à la fois et empêcher ainsi le maréchal d'appeler un grand nombre de troupes au siège d'Oacaja. Cette agitation était produite encore par le clergé, qui protestait sourdement par tous les moyens contre le décret de l'empereur relatif aux biens de l'église et à ses relations avec l'Etat. Un certain général, Vicario, qui était avec nous depuis deux ans, venait de nous tourner le dos. Il s'était prononcé pour la très sainte Trinité et avait pris la campagne en entraînant avec lui trois cents hommes de ses troupes.

Du reste, la plupart des officiers mexicains prisonniers, revenant de France, étaient avec les soi-disant libéraux. En licenciant l'armée pour la reformer, on avait jeté sur le pavé, sans solde ni

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

moyens d'existence, une foule de militaires dont les grades n'avaient pas été reconnus, parce qu'ils n'étaient pas prouvés : mesure imprudente et dangereuse. Tous ces gens-là avaient pris les armes contre nous pour vivre. Ils n'osaient pas aborder nos troupes, même au nombre de dix contre un, mais il était presque impossible de les atteindre. Ils disparaissaient en se dispersant, et ne se dispersaient que pour se reformer de nouveau, là où nos troupes n'étaient déjà plus. C'étaient des marches et contre-marches qui fatiguaient beaucoup nos soldats, pour n'aboutir à aucun résultat important.

En même temps, Tuspan donnait de nouveau des inquiétudes; et Alvarado pouvait se trouver bientôt dans une position critique, car l'autorité civile de Vera-Cruz venait de licencier la garnison mexicaine qui avait remplacé nos volontaires créoles et n'avait rien mis à sa place. La province toutefois qui, jouissant encore de l'impunité avant qu'on l'attaquât, mettait le plus de temps à profit, était le Tabasco. Il continuait à tirer d'énormes subsides de la liberté du commerce que lui accordait la levée du blocus. Le Goazocoalcos l'imitait . Tous deux étaient riches , augmentaient depuis plusieurs mois leurs ressources et accumulaient leurs défenses. La prise d'Oajaca devenait donc de plus en plus urgente. Elle devait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

probablement calmer l'agitation qui cherchait à se développer; mais si le siège d'Oajaca, en ce moment parfaitement fortifié, se prolongeait, il était à craindre que les affaires ne prissent une tournure fort grave.

Dans ces circonstances, le commandant de division avait surtout à se préparer à l'expédition de Tabasco, qui devait avoir lieu concurremment avec celle d'Oajaca et la compléter; et pour cela, il lui fallait faire une tournée aux divers points qu'occupaient nos bâtiments, pour savoir s'il pouvait les en retirer sans danger. A Carmen, où il alla d'abord, les inquiétudes que le capitaine du *Brandon* avait pu concevoir étaient exagérées. La population n'était pas vraiment hostile au général Marin, mais celui-ci était surtout découragé. Le commandant lui fit entrevoir et lui obtint en effet peu après la croix de commandeur de Guadalupe comme récompense de ses longs services, et M. Marin se montra disposé à prêter son actif concours pour l'expédition de Tabasco.

Le Yucatan était encore assez tranquille au point de vue des partis mexicains, mais non de la guerre de caste. Le commissaire impérial, M. Salazar Ilarrégui, s'était trop hâté de congédier les gardes yucatèques qui étaient sous les armes; et les lignes de l'Ouest étant dégarnies, les Indiens rebelles avaient fait une irruption et massacré

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dix-neuf villages. Aussi attendait-on avec impatience l'arrivée du corps de Galvez pour écraser d'un seul coup les Indiens. A Campêche, le commandant trouva une certaine agitation sourde répandue par les partisans de Garcia. Ils propageaient dans la population des nouvelles alarmantes et pouvaient se remuer d'un moment à l'autre. Il recommanda en conséquence la plus grande sévérité et la plus grande rigueur au capitaine Lardy, qui commandait la garnison française du génie colonial.

Tout individu convaincu de menées quelconques et de propagation de faux bruits dut être embarqué sur-le-champ et évacué sur Vera-Cruz. En cas de résistance ou de menace d'émeute, la garnison devait faire usage de ses armes. Enfin, sous aucun prétexte, même celui de tirer des feux d'artifice, aucun débit de poudre de guerre ou de chasse ne devait être toléré. Ces différentes mesures étaient suffisantes pour prévenir tout mouvement à Campêche.

Ces soins pris, il fallait préparer l'expédition de Tabasco. L'on va directement de la mer à San-Juan Bautista par la rivière de Tabasco, mais l'on peut s'y rendre également en partant de la lagune de Terminos, où Carmen est un point commode de rassemblement, en dehors des éventualités fâcheuses de mer. On pénètre de la lagune dans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'intérieur par la rivière de Palizada, que nous occupions; on remonte à Jacinta; on prend alors la rivière de l'Usumacinta, qui mène par le coude de San-Pedro à la rivière de Tabasco. C'est donc un détour assez long, maîs sûr. Frontera, à l'embouchure de la rivière de Tabasco, nous appartenant, le parcours des deux lignes nous était assuré.

L'ennemi n'avait d'ailleurs aucun moyen maritime de nous le disputer. Les canonnières, en divisions séparées, se fussent dirigées de Carmen sur San-Juan Bautista, l'une par la rivière de Tabasco, le Grizalva et le Chillepeque, deux arroyos voisins, l'autre par l'Usumacinta. La question la plus difficile était celle des troupes, que le maréchal promettait et refusait tour à tour. Il s'était d'abord agi de lever des gardes rurales, destinées plus tard au Tabasco, parmi les gens de Minatitlan, qui sont en grand nombre sur la route de Puebla à Vera-Cruz. Mais il y avait une difficulté d'argent : les recrues devaient, selon l'avis du maréchal, être payées sur Vera-Cruz comme acompte remboursable par Tabasco.

Il y avait aussi à fréter deux ou trois petits bâtiments indispensables pour enlever en peu de temps le personnel et le matériel des grands navires et leur faire franchir la barre de Tabasco. Les canonnières seules étaient insuffisantes. Il

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

fallait aussi quelques mulets. Tout cela eût été remboursable également sur Tabasco. Mais une autorisation du maréchal était nécessaire, et, quoiqu'on l'eût sollicitée de lui, il ne l'envoyait pas. Le besoin de petits bateaux était si urgent que le commandant s'adressa au commissaire impérial du Yucatan pour obtenir de lui le *Conservador,* que le *Brandon* venait de réparer et qui était destiné à naviguer sur la côte de Sisal et dans l'est de la péninsule jusqu'à la baie de la Concepcion. Il devait, au moment de la guerre des Indiens, porter des troupes à la baie de la Concepcion pour prendre l'ennemi à revers; et, comme ses chaudières n'étaient plus réparables, il courait le danger de se perdre dans cette navigation trop hasardeuse pour lui. De plus, les troupes, arrivées à la baie, si elles se composaient d'Européens, devaient être dans la plus complète impossibilité d'aller dans la ville indienne de Chan-Santa-Cruz, à cause de l'absence absolue de chemins. On voit par là quelle irréflexion présidait à tous les actes de l'autorité mexicaine. Le commandant promit au besoin un navire convenable pour le transport des troupes et obtint le *Conservador*, qui n'était réellement bon qu'à naviguer en rivière, mais devait y rendre des services.

Pour les hommes, il eût été aussi plus expéditif

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de disposer du corps tout prêt de Galvez, qui, au lieu d'aller à Campêche, fût allé tout de suite au Tabasco. Il n'y eût plus eu de levée d'hommes. San-Juan Bautista une fois pris, le corps de Galvez l'eût gardé, ce qui nous eût permis de retirer tout de suite nos troupes de ces parages assez malsains. Les zouaves et les marins auraient pris la ville, Galvez l'eût occupée jusqu'à ce que le pays fût suffisamment reconstitué, et alors on eût porté Galvez au Yucatan, sa destination première.

Malheureusement on était déjà à la mi-janvier 1865, et il n'arrivait pas plus de réponse à cette proposition qu'à la première. On ne savait plus quand viendraient les zouaves, attendu que les affaires de guerre, sans donner de grandes inquiétudes, se compliquaient de la résistance que l'on prévoyait à Oajaca. Le 2e zouaves était, en outre, la seule garnison de Mexico et ne pouvait quitter cette capitale sans être remplacé par le 81e de ligne, arrivant de Jalisco, et que le général Douai, qui en avait grand besoin, ne voulait pas lâcher.

Cependant le maréchal était arrivé devant Oajaca et avait trouvé une véritable place forte dont il fallait faire le siège. La ville était enveloppée par nos troupes, et on attendait dans huit ou neuf jours le reste du matériel pour commencer l'attaque. Le maréchal prévenait le comman-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dant en lui envoyant une dépêche roulée en cigarette, ce qui prouvait que le courrier devait traverser un pays couvert d'ennemis. En effet, encouragée par la résistance d'Oajaca, l'hostilité qu'on nous témoignait sourdement de toutes parts allait se traduire en résultats sensibles. Un accident malheureux en précipita l'éclat. Ce fut l'affaire du commandant du *Lucifer*.

Le capitaine de frégate Gazielle s'avançait de Guaymas sur Hermosillo, du côté de l'Océan Pacifique, avec soixante tirailleurs algériens, cinquante matelots, deux pièces de 4 et deux cents Mexicains auxiliaires qui formaient l'arrière-garde. Celle-ci se prononçant au moment du combat, M. Gazielle fut mis entre deux feux et toute sa troupe tuée ou faite prisonnière. Les Français pouvaient donc être battus. Presque aussitôt la moitié de la garnison d'Alvarado déserte; elle part avec armes et bagages sous la conduite d'un sous-officier. Le reste (34 hommes environ) n'offrait aucune garantie et ne devait pas résister à une attaque un peu sérieuse. Medellin était serré de très près, et ce n'était plus le cas, comme y avait pensé quelque temps auparavant le maréchal, de retirer tout le service de la guerre de Vera-Cruz et de la Soledad. Galvez refusait de son côté d'aller au Yucatan et ne devait plus inspirer la moindre confiance. Il semblait évident qu'il ne voulait pas s'éloigner,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

afin de se prononcer contre l'empire au moment favorable, et sa troupe était alors une menace de plus pour les environs de Vera-Cruz.

L'autorité mexicaine de cette ville laissait pour sa part circuler librement les guerilleros qui avaient récemment combattu les Egyptiens près de Medellin. Une pareille insouciance était une sorte de compromis avec l'ennemi, chose tout à fait ordinaire dans les mœurs mexicaines et qu'on n'eût réprimée que par quelques exemples sommaires et en soumettant le pays à la loi martiale. Mais le parti était pris des atermoiements et de la patience, et on ne paraissait pas devoir y renoncer de sitôt.

Il fallait que, dans ce moment-là, le commandant demandât au général L'Hériller, chargé des affaires militaires à Mexico, s'il n'avait pas un dictionnaire télégraphique marin pour le cas où il serait nécessaire d'expédier une dépêche chiffrée. En effet, on ne pouvait même se fier aux employés du télégraphe mexicain, qui communiquaient nos dépêches à l'ennemi. Il n'y avait pas à douter que les libéraux n'eussent depuis longtemps détruit le télégraphe, s'il ne leur eût servi comme à nous. Il en était de même du chemin de fer, que les bandes ne laissaient subsister que parce qu'elles prélevaient sur les administrateurs une redevance mensuelle.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

On venait d'expédier la *Tactique* à Alvarado pour y porter les Egyptiens, que le commandant supérieur de Vera-Cruz, M. Maréchal, destinait à remplacer la garnison, lorsqu'on apprit l'échouage de l'*Entreprenante* à la Havane. Ce navire était parti depuis un mois pour ramener les créoles congédiés à la Martinique. Cet accident était d'autant plus regrettable que le *Darien,* chargé d'assister l'*Entreprenante* et de la reconduire au besoin jusqu'à New-York, ne pouvait plus concourir à l'expédition de Tabasco et diminuait par son absence de soixante-dix hommes l'effectif du corps de débarquement. Ainsi, la situation était partout fort tendue, et depuis un mois les choses empiraient en quelque sorte à vue d'œil.

Dans le nord, près de Durango, une conduite d'argent de près de huit millions venait d'être enlevée, une compagnie du 51e de ligne avait été détruite, quatre compagnies de zouaves avaient été défaites près de Talacingo. On ne se rappelait pas la position aussi fâcheuse depuis l'échec du général de Lorencez devant Puebla. Aussi était-il nécessaire d'obtenir un grand succès, car avec le soulèvement presque général ou plutôt l'augmentation considérable du nombre de guerillas, l'horizon politique était devenu de plus en plus sombre, et il fallait absolument qu'une victoire vînt l'éclaircir.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Cette victoire fut la prise d'Oajaca, et le succès fut complet, car on prit du même coup toute la garnison de la place. Sur la frontière nord de Jalisco, d'heureux événements accompagnaient celui-là. Des deux chefs de bandes, Rojas et Romero, l'un fut pris, l'autre tué. Rojas, en particulier, était une sorte de chef légendaire dont l'influence dans le Jalisco, le Michoacan et les environs était immense.

A l'agitation qui peu de jours auparavant gagnait tout le Mexique succéda tout à coup un apaisement général. En ce mobile pays, le trône de Maximilien parut s'asseoir, et ce prince fut pour ses sujets de la veille et du jour, — car les plus compromis et le plus près de trahir se ralliaient et étaient accueillis, — le héros aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, que la vieille Europe donnait au Nouveau Monde.

A n'en juger d'ailleurs que par les apparences, la situation était satisfaisante. Tandis que le centre et le nord-ouest de l'empire, traversés ou gardés par nos troupes, se pliaient à l'obéissance, le Yucatan, Campêche et Mérida d'accord, accueillait favorablement l'aide de camp du général de Thun et la nouvelle qu'il lui portait du prochain voyage de l'empereur et d'une expédition sérieuse contre les Indiens rebelles. Carmen vivait tranquille; Tuspan, si récemment menacé, ne paraissait plus

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

devoir être attaqué, et Tampico expédiait facilement ses convois d'argent. Quant à Matamoros, sa prospérité était vraiment extraordinaire. Débouché de commerce pour les confédérés américains, il s'y était bâti, installé, développé une ville artificielle de soixante mille âmes, pleine de richesses, ayant des centaines de navires sur sa rade et dont les revenus de douane soutenaient les finances du naissant empire.

Aussi l'administration mexicaine, jusque-là si précaire, faisait quelques efforts en vue de l'avenir et, pour ne parler que de la marine, demandait à la France quelques officiers du commissariat et songeait, tant on regardait alors notre départ comme probable, à acheter nos canonnières du golfe et le *Lucifer* lui-même, devenu disponible, si on consentait à les lui céder. Le nouvel empire avait d'autant plus d'intérêt à marcher dans cette voie, que la France comptait se retirer bientôt de toute coopération active. Le maréchal se disposait à embarquer son artillerie; et l'effectif de l'armée, par de périodiques et partielles rentrées en France, diminuait assez régulièrement.

Toutes les oppositions sérieuses avaient disparu, et il ne resterait plus que les troupes de bandits explorant les grandes routes, inconvénient dont on prenait son parti et dont on ne triompherait qu'avec les années, le métier de brigand paraissant être

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dans le sang de la population actuelle du Mexique.

Naturellement, si ces illusions existaient au Mexique, elles existaient bien plus encore à Paris et devaient malheureusement y persister beaucoup plus longtemps. Elles étaient si grandes que le gouvernement, qui venait de recevoir des négociants et des habitants de Tuspan, comme hommage reconnaissant, des idoles aztèques, envoyait par réciprocité une mission scientifique, toute chargée de travaux futurs. Ce n'était plus, en effet, du Mexique guerrier qu'il s'agissait, mais bien du Mexique agricole, aurifère, minéralogique, qu'on allait explorer et utiliser.

Telle était la situation à la fin de l'année 1864, ou plutôt au commencement de février 1865. Si assurée et si florissante qu'on s'efforçât de la croire, on n'osait cependant y toucher. Il en était comme de ces monuments fragiles qui peuvent s'écrouler dès qu'on y met la hache pour les consolider. Ainsi il avait toujours été question jusque-là de compléter l'expédition d'Oajaca par celle de Tabasco. Le moment était venu de cette dernière, et cependant on l'ajournait.

Elle était, il est vrai, moins facile. On sait déjà que le départ du *Finistère* et du *Darien* privait la marine de cent soixante-dix hommes de débarquement, sur lesquels elle avait d'abord compté. Puis les eaux du Grijalva et du Chillepèque avaient

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

baissé et il n'était point sûr qu'on pût remonter avec les canonnières jusqu'à San-Juan-Bautista. La place elle-même avait eu tout le temps de se préparer. Elle était entièrement entourée de fossés, les rues barricadées, les quadras percées partout de meurtrières, et enfin le cerro de la Incarnacion régulièrement fortifié de quinze pièces d'artillerie, dont deux du calibre 68. Toutefois la ville était livrée à un certain désordre. Le général Mendez n'y était pas obéi et allait, disait-on, être remplacé par Benavides, un des généraux qui avaient empêché l'armée mexicaine de donner à la première attaque de Puebla, que le général Almonte avait fait exiler, mais que le bruit public déclarait expérimenté et capable de s'attacher les populations.

Quelques chefs, une partie de la population étaient prêts, assuraient d'officieux entremetteurs, tels qu'un médecin russe établi à Carmen et tué misérablement depuis, le docteur Engelhard, à se prononcer pour nous dès que nous paraîtrions. Ce qu'il y avait de plus sûr, c'étaient quatre cents marins que la marine avait à mettre à terre avec une batterie de six pièces de montagne. En joignant à cela le 2e zouaves, car il fallait absolument des hommes habitués à se sentir les coudes, tout irait bien.

Déjà, par mesure de précaution, les canonnières,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

en croisant devant la barre de Tabasco ou à l'entrée de Carmen, enlevaient les pilotes qui, satisfaits de se voir enlevés de force, se laissaient faire. Il n'y avait qu'à se hâter, pour que l'expédition de Tabasco réussît. Mais il le fallait, car la saison avançait beaucoup, les eaux baissaient, et les fièvres paludéennes, qui allaient recommencer, ne permettraient pas de garder trop longtemps les canonnières dans le haut des rivères.

Quelque pressantes que fussent ces observations, on n'y paraissait point prendre garde à Mexico. Après de formelles assurances reçues, il y avait lieu de s'étonner et de soupçonner peut-être, en haut lieu, moins des influences que des intentions contraires à cette expédition de Tabasco. De quelque façon toutefois qu'il fût permis ou possible d'interpréter ce silence ou les tempéraments dilatoires du maréchal au sujet des opérations à diriger contre le midi et le sud-est de l'empire, un événement grave et des difficultés d'action vinrent tout à coup, pour un certain temps, distraire la marine de ses projets sur Tabasco.

L'événement grave fut une nouvelle et soudaine attaque de Tuspan par les dissidents. Depuis l'échauffourée qui avait heureusement pris fin par l'arrivée du *Forfait,* Tuspan n'avait jamais cessé d'être plus ou moins menacé par Papantla et sauvegardé par nous. Le *Forfait* était allé y porter

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®
276819

deux canons de 30 en fonte et des munitions. La *Pique* y avait séjourné, dans la rivière, jusqu'à la moitié du mois de novembre. M. Llorente y avait enfin été remplacé par le général Ulloa, qui montrait une fidélité moins douteuse et une volonté meilleure.

Néanmoins, au commencement de janvier, et bien que les gens de Jalapa, à qui il fallait à tout prix un débouché sur la mer, se fussent très sérieusement rapprochés de Tuspan, le général Ulloa se proposait de le quitter vers le 15, pour aller à Mexico faire sa cour au souverain. Il eût mieux valu qu'il y restât. L'inquiétude, au sujet de Tuspan, était déjà assez vive pour que, le 8 février, le commandant de la division envoyât le *Rhône* porter des boulets à la ville pour le cas où elle serait encore au pouvoir des impériaux et du général Ulloa. Le 18, le *Colbert,* envoyé devant Tuspan pour voir ce qui s'y passait, trouvait la ville tranquille, mais le général parti.

Par une singulière coïncidence avec ce départ, l'ennemi arriva tout à coup, le 23, avec huit cents hommes. Le rôle du *Colbert* était tout tracé. Forcé de rester lui-même devant la barre, il avait à envoyer ses embarcations en rivière et, le péril devenant de beaucoup plus pressant, à faire momentanément débarquer son monde en ville.

Tuspan, — et sa description ici donne une idée

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

assez exacte des villes mexicaines, — est un grand bourg de six mille âmes environ, qui s'étend principalement le long de la rivère et fort peu en largeur. Les maisons sont généralement basses, à un rez-de-chaussée simple ou à un étage peu élevé, avec véranda. Beaucoup sont en pierre, mais la majorité en pisé et couvertes de chaume. Toutes ont de grands jardins très boisés. Elles sont espacées dans les rues principales et isolées dans les faubourgs. Au bord même de la rivière sont deux cerros dominant toute la ville et une partie des collines environnantes. Celui de l'ouest est le cerro de la Cruz, celui de l'est le cerro de l'Hôpital. Chacun d'eux avait une ou deux pièces de 18 sur une plate-forme palissadée.

Le commandant du *Colbert,* le capitaine de frégate Joubert, avait, dès son arrivée, organisé la défense de la ville en y ajoutant 36 marins de son équipage, divisés en trois pelotons. Deux de ces pelotons commandés par MM. Fenoux et de Tesson, enseignes de vaiseau, occupaient le cerro de la Cruz et celui de l'Hôpital. Le commandant, avec le troisième, liait les communications d'un cerro à l'autre et défendait diverses barricades. La garnison mexicaine se groupait dans la proportion d'un nombre triple ou quadruple autour de chaque peloton de Français. On distinguait dans ses rangs un des fils de M. Llorente, le colonel Enrique, qui,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ce jour-là, parut secouer tout à fait l'influence paternelle et se rallier franchement à l'empire.

L'ennemi, composé en majeure partie de troupes régulières du Nuevo Leon, attaqua dans le milieu du jour et parvint à tourner les positions du centre en abordant la ville par des chemins où l'on n'eût pas supposé qu'il pût se risquer à cause des excessives difficultés du terrain, tantôt marécageux, tantôt très fourré. Les Mexicains qui l'accompagnaient ayant lâché pied, le commandant Joubert se trouva pris tout à coup sur son flanc droit et par derrière. Il faisait nuit alors, et le combat n'avait pas cessé un seul instant.

Afin de ne pas être fait prisonnier avec ses huit hommes, le commandant Joubert se vit dans la nécessité de s'embarquer. Il n'avait plus qu'à aller chercher des renforts le plus promptement possible et dut passer la barre en pleine nuit. Il était très inquiet, car il ne doutait pas que l'ennemi, maître du milieu de la ville et isolant les cerros l'un de l'autre, ne tournât toutes ses forces sur l'un d'eux et ne l'emportât. Aussi crut-il devoir prier le commandant de la frégate autrichienne la *Novara,* qui était dans les environs et que le bruit du canon avait attirée devant Tuspan, d'aller à Vera-Cruz demander du secours au commandant Cloué. Il redescendit ensuite à terre avec du renfort, mais trouva la ville évacuée et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les rues, particulièrement les flancs du cerro de l'Hôpital, jonchés de cadavres juaristes.

Ce résultat, auquel il était si loin de s'attendre, était dû à la conduite héroïque de M. de Tesson, de ses quatorze matelots et de quelques Mexicains au cerro de l'Hôpital. C'était en effet contre ce point que l'ennemi avait dirigé quatre assauts. Le canon de 18, servi par nos chefs de pièces, avait fait merveille. Les dissidents, repoussés pour la quatrième fois, avaient pu être vigoureusement poursuivis et écharpés dans leur fuite. Quoique pendant plusieurs heures la ville, à l'exception des cerros de l'Hôpital et de la Cruz, où s'étaient réfugiés les défenseurs des barricades, eût appartenu à l'ennemi, les chefs libéraux, Trévino et Lara, n'avaient point pillé, et c'était un fait à noter dans cette guerre.

Dès que la frégate autrichienne la *Novara* avait apporté la lettre alarmante du capitaine du *Colbert,* le commandant de la division avait pris aussitôt ses dispositions pour sauver, sinon Tuspan, du moins le peloton de marins français qui s'y trouvait abandonné. Il fit partir pour franchir la barre deux canonnières, la *Pique* et la *Tactique,* tandis que le *Forfait* appareillait avec 100 matelots blancs du Magellan et 100 noirs du fort Saint-Jean d'Ulloa. Il avait aussi écrit au maréchal que les marins, s'ils descendaient à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

terre et prenaient la ville, ne pouvaient être en aucune façon destinés à la garder, et qu'il était à désirer, pour avoir raison de Papantla, qui mettait sans cesse Tuspan en péril, que le commandant supérieur de Vera-Cruz fît par l'intérieur une expédition d'au moins 500 hommes. Il mettait l'*Allier* à la disposition du commandant Maréchal. Toutefois cela demandait du temps, et il était plus simple de s'adresser tout de suite au colonel du Pin, qui, s'il était libre, fondrait immédiatement sur Tuspan. Il lui écrivit donc à Tampico de se replier par la lagune sur Tuspan, afin de chasser les Mexicains.

La réponse du colonel a le double mérite de peindre l'homme, les circonstances et les illusions volontaires dont on se berçait.

« Je voudrais bien opérer avec vos excellents marins, répondait le colonel; mais il n'est pas très facile en ce moment de quitter le Tamaulipas, qui, malgré les succès supposés des troupes du général Méjia contre Mendez, est dans un état plus difficile que jamais. Ainsi, d'après les derniers rapports, la bande de Mendez est censée détruite et lui-même blessé grièvement. Or voici la vérité pure et simple, comme j'ai l'habitude de la dire : Mendez et Carbajal sont sur le bord de la mer avec cinq cents hommes au moins, à quinze lieues de Soto-la-Marina et trente de moi. Je pars, ils fuiront;

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mais comme j'ai la cavalerie la mieux montée du Mexique, j'espère pouvoir atteindre quelques-uns des leurs, qui, vous le pensez bien, iront se balancer au bout d'une corde. C'est une économie de cartouches. »

Les secours directs que le commandant Cloué expédia furent heureusement inutiles, et l'expédition par terre qu'il sollicitait contre Papantla ne se fit pas. Ce ne fut pas faute d'insistance de sa part. Il n'était pas douteux que la ville ne dût être bientôt encore attaquée ; et, si on la perdait, elle nous coûterait cher à reprendre, car les cerros, à cause de leur grande élévation, étaient presque inattaquables avec le canon des canonnières. Il n'était donc pas trop d'une garnison solide pour maintenir le bon esprit des habitants et la confiance que le succès venait de leur inspirer. Mais le maréchal n'avait pas de troupes à mettre à Tuspan et recommanda seulement d'organiser les gardes rurales et de les disposer à se bien défendre.

Privé de moyens effectifs, le commandant suivit du moins avec assez de machiavélisme, si l'on pense à ses préventions contre les Llorente, la recommandation du maréchal. Il écrivit au colonel au sujet de sa belle conduite, que rien n'avait fait prévoir :

« Bravo, monsieur le colonel ! bon sang ne saurait mentir, » et il ajoutait en parlant des habi-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tants : « La conduite de vos concitoyens a été au-dessus de tout éloge. Désormais, lorsqu'on parlera d'eux, on dira : les braves de Tuspan. »

C'était les prendre par l'amour-propre, mais les poltrons ont par malheur trop d'esprit pour croire sérieux ce qu'on leur dit de flatteur sur leur bravoure.

Telle quelle, cette nouvelle affaire de Tuspan n'était qu'un accident ; mais elle avait contribué, par la nécessité d'envoyer des navires et des hommes, à compromettre cette expédition de Tabasco, dont le commandant ne perdait encore ni le désir ni l'espoir. De plus, par contre-coup, toute la terre chaude s'était mise en mouvement. Le frère de Porfirio Diaz était à la Samaloapam avec des forces. Alvarado était menacé par les libéraux du Cocuite et de Tlaliscoyan, et les moindres détachements qu'on eût pu mobiliser devenaient nécessaires pour protéger Vera-Cruz.

Les deux troupes dissidentes qui avaient opéré contre Tuspan s'étaient séparées à Tchuelan. Les guerilleros de Papantla s'étaient retirés chez eux, et les troupes du Nuevo Leon avaient pris la route de Huanchinango, pour aller se joindre aux forces commandées dans cette ville par les chefs Cabriote père et fils, riches Italiens qui employaient leur immense fortune à maintenir le pays en état de révolte.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

D'autres causes, toutes personnelles à la marine, contraignaient aussi le commandant de la division de surseoir à tout projet d'expédition. D'abord, le *Rhin* venait de s'échouer dans un ouragan à Mazatlan, de l'autre côté de l'Atlantique, il est vrai; mais le maréchal avait d'abord songé à le faire remplacer par un des transports de Vera-Cruz. Il n'y eut pas lieu, car le ministre, averti au moins en même temps, devait avoir et avait avisé déjà. Puis, si les illusions qu'on s'était faites au Mexique sur la prochaine cessation des hostilités chancelaient un peu en face des événements, elles persistaient à Paris dans leur plénitude. On y croyait à une émigration solide des Français de New-York venus à la Martinique pour le Mexique, tandis que ce n'était qu'une troupe de pauvres diables, la plupart doreurs, bijoutiers et lapidaires, qui ne trouvaient pas même à se placer et que, plutôt que de les laisser mourir de faim sur le pavé de la Vera-Cruz, on nourrissait à la ration à bord de l'*Allier*.

De plus, les dépêches ministérielles, stimulées du reste par les retranchements faits au budget, prescrivaient de diminuer l'effectif du personnel du port, comme n'étant plus en rapport avec le calme dont on jouissait, et la suppression de l'hôpital de la marine, qui, présumait-on, ne devait plus avoir à l'avenir qu'un nombre insignifiant de malades.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tout cela était plus que difficile à faire. Les réductions ordonnées ramenaient à deux cents hommes l'effectif de la direction du port, et il devenait dès lors matériellement impossible de suffire au service d'embarquement et de débarquement, et de transporter les effets de campement du quai jusqu'en ville. Au fort, il y avait à garder nos magasins et à surveiller la tourbe remuante et malsaine des prisonniers français et mexicains. La suppression de l'hôpital de la marine était très dangereuse, car on n'avait évité les épidémies qu'en y envoyant les malades du bord.

Malheureusement les dépêches, quelque peu empreintes d'un optimisme de parti pris et se fondant sur des renseignements erronés, prévoyaient une partie de ces objections. Il n'y avait, selon elles, qu'à envoyer les malades à l'hôpital de la guerre, ou, à défaut de cet hôpital, à l'ambulance du fort ou à celle de Sacrificios.

Il n'est pas rare que, lorsqu'un établissement se fait, si mince qu'il soit, ses fondateurs, dans quelque contentement d'eux-mêmes et pour recueillir des éloges, s'en exagèrent et en exagèrent aux autres les proportions et l'importance. Or, sans parler de l'ambulance du fort, qui était très petite, dans une casemate et des conditions déplorables, celle de Sacrificios n'était bonne au plus que pour quatre ou cinq hommes. Elle ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

consistait que dans une cabane assez bien établie, que de précédents rapports avaient sans doute transformée en palais sanitaire. Voilà pourquoi on l'indiquait si complaisamment de Paris. Enfin, le prétendu hôpital de la guerre venait d'être transporté à Paseo del Macho avec un seul médecin. D'ailleurs, il n'avait jamais été un hôpital, mais une ambulance dans un local malsain, quoique vaste, parce que, faute de moyens de l'entretenir, il avait toujours été sale. Le genre de ses malades y avait contribué ; on n'y soignait que des contre-guerilleros mexicains ou des Egyptiens, l'armée s'étant fait une loi de ne jamais avoir d'autres soldats ou employés dans les terres chaudes.

Opposer ces fins de non-recevoir, dire ces vérités était fort délicat. Quand on est loin des obstacles, on aime à vivre dans la douce persuasion que les obstacles ne subsistent plus, ou vont s'amoindrissant; et ceux qui souffrent ou sont gênés ont toujours quelque tort de venir importuner la quiétude d'un gouvernement ou d'une administration de leurs ennuis ou de leurs souffrances. A la guerre comme dans la vie ordinaire, si l'on dépend de quelqu'un, il faut que, aux yeux de ce quelqu'un, tout aille bien ou le mieux possible.

Dans de pareilles circonstances, le chef d'une expédition ou d'une station lointaine doit être franc, mais doit surtout savoir l'être. C'est un art,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et il n'y réussit peut-être bien que si l'énergie du caractère et l'honnêteté de cœur sont à la hauteur du sentiment qu'il a très juste de sa position fausse. Il s'agit de ne pas déplaire, il faut encore moins s'exposer à passer pour insuffisant; et pourtant on a le devoir de sauvegarder d'une manière absolue, en même temps que les exigences du service, la vie et le bien-être de ceux qui nous entourent.

Toutefois la marine avait, pour traverser ces moments difficiles, un intermédiaire très puissant, très bienveillant dans le maréchal, qui, mieux que personne, pouvait savoir à quel point toute réforme trop hâtive, dans le sens pacifique, était inopportune. Ce fut à lui que le commandant Cloué s'adressa pour satisfaire tout d'abord dans une certaine mesure aux prescriptions des dépêches. Il le pria de vouloir bien retirer les prisonniers de Saint-Jean-d'Ulloa. Il fit valoir, ce qui était exact, que le fort était à ce point encombré de personnel et surtout d'un personnel hideux, qu'aux prochaines chaleurs on devait s'attendre à une épidémie de typhus. Sa demande fut accueillie; et, de ce côté, le personnel destiné à garder le fort put être diminué.

C'était déjà obtenir, par un commencement d'exécution des ordres reçus, que le personnel de la direction du port ne fût réduit que plus tard,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Il était aisé de faire justice de l'ambulance de Sacrificios, en envoyant une épreuve de la cabane. La photographie est brutale, mais elle a le mérite d'être sans réplique. Quant à l'hôpital de la marine, le commandant déclina une responsabilité aussi grande que celle de sa suppression complète. Il n'était possible que d'essayer de le réduire, et il fallait désirer qu'il n'en résultât pas d'inconvénient grave. Toutefois si, à ce sujet, de nouveaux ordres arrivaient qui fussent impératifs, le premier transport, quoi qu'il pût en advenir, emporterait d'un seul coup le personnel de santé et le matériel. La marine n'aurait plus d'hôpital à Vera-Cruz. Après les observations soumises à l'autorité, l'annonce, sinon la respectueuse menace de cette mesure radicale, était de la fermeté habile et loyale.

L'effectif et les ressources dont la marine disposait au Mexique se maintinrent donc à peu près les mêmes, et il n'y avait qu'à attendre, pour songer à quelque expédition sérieuse dans le sud, que l'agitation des terres chaudes eût été réprimée. Le commandant supérieur de Vera-Cruz, le chef d'escadron Maréchal, opérait en effet du côté de Tlaliscoyan, lorsque la nouvelle de sa mort arriva tout à coup. Il avait été tué au passage d'une rivière que les dissidents, au nombre de huit cents, lui avaient disputé. L'ennemi avait été repoussé,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mais les nôtres avaient eu vingt morts et vingt blessés et étaient rentrés dans un triste état. Il ne fallait pas beaucoup d'affaires de ce genre pour réduire à rien la petite force qui protégeait les environs de Vera-Cruz. Presque en même temps le maréchal écrivit au commandant Cloué qu'il renonçait définitivement à l'expédition de Tabasco.

Ce fut pour la marine une grande et bien cruelle désillusion. Mais il y eut pour son chef plus que le désappointement d'une ambition vulgaire. Quand on fait la guerre dans un pays, dès qu'on sort des grades subalternes et souvent même ne fût-on que simple soldat, on ne peut s'empêcher de juger, à part soi, le cours que suivent les choses, les événements qui le modifient ou l'influencent. On voit vrai ou faux, mais on se fait une certaine idée des résultats possibles en agissant de telle ou telle façon que l'on pressent, que l'on redoute, que l'on désire, que l'on précipite enfin ou que l'on ralentit, si l'on a sur ce qui se passe quelque action directe ou déterminante.

En dehors d'une spéculation philosophique pure, il y a également les vues personnelles qui, chez les natures droites, ne faussent pas la conscience, mais l'inclinent cependant à voir la vérité dans ce qui est le but de leurs secrets et vifs désirs. Ainsi il est certain, par exemple, que lors de la campagne de Portugal, sous l'empire, le maréchal

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Ney, qui n'envisageait là, pour son compte, que des opérations militaires à mener rondement, ne devait pas avoir dans la conduite de la guerre, dans ses rapports avec le pays, les mêmes tempéraments, les mêmes égards, les mêmes inconséquences apparentes que le maréchal Soult, qui se flattait tout bas de l'espoir d'une couronne.

Or, au moment où l'expédition de Tabasco était abandonnée, il y avait au Mexique, au sujet des événements qui pouvaient se dérouler encore, deux points de vue très différents. Il semblait, d'un côté, que la mesure indispensable à la consolidation du nouvel empire fût la soumission complète, absolue du Tabasco, du Chiapas et des environs. Là, en effet, dans le sud du Mexique, persistait une résistance très bien organisée et d'autant plus redoutable, qu'elle n'avait ni excès, ni désordres. Les chefs dissidents du Tabasco, qui s'intitulait « état libre et souxerain », étaient aimés autant qu'obéis. A côté d'eux, la lagune de Terminos et la presqu'île de Carmen, qui s'étaient les premières déclarées pour nous, flottaient cependant, inquiètes et très près de se reprocher d'avoir fait une imprudence. Le Yucatan, qui n'aimait pas les Mexicains et que la crainte de nos armes avait seule converti à une adhésion très incomplète à l'empire, songeait moins, sous le commissaire impérial, M. Salazar Ilarrégui, à se montrer pro-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vince empressée et fidèle qu'à s'ériger tout doucement, à l'exemple du Tabasco, en état indépendant. Le Tabasco réduit, tout le sud et l'est se soumettaient sans arrière-pensée, et les ferments d'agitation qui subsistaient dans le nord à l'état de menace continuelle tombaient du même coup. Il n'y avait donc pas à hésiter, si l'on voulait de Maximilien pour empereur définitif.

Mais peut-être était-ce là le nœud secret de la question. Autant qu'il est permis de le conjecturer, si ce n'est de l'affirmer, il existait en même temps dans l'empire, à Mexico surtout, une autre opinion non avouée et que représentait un tiers-parti politique, non point partisan de Juarez, tant s'en faut, mais dissident à sa façon, et qui ne regardait point le choix de l'empereur comme ratifié sans retour par le pays et par les faits.

Ce parti, loin d'être hostile à la protection française, l'acceptait et désirait la faire insensiblement et habilement dévier sur un autre protégé que l'empereur, s'il était prouvé, ce que l'on affectait de commencer à craindre, que celui-ci n'eût pas toutes les qualités requises pour régner sans conteste. Mais il fallait à ce parti un point d'appui en quelque sorte national, une pression légitime et respectable pour motiver l'évolution à laquelle il voulait entraîner la bonne volonté de la France pour le Mexique.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le Tabasco, dans sa longue et sérieuse résistance, paraissait offrir ce point d'appui. La plupart des chefs qui le gouvernaient étaient, on doit le dire à leur honneur, ennemis, sans compromis aucun, de l'intervention étrangère, mais quelques-uns, en relations avec le parti de Mexico, se montraient disposés à une combinaison qui préparât par des moyens amiables un dénoûment satisfaisant à la crise. Ceux-là, à un moment donné, pouvaient entraîner le sud à une manifestation qui eût demandé à la France un autre souverain que Maximilien. Quel eût été le souverain élu sous le coup de la nécessité, avec notre agrément et pour en finir avec des difficultés qui menaçaient de s'éterniser? C'est ce qu'on ne disait pas; mais on caressait le maréchal, qui représentait la France, et on lui laissait entrevoir un grand rôle à jouer, une médiation suprême à exercer. N'était-il pas témoin des symptômes qui accusaient le peu de solidité de l'empire? et n'y aurait-il pas, de sa part, une haute sagesse autant qu'un devoir de justice envers le Mexique à ne rien terminer d'une manière arbitraire, qui ne paraîtrait fermer que pour les rouvrir plus cruelles bientôt les plaies de ce malheureux pays? Il tenait dans ses mains le sort d'une grande contrée, qui ne serait point ingrate et dont la reconnaissance illimitée n'était pas à dédaigner.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

On le détournait ainsi de rien tenter de décisif contre le Tabasco, et le peu de moyens dont il disposait l'y déterminait peut-être également. Il est enfin de ces situations élevées où le doute est permis, où de brillants mirages séduisent l'imagination, que certains périls environnent, et où la perspective de tout perdre ou de tout gagner tient en suspens la volonté la plus forte. Une influence occulte de faits, de personnes, d'espérances grandissantes, d'une alliance de famille prochaine protégeait le Tabasco; et l'on peut avancer qu'en renonçant à l'expédition si longtemps projetée, le maréchal cédait à cette influence.

D'autre part, il était naturel que ceux qui ne pouvaient disposer des événements à leur gré, ni s'abandonner à de tels rêves de grandeur personnelle, s'affligeassent de la décision du maréchal et vissent plus clair dans la situation. Loin de pactiser, en effet, avec les visées singulières ou chimériques du parti de Mexico, le Tabasco était, nous l'avons dit, dans la plupart de ses chefs très franchement républicain. Il agissait surtout pour son compte, et la protection que lui ménageaient les intrigues de quelques-uns de ses chefs, protection qu'il ne sollicitait pas, mais dont il jugeait utile et logique de profiter, le rendait chaque jour plus fort. Il était facile de prévoir qu'aucune surprise d'entraînement n'y serait praticable et qu'on aurait fait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

avec lui de la diplomatie guerrière en pure perte.

Cependant, en attendant que les événements en vinssent au point que l'on désirait, il fallait agir; car il est des projets qu'on ne saurait dévoiler et qu'il faut masquer au contraire, si on ne les veut voir avorter avant l'heure.

D'ailleurs, depuis deux mois qu'on avait pris Oajaca, nos affaires au Mexique s'offraient partout dans un désordre alarmant et bizarre.

A Tuspan sans argent et sans garnison, les habitant découragés étaient prêts à abandonner la ville à la première attaque. Le navire que la marine entretenait devant Tuspan n'était que d'une utilité subordonnée au caprice de la barre. Auprès de Tampico, le dissident Carbajal venait d'échapper au colonel du Pin par la connivence des troupes mexicaines que le colonel avait avec lui. Tous ces gens-là s'entendaient entre eux. Ce qui était plus grave, le colonel du Pin lui-même était rappelé, et on disait que sa contre-guérilla allait être dissoute.

Les libéraux, qui n'avaient pu triompher de lui par les armes, venaient de le vaincre à Mexico par la calomnie, grâce aux amis qu'ils avaient dans les conseils mêmes de l'empereur. Aucun parti au Mexique ne pouvait vouloir, en effet, de ce vaillant soldat, qui allait si vite et frappait si fort. Le colonel du Pin parti, on devait perdre avant peu tout le Tamaulipas et Tampico.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le Yucatan était troublé et presque en révolte par l'arrivée des troupes du général Galvez, que l'*Eure* y avait portées. L'explosion avait eu lieu à la suite d'un incident futile. A Herida, le général Galvez ayant forcé la consigne d'un homme de la police, l'ayuntamiento avait adressé contre lui au commissaire impérial une plainte que celui-ci avait trouvée inconvenante. En conséquence, il avait infligé à chaque membre de l'ayuntamiento une amende de 150 piastres ou un mois de prison à leur choix. Tous avaient préféré la prison, et un nouvel ayuntamiento avait été nommé. Mais les membres de l'ancien et les péonistes, ainsi nommés parce que la famille Péon était à la tête de l'opposition, avaient adressé à l'empereur une pétition portée par des commissaires qui avaient pour leur voyage des frais illimités. Il fallait entendre par ces mots de quoi acheter à Mexico quiconque voudrait se vendre pour faire réussir la députation.

De son côté, au départ de la compagnie des créoles de la Martinique que commandait le capitaine Lardy et qui avait su se faire aimer, et au bruit de son remplacement par une garnison mexicaine, Campêche avait été près de se soulever. On l'avait calmé, en lui annonçant que l'envoi de cette garnison n'aurait pas lieu; mais on pouvait s'attendre à des difficultés sérieuses entre l'autorité civile et l'autorité militaire, et il devenait urgent, si l'on

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ne voulait pas être débordé, de soutenir fortement M. Ilarrégui.

A Alvarado, les bords de la rivière étaient gardés par les dissidents et, le blocus n'existant pas, le commerce était libre. Les libéraux percevaient ainsi les droits de douane partout où nous n'étions pas. Payant leurs soldats avec cet argent et remplissant leurs caisses particulières, ils n'avaient aucun intérêt à se prononcer pour nous. Toutefois on ne pouvait rien faire avant d'y avoir mis une garnison suffisante, car la *Sainte-Barbe* ne maintenait que la ville et non les rives. Encore cette canonnière était dans un tel délabrement et si percée par les tarets, qu'il avait fallu lui mettre un calibre plus faible et lui recommander de ne tirer que pour sa défense.

Au Tabasco, c'était pis encore, et l'ennemi y abusait avec une habileté et une insolence extrêmes de l'impunité dont il jouissait. Il venait à son gré à Vera-Cruz, à Campêche, à Sisal, recevait des subsides et des munitions, répandait ses journaux remplis d'insultes et de menaces, tandis qu'il nous fermait avec le plus grand soin l'abord de son territoire et que nous ne pouvions aller à San-Juan-Bautista, Minatitlan, Tlacotalpam, ni y faire parvenir aucun journal, aucune lettre. Le côté tristement curieux de notre situation dans cette partie du Mexique était que toutes les facilités fussent

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour nos adversaires et toutes les difficultés pour nous.

Comme on ne voulait pas faire la guerre au Tabasco, il n'y avait que le blocus à rétablir pour le priver de ses ressources; mais là encore le vice de l'état de choses se faisait sentir. On ne voulait pas du blocus officiel qui, éveillant les susceptibilités des neutres, nous eût suscité des difficultés avec eux. La question était de bloquer sans déclaration de blocus, sans avouer que l'on bloquât, de fermer les communications des libéraux avec les neutres sans que ceux-ci eussent le droit de se plaindre à leur gouvernement. Les instructions venues de Mexico étaient aussi vagues dans la forme que difficiles à exécuter; mais il était difficile également qu'on offrît, au sujet du Tabasco, une voie d'action quelconque au commandant Cloué sans qu'il en profitât. Il prit aussitôt des mesures pour fermer tous les ports et l'entrée de rivières entre Vera-Cruz et la lagune de Terminos.

Nous avons dit quelles étaient ces rivières et par quels arroyos elles communiquaient entre elles dans l'intérieur des terres. Le bateau à vapeur le *Conservador,* que M. Salazar avait cédé à la marine, dut être employé à la Frontera et avoir à bord l'administration de la douane. Il devait être annoncé que la douane de Tabasco serait désormais à la Frontera. La canonnière la *Tourmente* avait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à veiller sur le *Conservador* et à sortir de temps en temps pour aller aux bouches du Chillepeque et à Los Bocas. Comme allège et magasin de vivres, une bonne canoa à vapeur devait naviguer entre Carmen et Tabasco; et une autre, qui était une ancienne chaloupe de vaisseau, la *Louise,* devait être armée par nous et aller par l'intérieur de la lagune de Terminos dans tous les arroyos et jusqu'à San-Juan-Bautista. Ce petit vapeur était la véritable annexe du bâtiment en station à Carmen. Une canonnière devait garder l'entrée du Goazocoalcos sans trop y séjourner, à cause de la mauvaise saison qui s'approchait, et la *Sainte-Barbe* avait à s'occuper du blocus d'Alvarado.

Ces diverses canonnières, sentinelles avancées du blocus, avaient à l'égard des bâtiments de commerce une double consigne à faire observer. On arrêtait purement et simplement les navires mexicains. D'ailleurs, un décret impérial interviendrait pour défendre à tous les ports de l'empire, et vu les opérations de guerre que cela pourrait gêner, d'expédier aucun bâtiment mexicain pour les points compris entre Carmen et Alvarado. Quant aux étrangers, le même décret recommandait de ne les expédier que s'ils insistaient et en les prévenant alors que ce serait à leurs risques et périls. S'ils partaient quand même, le rôle des canonnières commençait. Elles ne devaient considérer aucun

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

bâtiment commerçant avec le Tabasco comme régulièrement expédié que s'il avait eu affaire, à l'arrivée comme au départ, à la douane de la Frontera, qui percevait tous les droits. Cela ne suffisait pas. En outre de cet acquittement de droits, on exigerait de ces bâtiments neutres, avec toute la politesse possible, un déchargement presque entier, sous le prétexte de s'assurer qu'ils n'avaient aucune contrebande de guerre. Il était probable que cette accumulation de mesures désagréables, subies tout d'abord par deux ou trois navires, détournerait les autres de s'y exposer.

Le commandant venait à peine de transmettre ces propositions au maréchal, qu'il en reçut une dépêche où se montrait toute l'incertitude dans laquelle on était à Mexico. Le maréchal demandait, en effet, si l'expédition de Tabasco pouvait se faire dans de bonnes conditions en rivière, en ne débarquant les troupes qu'à San-Juan-Bautista. Le commandant eût pris le 2e zouaves, alors prêt à s'embarquer pour l'Europe sur le *Rhône*. Mais il était bien entendu qu'aucune garnison ne serait laissée au Tabasco, qui s'organiserait avec ses propres ressources. A quoi bon alors? c'était frapper dans le vide et avoir tout le souci et toute la peine de ce coup inutile. Le commandant répondit pourtant qu'il serait prêt dans dix jours, à la condition

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'avoir tout le 2e zouaves et de garder le Tabasco quinze jours au moins (1).

Si le maréchal n'acceptait pas, c'est que son offre n'était point sérieuse et qu'il voulait seulement se donner l'apparence d'être disposé à l'expédition. Le prendre au mot avec les restrictions qu'il imposait eût été un coup de tête de jeune homme. On ne devait pas s'exposer à l'échec de ne réussir que vingt-quatre heures. D'ailleurs, la clause de s'en aller immédiatement après l'occupation était inadmissible pour quiconque connaissait le pays. Ce n'eût pas même été le succès d'une heure, c'eût été remettre en question le peu de prestige et d'influence que nous avions si péniblement conquis.

Le maréchal, ainsi mis en demeure, renonça de nouveau à l'expédition de Tabasco et se contenta d'autoriser toutes les mesures du commandant Cloué pour le blocus.

(1) En disant « le Tabasco », il s'agit particulièrement, au point de vue militaire, de l'occupation des villes de Tlacotalpam ou San-Juan-Bautista.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

CHAPITRE II

DU BLOCUS DES CÔTES AUX PREMIERS ÉVÉNEMENTS DE MATAMOROS

En conséquence des mesures prises pour le blocus du Tabasco, la *Tourmente* et le *Conservador* s'établirent aussitôt à la Frontera. La *Tempête,* déjà à Alvarado, y fut appuyée à terre par la compagnie Lardy des créoles de la Martinique, qui venait d'arriver de Campêche. Le *Brandon* et la *Louise* s'installèrent à Carmen. C'était à la fois inquiéter et dominer le Tabasco, en lui coupant les ressources et les vivres. On disait qu'un mouvement impérialiste important se préparait dans le haut du Goazocoalcos et le Chiapas. Fallait-il le croire? et était-il réellement impérialiste ? De quelque nature qu'il fût, et même s'il était l'intrigue politique que l'on espérait exploiter à Mexico, il fallait le soutenir. Les dissidents, ainsi menacés des deux côtés, pouvaient être amenés à composition; et il était douteux qu'une conspiration heureuse sortît pour eux de leur défaite. Les avantages sérieux que le gouvernement de Maxi-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

milien remporterait dans le Sud ne tourneraient pas contre lui. Il y avait enfin, quoique le blocus, ainsi que nous le verrons, ne dût pas tenir tout ce qu'il promettait, l'espérance de grouper par la protection qui lui serait assurée, à chaque point qu'occupaient les canonnières, une population qui se rattachât fortement à l'empire. Cette espérance se réalisa en partie, et les jeunes officiers qui commandaient les canonnières exercèrent autour d'eux jusqu'au dernier moment une influence presque absolue d'autorité et de protection.

Seulement, au milieu de ces soins, la marine avait toujours ses misères. Le mois d'avril arrivait, et c'était l'époque où la guerre retirait ses employés et ses services de toutes sortes des terres chaudes, la fièvre jaune étant un ennemi qu'elle pouvait se dispenser de combattre. Il est vrai que le maréchal, sachant que la suppression de l'hôpital de la marine était imminente, prévenait le commandant qu'il pouvait envoyer ses malades à l'hôpital de la Soledad. Or, cette ambulance était une maison de paille qui ne recevait que quarante lits, tandis que nous en avions soixante à la Vera-Cruz. Puis, un malade qui a un accès pernicieux ne peut attendre le chemin de fer. Ce n'était pas pratique.

En outre, la poste et le trésor étaient supprimés

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et portés à Cordova. On allait donc être forcé d'expédier les vaguemestres jusque-là, avec des lenteurs et des retards; car des bâtiments sur le qui-vive de l'appareillage ne peuvent qu'à des espaces de temps irréguliers se prêter à ces envois. La marine se résignait à ces ennuis, en ayant vu bien d'autres. Ce qui était plus grave, c'est que le maréchal, n'ayant plus de services à Vera-Cruz, paraissait ne point douter que la marine ne pût garder le Môle et la porte de mer avec les hommes qui lui étaient laissés. C'était impossible; et, si on l'exigeait, le commandant n'avait plus qu'à se renfermer dans la lettre des dépêches ministérielles et à retirer tout son monde au fort. Le commandant n'eût pas hésité, et c'eût été alors comme si la distance entre Vera-Cruz et la division navale se fût augmentée de 50 lieues. Il n'y eût plus eu, en effet, que l'inertie mexicaine à la place de l'incessante et intrépide activité des marins du port. Mais, d'autre part, le commandant supérieur de Vera-Cruz ne voulait pas, malgré l'ordre du maréchal, reprendre la section de discipline qui encombrait le fort et consommait la provision déjà bien faible d'eau potable.

En dehors de ces diverses exigences, il avait fallu obéir, dans une certaine limite, aux ordres du ministre. Le commandant promettait d'arriver peu à peu au chiffre de trois cent cinquante

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

hommes pour le stationnaire annexe, hôpital compris. Ce pouvait paraître encore trop de monde, mais la saison chaude était proche, et il fallait compter avec le déchet. Ce mot simple et cruel était justifié par le passé. Deux cent quarante-sept hommes reçus au mois de juin 1864 pour les besoins du service s'étaient en octobre trouvés réduits à cent soixante-sept. En mars 1865, il ne restait que dix hommes de cette réserve à bord du *Magellan,* à peu près autant disséminés sur les bâtiments, et cependant on avait toujours pris à chaque transport une douzaine d'hommes pour remplacer les spécialités qui avaient fini leur temps. C'étaient donc environ cent quarante hommes en plus qu'on avait dû se procurer pour combler les vides, et cela dans la bonne saison, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre.

Dans le moment même, les capitaines de canonnières tombaient les uns après les autres sous les coups réitérés du climat. Les capitaines de la *Pique* et de la *Tactique,* MM. de La Barrière et La Source, rentraient exténués en France, où M. La Source devait mourir un an plus tard. Le capitaine Gaude, de la *Tempête,* était gravement atteint par la variole qui sévissait à son bord. Il y avait à les remplacer, et la pénurie d'officiers se faisait aussi vivement sentir que celle de matelots.

On ne se maintenait donc qu'en s'affaiblissant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et avec de grands efforts, mais on se maintenait; et plutôt que de subir dans le douteux état d'une tranquillité à laquelle on ne croyait plus les ennuis de l'attente, on appelait les événements avec impatience. Cette impatience allait être en partie satisfaite.

Soit que le Sud n'excitât point son intérêt, soit qu'il crût n'avoir rien à redouter de ce côté, le maréchal ne s'occupait que du Nord, où le voisinage des Américains et la présence de Juarez étaient pour lui de sérieux motifs d'inquiétude. Les dissidents, secrètement aidés et encouragés, disait-on, par les Américains, opéraient activement dans le Nord et menaçaient surtout Matamoros. Matamoros, on le sait, est sur la rive droite du Rio-Grande, qui sépare le territoire du Mexique du Texas américain. Plus loin, vers l'embouchure, sur la même rive du fleuve, est Bagdad, sorte d'annexe commerciale de Matamoros, rade foraine d'ailleurs. Comme pendants de ces deux villes, sont, sur la rive gauche du fleuve et du côté américain, Brownsville et Brazos-Santiago.

Nous avons vu à quel degré de prospérité était arrivé Matamoros pendant la guerre d'Amérique. C'était, en effet, le débouché de toutes les marchandises des états du Sud. Le général impérialiste Mejia occupait Matamoros avec deux mille

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

hommes qui lui étaient personnellement dévoués. Ce général, une des figures intéressantes du Mexique, était un Indien très brave, très fin, très flegmatique, aimant les femmes avec la passion d'un homme de sa race. On prétendait qu'il était plongé dans la débauche et n'avait pas longtemps à vivre. A côté de lui, sur un pied singulier de rivalité et d'intimité, était Cortina, dont nous avions accepté la soumission au mois d'avril précédent et à qui l'on s'était empressé de donner un emploi important. Il n'y a vraiment que le Mexique où l'on voie se produire aussi promptement de pareilles choses. Cortina n'attendait, disait-on, que le moment favorable pour se prononcer et entretenait dans cette vue des correspondances avec les Américains du Nord. C'était fort connu. Mejia, averti, se contentait de dire : « Laissez faire, je surveille Cortina. »

Au mois de mars, il fut question d'appeler Mejia à Mexico pour lui confier l'organisation de l'armée mexicaine. Cortina se trouvait avoir le champ libre, et ses intrigues pour livrer Matamoros aux libéraux se développèrent. Le retour de Mejia y coupa court; mais au mois d'octobre, la situation parut assez tendue au maréchal pour que l'*Adonis* fût envoyé en reconnaissance. Tout était en désarroi. Faute de bateau à vapeur pour remonter le Rio-Grande, le capitaine de l'*Adonis,* M. Miot, eut

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

besoin d'une forte escorte du général Mejia pour se rendre par terre de Bagdad à Matamoros. Le télégraphe entre Bagdad et Matamoros était coupé et les communications n'avaient lieu que par cigarettes au moyen de quelques Indiens. La campagne était aux dissidents, et il venait d'y avoir une petite attaque contre la ville.

A Bagdad, comme aggravation, l'élément américain en ville était de la pire espèce et la garnison insuffisante, de sorte que le danger pouvait surgir de l'intérieur même. Quant à Cortina, il avait fait défection avec la troupe sous ses ordres et s'était joint au général dissident Carvajal. Pour compenser cette diminution de forces, les étrangers, qui, en cas de succès de Cortina, eussent craint d'être pressurés par lui, s'étaient armés et constitués en garde nationale. C'était pour le moment une bonne mesure qui permettait à Mejia de sortir au besoin; mais on lui avait volé tous ses chevaux, et s'il prolongeait un peu quelqu'une de ses sorties, il n'y eût eu rien de bien étonnant à ce qu'il trouvât au retour la porte fermée. Pour compléter ce tableau, qui donne une idée du désordre d'une place mexicaine, les Américains semblaient devoir bientôt s'abattre en nuées sur la frontière. Il y avait des préparatifs non équivoques, et le général fédéral, qui n'avouerait rien, laisserait faire.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Ces nouvelles, rapportées par l'*Adonis,* furent suivies du départ immédiat pour Rio-Grande de la *Tisiphone,* qui arrivait de France comme relève du *Forfait.* Le commandant Collet devait communiquer avec le général Mejia pour parer aux événements.

De son côté, le maréchal envoyait à Matamoros un bataillon de cinq cents hommes avec de l'artillerie, formant un total de six cent quarante hommes et quatre-vingts animaux. Il fallait se hâter, car les 50 millions de marchandises à Matamoros étaient faits pour décider tous les chefs mexicains à se prononcer afin de mettre la main dessus. Pendant que le *Var* portait le bataillon, le *Magellan,* l'*Adonis* et la *Tactique* allaient rejoindre la *Tisiphone.* Les chaloupes à vapeur, qui eussent été fort utiles, ne pouvaient malheureusement pas être amenées. Leurs chaudières étaient complètement usées, et les neuves, qu'on attendait de France, ne venaient pas. A défaut de ces chaloupes, le commandant, dès son arrivée au Rio-Grande, prit tous les navires de commerce à vapeur et les arma avec des hommes de ses équipages. Le chef d'état-major Lagougine avait le commandement de cette flottille improvisée. Il devait remonter le Rio-Grande pendant que le bataillon du commandant de Bigant, débarqué par le *Var,* se rendrait de Bagdad à Matamoros.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tout réussit à point. En quelques heures, on mit à terre, sans le moindre accident, sept cents hommes avec l'artillerie, soixante-quinze chevaux ou mulets et un matériel d'approvisionnement considérable. Le 3 mai, à une heure de l'après-midi, la colonne s'avança par la rive droite du fleuve. Elle était appuyée par les trois vapeurs. Cette marche hardie était imposée par les circonstances. Le général Mejia écrivait : « Arrivez vite, jai absolument besoin d'être secouru. » — Il était temps, en effet. Negrete venait d'arriver devant Matamoros, après avoir fait une diligence extrême. Comprenant de quelle importance il était pour lui de devancer tout secours qui viendrait à la ville, il ne s'était arrêté à Monterey que le temps nécessaire pour imposer aux habitants un emprunt de 225.000 piastres, contre lesquelles il avait donné le double en bons sur la douane de Matamoros, intéressant ainsi, d'une façon toute mexicaine, le commerce de Monterey au succès de ses opérations. Puis il avait franchi en six jours, par une route très difficile, les 90 lieues qui séparent Monterey de Matamoros.

Negrete comptait sur les nombreux adhérents que lui avait préparés Cortina; mais les juaristes et les yankees étaient contenus par les étrangers organisés, au nombre de six cents, en milice, et qui redoutaient, dans la prise de la ville, le pil-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

lage de leurs propriétés. Moins courageux ou moins intéressés dans la question, tous les fonctionnaires mexicains, à l'exception du chef politique, dès qu'ils avaient appris l'arrivée de Negrete, s'étaient enfuis de Matamoros à Brownswille. Méjia, pour son compte, s'était défendu vigoureusement, et Negrete, contraint de donner quelque repos à ses troupes, n'avait fait qu'escarmoucher avec sa cavalerie.

A la nouvelle de l'heureux débarquement de la colonne française à Bagdad, Negrete, dont l'armée souffrait mille privations dans une plaine sans ressources, battit en retraite. Il partait avec trois mille fantassins et mille cavaliers dans la direction de Monterey, en laissant comme rideau devant Matamoros les bandes de Carvajal et de Canales.

Si nous avions tardé un ou deux jours, ou si le mauvais temps se fût opposé au débarquement, c'en était fait de Matamoros, et après avoir, tout récemment, perdu par la prise de Saltillo et de Monterey le Cohahuela et le Nuevo Leon, nous perdions tout le Tamaulipas, ce qui eût produit le plus fâcheux effet et donné au juarisme une recrudescence de vitalité et de forces. C'était, en effet, le juarisme qui venait d'agiter le nord-est de l'empire; et pendant que Matamoros se défendait contre Negrete, Tampico et Tuspan avaient été non seulement menacés de nouveau, mais sur

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le point de se prononcer. Papantla avait fait ses préparatifs habituels contre Tuspan, et la tentation de se prononcer pour s'approprier 5 millions de marchandises qui se trouvaient dans les entrepôts de Tancasnequi, près de Tampico, avait paru être fort vive pour les chefs mexicains de cette dernière ville. Le commerce de Tampico s'était alarmé, et notre consul avait demandé 150 hommes au commandant Cloué, parce que la barre devait être attaquée en même temps que la ville. De même que, dans l'intérieur, les gens tranquilles demandaient une garnison française pour les garder, il eût fallu un bâtiment pour chaque barre de chaque petit port. Hors de ces conditions, ceux qui se disaient pour nous ne répondaient de rien, ce qui, en les supposant sincères, n'était encourageant, ni pour eux, ni pour nous. Quoi qu'il en fût, le succès de Matamoros avait mis à néant les velléités de révolte sur le littoral.

Ce qu'il y avait de plus grave dans cette affaire de Matamoros, c'est qu'on y constatait les symptômes de la prochaine immixtion des Américains dans la question du Mexique. Les confédérés tenaient encore à Brownsville, et les fédéraux étaient à Brazos-Santiago. Il eût fallu. pour prévenir ou du moins pour éloigner toute ingérence des gens du Nord, une extrême prudence que le général Mejia n'avait pas. Il était naturel qu'il penchât

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour la cause du Sud, mais il avait le tort de s'y montrer favorable par ses actes. Soit qu'il ne fût pas très au courant des lois internationales, soit, ce qui était probable, qu'avec son caractère rusé, il feignît de ne les point connaître, il venait, par une infraction flagrante à toute neutralité, de rendre trente déserteurs aux confédérés. Il entretenait aussi des relations fort suivies et fort imprudentes avec le colonel confédéré Slaughter, commandant à Brownsville, relations qui dans certains cas semblaient un calcul, sinon pour nous engager, du moins pour nous compromettre.

Il avouait seulement une convention passée avec le colonel Slaughter au sujet des voleurs et des assassins, mais il avait livré ses déserteurs et se faisait rendre les siens et même les nôtres. Malgré l'ordre du commandant de Briant, un sergent avait fait la sottise d'aller prendre sur la rive texienne des soldats que les confédérés avaient arrêtés. Le commandant Cloué avait formellement refusé de se faire rendre ainsi deux matelots. En revanche, le général Mejia ne voulait entretenir aucune relation avec l'autorité fédérale de Brazos. On ne se cachait pas pour dire que l'Amérique allait entrer en campagne contre le Mexique avant longtemps. D'ailleurs, cela était dans l'air. La France était trop loin pour que ces effluves de guerre s'y fissent sentir, mais on commençait à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

soupçonner le danger à Vera-Cruz et à Mexico. Au Rio-Grande, on n'en doutait plus, car on le touchait du doigt.

Du reste, le désordre était extrême en toutes choses, et ce n'était pas tâche aisée que de lutter contre lui. La légion étrangère était à Matamoros et aux environs dans des conditions très défavorables pour le service qu'on attendait d'elle. On pouvait craindre qu'elle ne désertât, car un manœuvre gagnait trois piastres par jour à Brownsville, et le Rio-Grande n'a que 50 mètres de large. Il eût fallu par prudence accorder à chaque soldat un supplément d'un réal. Quant aux officiers, qu'on ne pouvait craindre de voir déserter, le commandant Cloué insistait avec une bienveillante énergie auprès du maréchal pour qu'ils eussent le supplément des terres chaudes. Avec cela ces pauvres jeunes gens ne brilleraient assurément pas, mais ils seraient du moins ce que des officiers doivent être. Le télégraphe entre Bagdad et Matamoros avait été rétabli, mais on n'avait ni fouillé ni inspecté le terrain qu'il traversait et où les voleurs de grand chemin abondaient. Mejia, hors de danger, avait repris sa quiétude et ses habitudes de plaisir. Il n'avait poursuivi ni Negrete, ni Cortina qu'il aimait à croire et disait être à 80 lieues de lui, au delà de Camargo. Au fond, il n'en savait rien. Le commandant avait insisté auprès

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de lui pour qu'il eût deux ou trois petits bateaux à vapeur de service sur le fleuve. Il n'avait répondu que par des objections, témoignant beaucoup d'apathie.

Le temps se perdait de toutes façons, quand on ne l'employait pas à mal. Ainsi, un officier de Mejia, chargé avec quelques cavaliers de protéger la route de Bagdad à Matamoros, venait d'arrêter et de rançonner la diligence. Les coups de feu tirés dans ce pastiche de l'affaire Doineau n'avaient heureusement atteint personne. L'officier toutefois, jugé par une cour martiale à Bagdad, fut condamné à mort et exécuté le lendemain. Nous étions bien pour quelque peu dans cette sentence. Aussi, chose moins étrange qu'on ne le pourrait croire, le colonel Iglesias, commandant militaire à Bagdad, invita ses officiers et les habitants à l'enterrement. Il fallut faire acte d'autorité pour empêcher l'invitation d'avoir son cours. Ce fut à ce moment que les fédéraux de Brazos marchèrent, au nombre de huit cents, contre les confédérés de Brownsville et furent complètement battus en face de Burrita. Malgré cet échec, ou peut-être à cause de lui, car il facilitait aux vainqueurs une négociation honorable, la paix allait se signer entre Brownsville et Brazos, et on disait qu'aussitôt après fédéraux et confédérés se jetteraient ensemble sur la frontière du Mexique. Pour

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ceux qui voyaient les choses, cela n'avait rien d'improbable.

Cependant le commandant Cloué, laissant la *Tisiphone* devant Matamoros afin de surveiller les événements, allait partir pour le Sud, où l'appelaient des faits assez graves. Par une sorte de coïncidence, un mouvement semblable à celui du Nord avait éclaté aux environs du Tabasco et dans la lagune de Terminos. Carmen était là le centre de notre occupation. Le *Brandon* y restait en station et tenait dans une fidélité craintive de nos armes, non seulement la garnison de la presqu'île, mais celles de Palizada et de Jonuta, qui, situées toutes deux sur l'Usumacinta, à la partie sud de la lagune, étaient, à l'égard de San-Juan-Bautista, comme les sentinelles avancées de notre domination. Le commandant de la ligne de l'Orient à Monte-Christo (nom assez singulier pour désigner la frontière du Tabasco), de Pratz, était alors à Jonuta, qu'il avait pris. Le capitaine du *Brandon* avait à lui faire parvenir une lettre du commandant Cloué. Celui-ci le prévenait qu'une canonnière, en faisant une reconnaissance dans le Grisalva, avait enlevé les pilotes et capturé un certain Jacinta Cautelle, porteur de dépêches du gouvernement de Tabasco. Les dépêches étaient renvoyées, et l'homme relâché malgré sa mission. Ce qui explique cette indulgence, c'est que ce

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Cautelle avait été pris sur le *Tabasco,* petit vapeur qui allait très librement de Vera-Cruz à San-Juan-Bautista, et qu'on affectait, tout en lui faisant la guerre, de regarder le Tabasco comme une province de l'empire occupée par quelques mécontents. Peut-être aussi ce petit vapeur donnait-il à chaque parti des renseignements qui motivaient la tolérance à son égard. En revanche, le commandant gardait les pilotes, auxquels il ne serait fait aucun mal en dépit des calomnies qui couraient sur nous, et on envoyait à Campêche les passagers qu'on avait trouvés sans passeports sur le *Tabasco.*

Il prévenait enfin de Pratz qu'on allait songer à s'occuper de lui et de ses concitoyens, du moins de tous ceux qui avaient les armes à la main. C'était le curé de Palizada qui s'était chargé de porter la lettre à Jonuta. Pratz avait lu la lettre et très bien reçu le curé, qui était rentré fort content chez lui, lorsque, quelques heures plus tard, Pratz arrive à Palizada avec deux cents hommes, fait fusiller un ouvrier, met le prêtre en prison, le menace cinq ou six fois de le faire fusiller, lui rend enfin la liberté en l'accablant d'injures, fait rassembler l'ayuntamiento et lui donne l'ordre de se prononcer pour le parti libéral. Depuis ce temps-là, les communications avec Palizada étaient coupées.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Carmen avait eu également son alerte. Arevalo, l'ancien proconsul de Tabasco, accompagné de dix ou douze hommes, avait eu l'audace de débarquer sur l'île, qu'il espérait faire soulever. Grâce aux mesures prises par le commandant du *Brandon* et le capitaine de la *Pique*, les partisans d'Arevalo n'avaient pas bougé. Arevalo avait dû fuir et s'était abrité de vive force dans un rancho. Le second du *Brandon* s'était mis aussitôt avec une petite troupe de matelots à la recherche du fugitif. On avait marché toute la nuit et silencieusement entouré le rancho. Mais il n'y avait plus là que deux hommes blessés. Arevalo, qu'on savait atteint de deux coups de feu à la cuisse, avait été emporté dans un cadre sur les épaules de quatre de ses compagnons, s'était ensuite jeté dans une grande embarcation et avait gagné le large.

En somme, sans parler de cette alerte, Palizada était pris, et comme c'était de là que Carmen tirait tout son bois d'exportation, le commerce de la presqu'île était complètement arrêté et découragé. Le Yucatan lui-même se montrait inquiet. Il était doublement malheureux dans cette partie du Mexique, que l'expédition du Tabasco n'eût pas eu lieu, car nos partisans désespéraient de nous voir réussir et les dissidents commençaient à croire à notre impuissance. Dans cette

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

idée, les Tabasquênos s'étaient enhardis à établir à l'entrée du Chillepèque une petite batterie soutenue par un poste fortifié de deux cents hommes. Quoique le commandant Cloué fût encore retenu au nord, sa pensée se tournait très activement vers le sud. Il expédiait ses ordres et maintenait le blocus fort étroitement en vue d'une expédition de guerre. S'il écrivait au capitaine de la *Tourmente,* à la Frontera, c'était pour lui dire qu'il regrettait de ne pouvoir être déjà auprès de lui pour prendre Pratz entre deux feux, les canonnières remontant par l'Usumacinta et les canots du *Magellan* par la lagune. Il lui recommandait de veiller sur le *Conservador,* qui pouvait craindre d'être seul, et de lui remonter le moral en faisant une justice sommaire des perturbateurs, s'il y en avait. Un regrettable incident justifiait ces paroles.

Le chef de bandes Regino avait osé occuper quelques heures la Frontera et avait écrit une lettre insolente au capitaine de la *Tourmente,* sur le pont de laquelle un homme avait même été tué. La capitaine avait hésité, pour répondre à cette agression, à foudroyer une ville de gens inoffensifs et s'était abstenu. La mise en avant des questions d'humanité a fait trop souvent notre faiblesse au Mexique. Dès qu'un homme était tué sur son pont, le commandant eût mieux fait de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tirer sans pitié sur le point d'où était parti le feu. De son côté, la *Pique* allait bloquer le Chillepèque et les Dos Bocas. Quant au vapeur le *Tabasco,* qui allait librement de Vera-Cruz à San-Juan-Bautista, on le traitait toujours avec les égards que lui valait son rôle de négociateur occulte. Le commandant Cloué annonçait surtout son arrivée au *Brandon,* qui par sa position à Carmen, le grade et l'activité très belle, quoique un peu remuante, de son capitaine, pouvait prendre dans un cas donné l'initiative des opérations. Il allait la prendre, en effet, un peu à la hâte peut-être, mais fort heureusement.

Le commandant de Jonquières était un habile et vaillant homme, très ami du bruit, mais ayant la qualité de s'attacher, par l'admiration qu'il professait volontiers pour eux, ses officiers et son équipage. Il y a habileté louable, sauf certains inconvénients, à exagérer chez un équipage la bonne opinion qu'il peut avoir de soi. On le trouve, il est vrai, assez indépendant et assez volontaire d'allures dans le service intérieur du bord, mais tout disposé d'amour-propre à bien faire dans les circonstances graves. Le *Brandon,* à l'exemple de son commandant, était fort impatient d'agir, quand l'attaque de Regino sur la Frontera lui en donna l'occasion. Un peloton de matelots et d'Autrichiens culbuta l'ennemi et se tint prêt à mar-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cher plus loin. M. de Jonquières venait d'envoyer son second à Mérida pour demander au commissaire impérial du Yucatan un renfort considérable que celui-ci, comprenant la nécessité de frapper un grand coup, accorda aussitôt.

Le 3 juin, une colonne composée de 250 Mexicains, cent quatre-vingts Autrichiens et soixante matelots du *Brandon,* s'embarqua à Carmen sur la canonnière à vapeur la *Louise,* huit goëlettes et les canots du *Brandon* armés en guerre. Le 5, on entra dans Palizada sans coup férir : l'ennemi, prévenu à temps, l'avait évacué. Le 6, la colonne continua péniblement sa route par les arroyos et arriva bientôt en vue du camp retranché que l'ennemi avait établi sur la rive opposée, à Jonuta. Les remparts étaient couverts de monde, le pavillon libéral hissé. L'ennemi ouvrit le feu immédiatement. On attendit pour répondre que l'on fût à demi-portée; puis, défilant devant ces retranchements, on opéra le débarquement à 300 mètres au delà, faute d'un autre endroit convenable, et suivi par la fusillade de l'ennemi embusqué sur la rive. En un clin d'œil, tout le monde fut à terre et marcha sur les retranchements, où l'enseigne de vaisseau Fleuriais eut l'honneur d'entrer le premier à la tête d'un peloton du *Brandon.* Le capitaine Heudeman, avec un peloton d'Autrichiens, le suivit de très près. Les dissi-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dents, ne résistant pas au choc, prirent la fuite pendant que le colonel mexicain Traconis débusquait tous les ennemis qui, à l'abri des buissons, faisaient essuyer à notre monde un feu meurtrier. Un moment, un parti de cavalerie essaya un mouvement tournant sur notre droite, mais il fut vigoureusement accueilli par les hommes à la garde des canots. Comme ceux-ci étaient dominés par la berge, ils mirent aussitôt un obusier à terre, et au troisième coup, l'ennemi lâcha pied.

C'était la fin de l'engagement. Alors éclata une de ces violentes tournades, si communes pendant l'hivernage. Il fut impossible de songer à poursuivre l'ennemi dans ce pays marécageux et au milieu de l'obscurité produite par un véritable déluge. On trouva seulement dix-neuf morts dans le camp et autour du camp, et on avait fait vingt-cinq prisonniers. Nous avions six morts et vingt-cinq blessés, et deux officiers contusionnés. Le 7 au matin, on procéda à la destruction des retranchements et à l'établissement des Mexicains à Jonuta, où ils se fortifièrent avec le colonel Traconis. Les Français revinrent à bord du *Brandon* et les Autrichiens à Campêche.

Le résultat moral de cette brillante affaire fut très grand. Le Yucatan, pris de confiance, voulut marcher contre le Tabasco. Le commissaire im-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

périal, très intelligent et voyant fort clairement que le nœud de la question mexicaine, envisagée au point de vue impérialiste, était dans la soumission des provinces du Sud, se résolut, ainsi que le général Castillo, qui commandait sous ses ordres à Campêche, à lancer à l'entreprise toutes les forces du Yucatan. Le commandant de la division navale était trop heureux de ce projet pour ne pas s'y associer pleinement, et il écrivit aussitôt au maréchal pour lui demander de le laisser coopérer à l'expédition avec tous les transports et toutes les forces militaires dont la marine disposerait.

En attendant, il recommençait ses anciens préparatifs, comme si l'autorisation de faire l'expédition eût été déjà donnée. La *Tourmente* avait ordre de se préparer, de surveiller plus activement que jamais la Frontera et le Chillepèque. La *Pique,* partant pour Carmen, allait y chercher un canon de 30 du *Brandon* et se dirigeait de là sur Campêche pour prévenir le général Castillo que les transports allaient très prochainement prendre ses troupes. Le *Brandon* était averti de l'expédition, à laquelle il aurait la première place. La *Tactique,* momentanément détachée dans le Nord pour une commission à la *Tisiphone,* avait ordre de revenir le plus vite possible à la Frontera. Le *Var* embarquait la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chaloupe à vapeur l'*Augustine* et se rendait à Campêche pour y prendre le corps de Castillo. Le commandant lui-même, avec le *Magellan* et l'*Adonis,* appareillait pour Sisal, afin de s'y mettre en communication avec M. Salazar Ilarregui.

Mais il semblait écrit que cette expédition contre le Tabasco serait un leurre éternel pour la marine. Au moment où le Yucatan allait marcher, une attaque soudaine des Indiens rebelles le jeta dans des craintes folles. On croyait les voir à Mérida et à Campêche. Tous les préparatifs commencés furent suspendus. Le commissaire impérial demanda des troupes à la marine, qui n'en avait pas. Il fallut, pour s'occuper de nouveau du Tabasco, que le commandant Cloué relevât le moral des Yucatèques en leur organisant un système défensif contre les Indiens. En même temps, la *Pique* allait à Jonuta voir dans quelle position était le colonel Traconis et où les canons seraient le mieux placés pour défendre la ville, au cas où les libéraux reviendraient. On parlait, en effet, de la prochaine arrivée de quatre cents hommes sous un chef du Chiapas. Ces mesures prises, le commandant insista de nouveau auprès du général Castillo à Mérida et du commissaire impérial du Yucatan. Il leur rappelait l'échec de Pratz, par suite duquel il

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

était difficile de trouver de meilleures circonstances pour aller à San-Juan-Bautista. Les eaux étaient suffisamment hautes, les pluies n'étaient pas encore trop abondantes et l'ennemi découragé. Ce serait fait en quinze jours.

Eût-il réussi à les entraîner? Peut-être. Mais, à ce moment, arriva tout à coup une lettre du ministre de la guerre Péza, qui intimait au général Castillo l'ordre de ne pas s'occuper du Tabasco, sous le prétexte qu'une autre expédition se préparait. Laquelle? On affectait d'avoir entendu dire que le commandant Cloué était parti pour le Tabasco et qu'il n'y avait pas lieu, par conséquent, de disposer pour cet objet des forces du Yucatan. Dès cet instant, il n'y avait plus, pour la division française, que les maladies menaçaient, qu'à s'en aller, et c'était ce qu'elle allait faire.

Pourquoi cette lettre du ministre Péza? Il était impossible de ne pas concevoir les plus graves soupçons. Ce n'était pas la première fois qu'on pouvait remarquer de quelles hautes influences s'appuyaient à Mexico les gens de Tabasco. Grâce à ces influences qu'ils sollicitaient ou dont ils acceptaient le concours, le Tabasco restait comme une véritable plaie à notre côté et servait aux dissidents en général de redoutable point d'appui pour paralyser une partie de nos forces.

Cette lettre du ministre Péza n'était point la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

seule étrange chose qui se passât alors. Au centre de l'empire, la Huesteca et le Tamaulipas étaient le théâtre de faits au moins aussi incompréhensibles. On sait qu'à la suite des événements de Matamoros, un certain calme s'était rétabli. Tampico était tranquille, quoique redoutant une marche de Negrete sur Victoria et Tancasnequi. On n'était pas d'ailleurs inquiet de Tampico même, très facile à défendre. Mais à Tuspan, déjà très misérable, il régnait une fermentation extrême. Sous la république, un décret avait ouvert le port de Tuspan, en s'appuyant sur ce que cette mesure était réclamée par des pétitions représentant 1 million d'habitans. Or une simple circulaire, signée Campillo, venait de fermer le port, sans un mois ni six mois de délai, tout de suite, en signifiant aux consuls étrangers de ne plus rien expédier pour Tuspan. Tuspan étant le meilleur mouillage de la côte, la fermeture du port ne pouvait être que le résultat d'une intrigue ou de secrets desseins. Papantla, qui parlait de se soumettre, se moquait de Tuspan et disait qu'il allait se faire payer sa soumission de tous les avantages retirés à Tuspan.

Une autre cause de fermentation et de mécontentement agitait Tuspan aussi bien que Tampico. C'était le traité que le gouvernement de Mexico venait de conclure avec le guérillero Ugalde.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Cette pièce étonnante, signée Péza, était conçue dans des termes tels, qu'il semblait impossible d'admettre qu'elle n'eût pas été faite à l'insu de l'empereur. Elle reconnaissait, en effet, Ugalde comme commandant supérieur et commissaire-impérial de la Huesteca et accordait deux mois d'arriéré de solde à ses troupes en proclamant le patriotisme de ce chef, qui renonçait pour son compte à la solde de ces deux mois. Il est vrai que le traité lui accordait un crédit illimité sur la douane de Tampico, où M. Rendu, inspecteur français des douanes, avait l'ordre de payer toutes les sommes qu'exigerait Ugalde. Celui-ci n'avait encore rien réclamé, mais il n'avait eu jusque-là que deux mille hommes de troupes et s'empressait d'en recruter quatre mille. Arrivé à ce chiffre, il demanderait l'arriéré de solde de tous ces soldats anciens et nouveaux. Cette manœuvre toute mexicaine expliquait son patriotisme. Ce traité honteux et indigne détachait les habitans de la cause de l'empereur et faisait monter le rouge au front de ceux qui le lisaient.

Où allait-on ainsi? On peut avancer que ces mesures diverses, toutes systématiquement contraires à la consolidation de l'empire, étaient ignorées de Maximilien. La vérité s'est faite depuis sur ce prince; mais, à cette époque déjà, il était loin de se montrer à la hauteur de la tâche

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qui lui incombait. Mais dans quel intérêt, en vue de quelles espérances agissait-on ainsi? Pourquoi ces renaissants compromis avec les dissidents, quand ils eussent pu être écrasés? Pourquoi ce parti-pris de porter les choses au pire?

Nous en avons dit quelques mots et tout confirme le soupçon qu'un parti politique, suivant une voie détournée d'intrigues, comptait tirer de l'exagération même du mal le remède qui convenait le mieux à ses ambitieuses visées. Pour le parti, il fallait que Maximilien tombât et que sa place, laissée vide, échût, de par le droit d'une feinte élection nationale ou par l'intervention d'un protectorat puissant, à un nouvel occupant qui fût l'âme, l'obligé ou le soutien de la camarilla. S'il n'est pas permis de lire au fond des consciences, on peut dire que le maréchal se montrait favorable à ces combinaisons secrètes ou indulgent pour elles; car ce fut lui qui négocia le traité Ugalde, et le ministre Péza ne fit que le signer.

L'erreur fut de ne point vouloir sérieusement, sincèrement l'empire de Maximilien. Elle fut aussi de vouloir s'appuyer, pour une évolution politique d'un succès douteux, sur le parti vraiment libéral du Mexique, sur celui qui sentait sa force, à qui profitaient toutes nos hésitations et à qui la logique des événements donnait trop de bon sens pour qu'il se fît le complaisant naïf d'une

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

révolution de palais où il eût tiré les marrons du feu pour ses adversaires. L'honnêteté patriotique, même au Mexique, si mélangée de corruption qu'elle y soit, a le don de voir bien et loin, et elle pouvait être certaine dès lors, en face des fautes de l'administration, de l'incapacité du chef suprême, de l'incertitude du maréchal dans ses plans, de la lassitude qui nous gagnait, de l'improbation générale qui accueillait en France cette expédition du Mexique si constamment vacillante en ses résultats, qu'au travers de luttes encore longues, elle arriverait à un succès définitif d'indépendance pour son pays.

Quoi qu'il en soit, ces illusions dont on se berçait furent logiques avec elles-mêmes. A partir de ce moment, l'attention des hommes qui pouvaient diriger les événements se détourna du Sud, où ils voyaient une négociation et même une alliance possible, pour se porter vers le Nord, où le fantôme de l'intervention américaine se dressait plus menaçant chaque jour, où d'ailleurs le parti juariste était puissant et que prenaient pour but, avec une apparence de succès, les prétentions de l'ancien président Santa-Anna.

Il convient de signaler ici dans quel état inquiétant ou douteux on laissait le Sud pour courir aux éventualités dangereuses du Nord. Le Yucatan, sous l'administration habile et toute person-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nelle de M. Salazar, se détachait sensiblement de nous, sans nous être cependant ouvertement hostile. Les sympathies que nous avaient montrées Carmen et la lagune de Terminos s'éloignaient de notre cause avec un certain effroi de l'avenir. Tout se réunissait, du reste, pour nous les aliéner. Carmen était alors, avec une criante injustice, sacrifiée à Campêche par une de ces complaisances politiques résultant de l'incertitude générale où l'on était du lendemain.

Dans presque tout le Mexique, les familles un peu influentes avaient la prudence de se partager entre les deux camps. Une moitié savait être impérialiste, l'autre dissidente. Ainsi, il y avait à Campêche un jeune Guttierez d'Estrada, membre du parti libéral, négociant riche, et qu'en sa qualité de Campêchois la prospérité de Carmen offusquait. Campêche, jalouse de Carmen, a toujours voulu l'avoir sous sa dépendance. Grâce à son nom, à la position d'une de ses sœurs, dame d'honneur de l'impératrice, le jeune Guttierez avait obtenu que Carmen ne reçût de marchandises étrangères que pour sa propre consommation. Les nombreux navires chargés de bois qui venaient à la presqu'île ne pouvaient donc apporter de cargaisons, puisque Carmen n'aurait pas eu le droit de les écouler dans les environs. En revanche, si Carmen ne pouvait envoyer des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

marchandises à Campêche, Campêche pouvait lui en expédier autant et à peu près au prix qu'il lui plaisait. Ce n'était certes pas une raison, si Campêche n'avait pas de port, pour que Carmen en supportât les conséquences; mais on était, de ce côté-là, avec la témérité de l'égoïsme, aussi ingrat qu'envers Tuspan, qu'on avait fermé. Mexico ne frappait que ses amis ou ses partisans. En dehors même des menées coupables qu'on pouvait soupçonner, c'était tout au moins ne pas avoir de chance.

Le succès de Jonuta n'avait pas eu de lendemain. Le colonel Traconis, avec sa garnison mexicaine, y était attaqué quelquefois, enfermé toujours. La surveillance du demi-blocus n'était pas non plus facile. Nos canonnières, lorsqu'elles remontaient les arroyos, étaient reçues à coups de fusil sans y pouvoir répondre, car elles n'apercevaient qu'un peu de fumée au-dessus des broussailles de la rive. Les employés du *Conservador* à la Frontera n'étaient point sûrs et se querellaient entre eux. De plus, les dissidents avaient établi une ligne de douanes intérieures et, le prix de toutes choses se trouvant ainsi doublé, le commerce impérial périclitait par l'absence ou le très petit nombre de consommateurs qui pussent payer, sans restreindre leurs besoins, la valeur exagérée des objets.

A Alvarado, la position des Français et des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Égyptiens était excessivement pénible. Nul ne leur parlait, ne les recevait. S'ils passaient dans la rue, on les évitait ou l'on fermait devant eux la porte des maisons. L'aversion mexicaine pour nous s'y manifestait par ces protestations silencieuses qui peuvent d'abord être méprisées ou dédaignées, mais qui finissent par gêner et attrister les gens les plus insouciants. Nos matelots et nos soldats résistaient; mais, chose bizarre, les Égyptiens tournaient à la nostalgie et mouraient. Aux environs de la Vera-Cruz, le peu de sécurité des chemins, le brigandage, les irruptions soudaines des guérilleros, la difficulté de se procurer des vivres étaient les mêmes. On y était cerné par d'insaisissables bandes et on n'eût pu en sortir individuellement.

Au Centre et à l'Ouest, la soumission de la Huesteca, qui semblait devoir être la conséquence du fameux traité Ugalde, était loin d'être un fait accompli. Le traité n'avait été conclu par les libéraux que pour avoir le temps de réunir leurs forces et d'agir au moment de l'arrivée des flibustiers que l'on annonçait. Ugalde avait réalisé son argent et tourné casaque. Tuspan, toujours mécontent, bien que, sur les observations du commandant Cloué, on eût rouvert son port, ne cessait d'être menacé. Les bâtiments que l'on y envoyait avaient été autorisés à secourir les habitants à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

terre, s'ils voulaient se défendre encore comme ils l'avaient fait déjà, mais il était douteux qu'ils y fussent résolus. L'*Adonis* était au mois d'août devant la barre pour retarder le plus possible la prise de la ville par l'ennemi, qui devenait de plus en plus nombreux depuis le dernier échec des Autrichiens. Deux cent cinquante de ces derniers avaient, en effet, été entièrement détruits à Tlapacoyan par les libéraux. Plusieurs personnes venant de Papantla à Tuspan avaient vu ramener à Papantla quarante prisonniers autrichiens sous bonne escorte. Trente soldats eussent suffi avec ce qu'il y avait de troupes mexicaines pour défendre la ville; mais il les fallait si on ne voulait perdre Tuspan, ce qui eût été un grand échec, car il eût été très difficile de le reprendre. La barre, en effet, qui a 14 pieds l'hiver, n'en avait plus que 6, et ce n'est pas avec des canots qu'on eût repris les cerros de l'Hôpital et de la Cruz. Le stationnaire parti, Tuspan n'avait plus huit jours à tenir. La situation était malheureusement si claire que, dans quelques pourparlers tenus avec Papantla, Lazaro Munos, un des habitants les plus influents, avait répondu : « Je ne veux pas me déshonorer en reconnaissant le gouvernement intrus de l'empereur. Le jour du triomphe est proche, et j'en crois la défaite des Autrichiens et nos succès récents. »

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Du côté de Tampico, la plupart des routes qui conduisaient vers l'intérieur avaient été interceptées dès le mois de mai. Le commandant supérieur Vollée, qui avait succédé au colonel du Pin, avait voulu réunir son monde pour marcher sur Santa-Barbara, peut-être même sur Victoria. Il avait demandé au commandant Cloué une compagnie de débarquement pour garder Tampico. Mais les ordres du ministre étaient formels pour ne point laisser, à moins d'absolue nécessité, des matelots à terre, et d'ailleurs le maréchal n'avait point approuvé les projets de M. Vollée. Deux bataillons, celui de la légion étrangère du commandant Bryan, que la marine avait porté à Matamoros au mois de mai et qui, dirigé sur Tampico, était maintenant campé de l'autre côté de la rivière, à Tampico-Alto, à une assez grande distance de la ville, et celui du commandant Chopin, qui avait poussé une pointe à 40 lieues de distance, à Tancasnequi, n'étaient pas en état, par les maladies qui les affaiblissaient et la difficulté des chemins, de revenir assez tôt pour défendre la ville.

Aussi la population impérialiste de Tampico avait la plus grande peur de l'ennemi. Celui-ci pourtant, qui aurait craint à son tour d'être coupé, n'eût sans doute pas occupé Tampico, mais l'eût, tout au moins, rançonné et pillé. L'état du bataillon de Bryan devint bientôt si alarmant, que le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tarn reçut l'ordre de le ramener à Vera-Cruz en le remplaçant par le dépôt de bataillon d'Afrique. Quant au bataillon Chopin, s'il était besoin de communiquer avec lui, le commandant du *Tarn* devait remonter la rivière avec un canot armé d'une pièce de 4 et quarante carabiniers surveillant les broussailles des deux rives. Le *Tarn* ramenait bientôt le bataillon, réduit de cinq cents hommes à trois cent vingt, sur lesquels cinquante à peine pouvaient porter leurs sacs, jusqu'au chemin de fer qui les emmenait dans l'intérieur. Passant d'un rapatriement de forces malades à un autre, le *Tarn* repartait aussitôt pour Campêche afin d'en ramener la garnison autrichienne, également décimée. Comme il était probable que le maréchal ne tarderait pas à rappeler le bataillon Chopin, en quelque sorte bloqué à Tancasnequi, grand dépôt de marchandises de Tampico, il ne restait plus bientôt que la petite portion de la contre-guérilla Vollée pour défendre la ville, tout le reste du Tamaulipas étant aux mains de l'ennemi et la Huesteca en pleine révolte.

Tel était l'état des provinces du littoral au nord de Vera-Cruz. De plus, le Michoacan était à peu près perdu, ce qui avait sa gravité, cette riche province étant contiguë à celle de Mexico. On avait pu croire qu'avant d'opérer dans le Nord, le maréchal avait songé à s'établir fortement

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dans le Tamaulipas, mais on voit qu'il y réussissait peu; et, à ce sujet, les opérations de l'armée de terre, à cette époque en particulier et en général pendant les dernières années de l'occupation, ne sont que marches et contre-marches, courses à fond de train, arrêts soudains, retours précipités. Aucun succès n'est décisif. Les bandes se dispersent et se reforment. Nos troupes harassées agissaient dans le vide, et un point était à peine occupé, qu'il nous fallait l'abandonner et que l'ennemi le reprenait.

A cette situation si tendue on n'avait d'abord apporté que des palliatifs. Au Sud, l'interdiction de navigation aux bâtiments mexicains avait été levée. Carmen avait reçu des promesses, on avait changé et quelque peu augmenté la garnison d'Alvarado. Au Nord, Tuspan était rouvert, mais c'était tout. Une indécision manifeste régnait à Mexico, autant au quartier-général que dans le gouvernement. L'empereur Maximilien, étranger dans un pays absolument nouveau pour lui, essayant de lui appliquer des réformes tout européennes et qu'il était peu apte à goûter, mal ou diversement conseillé, plus timide et plus homme du monde qu'énergique et doué des qualités d'un souverain, eût volontiers accepté l'entière et puissante tutelle du maréchal, si, plus franchement offerte et plus sérieusement dévouée, elle

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

n'eût pas eu les singulières et inquiétantes oscillations qui la caractérisaient.

Mais elle les avait, et, par suite, de légers et déjà sensibles dissentiments qui devaient bientôt s'envenimer d'une extrême défiance éclataient entre le jeune souverain et le maréchal. On comprend que l'administration n'y gagnât pas davantage que la conduite des affaires militaires. D'ailleurs, l'administration mexicaine s'est toujours résumée et se résumait dans ces deux mots : désordre et concussion. Le luxe d'employés dont on eût pu supprimer le plus grand nombre était extrême, et les plus payés étaient naturellement les plus incapables et les moins sûrs. Le lieutenant de vaisseau Détroyat, chargé de la direction générale de la marine, se voyait obligé de payer les préfets maritimes d'une marine qui n'avait que deux vapeurs nolisés par l'État et trois canots à la Vera-Cruz.

Quelques petits bâtiments eussent été cependant de la plus grande utilité pour surveiller en deçà de leurs brisants les barres de Cazones près de Tuspan, de Jesus et Soto-la-Marina, entre Tuspan et Matamoros, par lesquelles on pouvait facilement introduire de la contrebande de guerre, et pour établir à Matamoros même des communications entre cette ville et Bagdad. Le seul nom de l'inscription maritime, qu'il était question d'installer

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dans des limites fort restreintes, faisait fuir à l'intérieur les hommes du littoral. Les capitaines de port, très bien appointés, prélevaient d'une façon scandaleuse une large part sur les salaires des pilotes, que s'adjugeait déjà presque en entier par des manœuvres aussi coupables le pilote major. Dans le département des postes, pour citer un autre exemple, le directeur de Tuspan avait 45 piastres par mois et tant pour 100 sur la recette. Deux autres employés touchaient chacun 40 piastres, et il y avait à peine à Tuspan quelques lettres, toujours distribuées en retard.

Quant au désordre de l'administration, pour ne citer qu'un seul fait, on avait choisi pour un établissement de condamnés l'île de Bermuja, au nord-ouest de Sisal, dans le golfe. L'inconvénient était que cette île n'existe pas. A l'endroit qui lui est assigné sur les cartes, on file 200 mètres de ligne sans trouver fond. Ce pénitencier eût été nécessaire pour évacuer les condamnés du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Le commandant Cloué avait proposé l'île Perès aux Alacraus, ayant à proximité un excellent port. Il eût fallu, il est vrai, un baraquement et une machine à recueillir la pluie ; car, comme sur presque toute la côte du Mexique, il ne s'y rencontre pas d'eau potable. On n'avait pas répondu au commandant Cloué.

La marine avait également sa part de difficultés

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et de gêne. Elle continuait à n'avoir à sa disposition qu'un nombre insuffisant de navires. Lorsqu'il s'était agi de surveiller sérieusement le débarquement possible, imminent, disait-on, d'armes et de flibustiers sur tout point de la côte, le ministre avait annoncé deux avisos, le *Tartare* et l'*Achéron,* et une canonnière, la *Diligente.* Il avait même promis une autre canonnière pour remplacer la *Tempête,* qui allait être démolie. Or l'*Achéron,* arrivé de la Martinique, venait d'y être renvoyé. Il n'était plus question de remplacer la *Tempête;* et le *Tartare,* non plus que la *Diligente,* ne paraissaient. En revanche, le ministère s'étonnait que le *Tarn* et le *Var,* employés, comme nous l'avons vu, par ordre du maréchal aux mouvements des troupes, fussent restés si longtemps au Mexique. L'*Adonis* restait presque seul pour ravitailler les différents points de la côte, et le commandant de la division pouvait craindre de se voir, faute de moyens, réduit à l'immobilité. Il avait à se plaindre aussi du personnel qu'on lui envoyait. Les divisions des ports ne regardant pas comme une faveur à faire à leurs hommes de les expédier au Mexique, ou ne voulant pas s'affaiblir, désignaient des détachements arrivant sur d'autres navires de la Cochinchine ou du Sénégal. C'étaient autant de non-valeurs; car la fièvre contractée dans l'extrême Orient ou en Afrique, disparue

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ou à demi guérie en France, reparaissait au Mexique chez ces hommes affaiblis que leur courage était impuissant à soutenir et que leurs forces trahissaient.

Ce n'était pas la division navale, c'était l'hôpital qui se recrutait ainsi. La pénurie du charbon était aussi extrême. La consommation, qui avait été calculée à 4.000 tonneaux par mois, s'élevait au double. En même temps qu'on en demandait de tous côtés et qu'il n'en arrivait encore d'aucun, la marine se voyait forcée d'en refuser à la ville pour son gaz et au chemin de fer, qui lui en devaient déjà chacun 150 tonneaux. Ces détails caractérisent une situation avec ses ennuis et ses côtés douloureux.

Les événements du Nord attiraient, nous l'avons dit, l'attention du maréchal, et ils n'étaient pas sans une certaine gravité de perspective. Un accidant inattendu avait précipité la paix, que dès le mois de juin on supposait prochaine entre les confédérés et les fédéraux. Les confédérés de Brownsville s'étaient soulevés, faute de solde, paraît-il, et, après s'être emparés de quelques marchandises qu'ils avaient vendues, s'étaient dispersés. Les fédéraux de Brazos étaient alors entrés sans coup férir à Brownsville, s'y étaient solidement établis, et leur nombre augmentait chaque jour. On disait même qu'il devait leur arriver

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

continuellement de nouvelles troupes jusqu'à ce que l'effectif de quarante mille hommes fût atteint. Les fédéraux allaient faire construire une grande caserne à la bouche du fleuve, en face de Bagdad, et faisaient acheter pour cela une quantité considérable de bois. Le bruit courait qu'Ortéga et Doblado ne tarderaient pas à venir à Brownsville et que les Américains appuieraient le mouvement d'un corps de flibustiers qui projetaient de s'emparer de Matamoros et de Bagdad. Les commerçants de ces deux villes émigraient en masse et allaient pour la plupart à la Nouvelle-Orléans.

Il semblait évident que la paix conclue aux États-Unis devait mettre fin à cette prospérité factice de Matamoros, qui n'avait d'autre raison d'être que le commerce du coton, plus facile à faire désormais ailleurs qu'au Rio-Grande. De plus, un si grand rassemblement de troupes ne s'expliquait que par de mauvaises intentions, bien que le général fédéral déclarât qu'il n'avait lieu que pour observer la neutralité et empêcher une invasion des chefs libéraux. Mais était-ce croyable? Pendant que le gouvernement affirmait que les expéditions de flibustiers ne partiraient pas, on voyait déjà passer sur la frontière du Rio-Grande l'avant-garde de ces expéditions; et les hostilités commenceraient sans doute, que le cabinet de Washington protesterait encore de sa neutralité.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

L'intervention américaine paraissait donc imminente et donnait à la guerre qui pourrait s'ensuivre des proportions gigantesques. Non seulement le Nord serait envahi par une armée moitié de troupes régulières, moitié d'aventuriers, mais la marine fédérale pouvait écraser notre faible division et menacer toutes les côtes. Dès lors, le soin de protéger Vera-Cruz préoccupait vivement le maréchal; car Vera-Cruz entre nos mains était une porte de sortie sur la mer, tandis qu'au pouvoir des Américains, c'était la porte du Mexique fermée sur nous. Or, il n'était point facile de défendre les mouillages de Vera-Cruz et de Sacrificios. Le fort de Saint-Jean d'Ulloa et les fortins de Vera-Cruz eussent été complètement inefficaces contre des bâtiments blindés. On pouvait faire quelques revêtements en terre, mais sans y compter. Le matériel d'artillerie du fort était complètement insuffisant. Il n'y avait qu'en petit nombre du 36 et du 24, et peu de projectiles. Disposées pour battre du côté du large en 1838, ces pièces étaient inutiles à cause du mauvais état des murailles sur les parties qui défendent les passes nord et sud.

D'ailleurs, comme il n'y eût eu probablement que des bâtiments blindés à tenter l'attaque, elles n'auraient point eu d'effet contre eux. Ce qu'il eût fallu, c'eût été au moins, pour défendre les

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

passes, deux batteries flottantes d'une certaine puissance de vapeur, pour changer de mouillage avec le vent et le courant. Quant au mouillage de Sacrificios, il était impossible de le défendre, car on s'y rend par le Nord et par le Sud hors de portée de canon. Une batterie s'y fût trouvée de plus isolée et sans eau. Enfin, les navires de la division du Mexique étaient insuffisants de toute façon. Si Vera-Cruz eût été véritablement à nous, on eût pu l'armer de nos canons de marine et s'y retirer comme l'ont fait les Russes à Sébastopol, mais nous n'eussions pu y tenir. A la vue des Américains, tout s'y fût soulevé et nous aurions eu l'ennemi devant et derrière et au milieu de nous. La seule défense logique était de faire remorquer à Fort-de-France, à la Martinique, les faibles bâtiments dont nous disposions, de recevoir au moins deux batteries flottantes et d'appeler d'Europe une escadre cuirassée, qui irait au-devant de l'escadre américaine.

Cela était exact, mais point rassurant, et il y avait lieu d'user de prudence. Aussi les instructions adressées au commandant de la *Tisiphone* devant Matamoros étaient-elles dans ce sens. Il lui était recommandé de dire au général américain que, pendant la guerre des Etats, la France avait observé la neutralité et qu'elle avait droit à ce qu'on l'observât envers elle. Le commandant

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

devait allier un ton très ferme à une grande politesse, ne point se tenir à l'écart des fédéraux, mais au contraire entretenir des relations avec eux, établir enfin, à l'aide du général Mejia, d'un côté et de l'autre, en payant bien, une exacte surveillance sur ce qui se passerait tant à Bagdad qu'à Brazos, afin qu'aucune expédition de flibustiers ne pût partir sans que nous en fussions avertis.

Mais la situation du commandant de la *Tisiphone* était très délicate, et il pouvait être amené à tirer les premiers coups de canon de la guerre. Il fallait donc ne rien faire à la légère et s'inquiéter des diverses éventualités qui se présenteraient. Par exemple, le passage du Rio-Bravo par les troupes fédérales impliquait-il un acte d'hostilité et par conséquent de déclaration de guerre avec la France? Si des bâtiments avec pavillon américain débarquaient des troupes sur le territoire mexicain, devions-nous nous y opposer par la force? Le Rio-Bravo franchi, devions-nous attendre qu'on nous tirât des coups de canon pour savoir si nous étions en guerre avec les Etats-Unis? Si des bâtiments américains venaient en force à Vera-Cruz, ou à quelque autre point du littoral mexicain, quelle conduite tenir?

Il était bon de tout préciser, car l'Amérique ne s'astreint guère aux règles ordinaires des peuples

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

civilisés. Dans ce pays où l'opinion publique est affolée et toute-puissante, un coup d'audace si irrégulier, si absurde même qu'il soit, peut être acclamé par la nation et s'imposer au gouvernement. Nous avions à redouter l'entreprise soudaine d'un général quelconque et même d'un simple capitaine. Le maréchal, déjà pressenti à cet égard quelque temps auparavant, avait écrit que nous pouvions ne nous considérer que comme indirectement engagés dans tout conflit américo-mexicain. Ce n'était pas assez pour les circonstances actuelles. Il fallait savoir quand nous serions directement engagés et si, à moins qu'on ne tirât sur nous, nous devions attendre des instructions de France pour nous regarder comme étant en guerre avec les Etats-Unis, quelque acte d'hostilité que cette puissance se hasardât à commettre contre le Mexique. Le maréchal fut cette fois consulté catégoriquement et répondit moins évasivement par des instructions dont pouvait s'autoriser et dont s'autorisa plus tard le commandant Collet, de la *Tisiphone*.

Le maréchal était d'ailleurs dans ses mêmes incertitudes, avec un commencement d'irritation. On l'eût dit semblable au joueur à qui d'heureuses chances ont d'abord souri et qui s'étonne de ne les point voir se renouveler. Rien ne se passait effectivement comme il se fût cru des droits

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

secrets à l'espérer. Le général Galvez venait d'être rappelé subitement du Yucatan à Mexico, parce qu'on le soupçonnait de vouloir se prononcer. Campêche, où l'on avait eu l'imprudence de laisser rentrer tous les individus dangereux que le commandant Cloué en avait bannis, s'agitait de nouveau. On avait introduit l'ennemi dans la place. L'ancien gouverneur Pablo Garcia, tous les membres de son gouvernement, tous ses partisans les plus exaltés y étaient revenus. Ils travaillaient la ville, dont tout le bas peuple était dévoué à Pablo Garcia, qui était, à ce qu'il paraît, estimé du reste de la population et digne de l'être. Le Tabasco, grâce à l'impunité dont on l'avait laissé jouir, s'était organisé de manière à servir de refuge à Juarès si celui-ci, dans un temps donné, ne pouvait plus tenir au Nord. S'il manœuvrait bien, c'est au Tabasco qu'il se rendrait, pour prolonger la guerre indéfiniment et être insaisissable.

Le pays est si coupé d'arroyos, qu'un partisan habile s'y soustrait toujours à ceux qui le poursuivent. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que, le blocus étant levé, Juarez pouvait parfaitement se rendre avec un bâtiment neutre sur n'importe quel point du littoral, et que nous n'avions aucun droit de le saisir tant qu'il serait à l'abri d'un pavillon étranger. Il pouvait donc à son gré choisir l'heure ou le lieu, mais on inclinait à croire qu'il

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

débarquerait plutôt entre Alvarado, à cause des ressources que lui offrait le Tabasco, et la lagune de Terminos. A ce dernier endroit, le *Brandon* continuait à garder Carmen et à sauvegarder Palizada et Jonuta.

A la Frontera, nous touchions toujours les droits de douane, sans faire autrement la guerre aux libéraux et sans qu'ils nous la fissent. Le nouveau capitaine de la *Tourmente* croyait même à un compromis possible. C'est que, par suite d'une divergence d'opinions et surtout d'intérêts dont la cause occulte et déjà signalée par nous était à Mexico, tous les chefs de Tabasco n'étaient pas d'accord. Il y en avait qui penchaient pour un accommodement, non avec l'empire, mais avec la France. Toutefois ils ne s'enhardissaient à aucune proposition sérieuse et ne trahissaient la cause générale et libérale de leur pays que par quelques manifestations sans portée.

Dans la province de Vera-Cruz, non contents d'exploiter par bandes la route d'Orizaba et les alentours, de piller les diligences et de maltraiter les voyageurs, les libéraux s'étaient proposé un mouvement révolutionnaire pour le 16 septembre 1865, anniversaire de l'indépendance. Le commandant Cloué était venu de Sacrificios avec le *Magellan*, quarante soldats européens du fort avaient été envoyés à la garnison, et les compa-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

gnies de débarquement s'étaient tenues prêtes toute la journée à sauter à terre avec trois pièces d'artillerie. Il n'y avait rien eu; mais bien précaire était la possession d'une ville qu'il fallait, au premier bruit, garder de la sorte. Au centre, dans le Tamaulipas, sur le littoral, la position restait la même, incertaine et hostile. Le succès s'avançait avec nos soldats, reculait avec eux, pas plus qu'eux ne s'établissait nulle part. Nous étions subis par ceux qui ne se retiraient pas devant nous, et harcelés par les vaincus que nous faisions.

Le maréchal, mécontent, n'attendait plus qu'un événement de quelque importance pour se risquer avec sa fortune, soit au Nord, soit au Sud. Il étouffait au milieu des mornes et ténébreuses illusions dont on le berçait et des déceptions qu'on voulait inutilement lui transformer en espérances ajournées. A tout hasard, il s'était préparé de longue main aux opérations du Nord. Au mois d'août, le colonel belge Vonder-Smissen, à Tacarubazo, avait pris au général dissident Ortega toute son artillerie. Presque en même temps, après avoir chassé l'ennemi du Tamaulipas, les deux colonnes du général Brincourt et du colonel Jeanningros avaient convergé par l'intérieur sur Saltillo et Monterey. Depuis, le *Rhône,* qui venait d'arriver de France, avait gardé à bord trois

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cents hommes du bataillon d'Afrique et les avait répartis entre Tuspan, dont on avait relevé les fortifications, et Tampico. Nos moyens étaient si faibles, qu'on avait laissé le génie colonial à Tuspan, pendant le trajet de Tuspan à Tampico, pour le reprendre au retour et le ramener à la Vera-Cruz. La *Diligente* avait accompagné le *Rhône* pour appuyer les opérations par les rivières. De Vera-Cruz, le *Rhône* et le *Tartare,* qui allaient remplacer quelques jours la *Tisiphone,* afin qu'elle changeât son artillerie à Vera-Cruz et qu'elle se reposât un peu, repartirent pour le Rio-Grande, chargés de porter des munitions et des vivres au général Mejia, dont la situation menaçait de devenir fort grave.

Ainsi, pendant que les Américains paraissaient concentrer sur le Rio-Grande une armée de soixante-dix mille hommes et le matériel de chalands et de bateaux nécessaires pour passer le fleuve, les troupes du maréchal avançaient vers le Nord. Quant aux libéraux de Juarez, ils occupaient la ligne de Montclara à Reynosa, ce qui faisait supposer qu'ils attendaient le signal des Américains pour opérer avec eux. Quelque imminentes que fussent les hostilités, le maréchal cependant, les regards et les désirs tournés en arrière, ne se fût peut-être pas encore décidé à s'engager à Matamoros, si un acte d'une barbarie sauvage,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

en lui dessillant les yeux, ne lui eût montré de quelle haine implacable étaient animés les libéraux du Sud et combien peu il y avait à compter sur eux.

Le 7 octobre, des bandits, se qualifiant de force libérale, après avoir enlevé les rails d'un tournant, avaient attaqué le chemin de fer de Vera-Cruz à la Soledad. Le mécanicien, ayant donné un coup de sifflet d'alarme, avait été tué immédiatement. Le commandant Friquet, un garde d'artillerie et six autres militaires français, qui se trouvaient dans le train, non seulement avaient été massacrés, mais coupés par morceaux et honteusement mutilés. Les autres voyageurs avaient simplement été rançonnés et quelques femmes enfermées à part pendant deux heures sans qu'on pût savoir, du moins par elles, ce qui leur était arrivé. Cela s'était fait au nom de la liberté, et le sens moral était tellement nul dans le pays, ou la haine contre nous si forte, que les habitants de Vera-Cruz s'enorgueillissaient tout haut de ce massacre et d'avoir eu pour l'accomplir d'aussi vaillants compatriotes.

Le commandant Cloué avait aussitôt envoyé quelques hommes, mais l'endroit du crime était désert. Le lendemain matin, le commandant de la Soledad avait mis en campagne quarante Égyptiens et vingt Mexicains à cheval, mais avait inuti-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

lement atteint l'ennemi, qui s'était enfui. Là encore, sans qu'on pût faire de prisonniers, on avait eu un caporal des sapeurs du génie tué et sept hommes blessés. Trois jours plus tard, comme pour nous braver ou recueillir les applaudissements des habitants de Vera-Cruz, une troupe de cinquante hommes à cheval était venue camper et déjeuner derrière les dunes de sable, au nord-ouest et à une ou deux lieues à peu près de la ville. Ils voulaient sans doute, une fois les portes fermées, tenter, comme ils l'avaient fait l'année précédente dans la nuit du 20 au 21 août, un coup de main sur le village qui est autour de la promenade. La pluie, toutefois avait suffi à disperser ces libéraux. D'ordinaire, en effet, ils ne faisaient rien par la pluie, parce qu'ils avaient peur d'attraper la fièvre, qu'ils n'aimaient pas plus que les balles de nos soldats. Depuis le 7, les trains étaient escortés; mais le directeur de la compagnie craignait, si on ne faisait pas une campagne sérieuse contre ces bandes, de n'avoir plus d'employés; car les libéraux avaient menacé ceux-ci de les fusiller, s'ils les retrouvaient sur le chemin de fer. Ils avaient annoncé, en outre, qu'ils feraient dérailler et attaqueraient le convoi tous les jours.

L'horrible massacre du 7 octobre provoqua un décret de Maximilien, mettant hors la loi tous ceux qui dorénavant seraient pris les armes à la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

main. Le général Alejandro Garcia, chef des libéraux du Sud, y répondit en souverain par un décret semblable. Mais ce qui donna à ces deux décrets, qui eussent été assez inoffensifs entre Mexicains, une véritable et terrible portée, ce fut la circulaire du 11 octobre du maréchal Bazaine. Le maréchal rappelait à l'armée que, le 18 juin, Ortéaga en prenant Uruapan avait fait impitoyablement garder à vue le commandant Lemus; que, le 17 juillet, Antonio Perez assassinait de sa propre main le capitaine comte Kurzech, après le combat d'Ahuacatlan; qu'Ugalde, à San Felipe, avait fait fusiller les officiers d'un détachement qu'il avait surpris; que, le 7 octobre enfin, les prisonniers du chemin de fer avaient été odieusement traités et mis à mort. En conséquence, le maréchal faisait savoir aux troupes qu'il n'admettait plus qu'on fît de prisonniers. Tout individu, quel qu'il fût, pris les armes à la main, serait mis à mort. Aucun échange de prisonniers ne serait fait à l'avenir. Il fallait que les soldats sussent bien qu'ils ne devaient pas rendre leurs armes à de pareils adversaires. C'était une guerre à mort qui s'engageait entre la civilisation et la barbarie. Des deux côtés, il fallait tuer ou se faire tuer.

Cette circulaire fut, de la part du maréchal, moins un acte de représailles que de colère. Peut-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

être l'écrivit-il pour creuser un abîme entre les libéraux du Sud, entre tous les libéraux en général et lui-même. Il n'y avait eu rien à faire avec tous ces gens-là, il ne voulut pas qu'on pût rien imaginer de nouveau avec eux pour l'avenir. Pour le moment, dût-il jouer le jeu de l'empire, il ne s'occupa plus que d'une solution au Nord; et s'il n'eût été trop tard, c'était à la fois ce qu'il y avait de meilleur pour nos intérêts et de plus honorable pour le maréchal.

La situation de Matamoros, où allait se débattre la question du succès des dissidents au Nord et de l'intervention américaine, était depuis longtemps inquiétante. Dès le mois d'août, les Américains, s'ils n'étaient pas encore décidés à franchir la rivière, protégeaient du moins ouvertement Cortina et lui fournissaient des armes. La troupe de Mejia diminuait sensiblement, et l'influence du général lui-même était paralysée par un commissaire impérial, Portilla, et le ministre des travaux publics, M. Robles, dont la conduite à tous deux donnait lieu aux plus graves soupçons. Un incident survenu entre le commandant Bryan et le général américain Brown avait fait décider au maréchal que le bataillon étranger quitterait Matamoros le plus tôt possible.

Le départ des troupes françaises avait été fêté comme une victoire par tous les Mexicains sans

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

exception. Tout le monde conspirait hautement, s'entendait avec Cortina, lui payait des droits pour des passe-ports ou le libre passage de marchandises. Les employés du gouvernement étaient des juaristes zélés. Mejia, annulé et dégoûté, laissait faire, et l'opinion était que Cortina entrerait avant longtemps dans Matamoros sans coup férir. Quelques jours plus tard, le 11 décembre, M. Robles, qui avait dû revenir à Vera-Cruz, restait à Matamoros. Bien qu'il ne fût pas arrivé de nouvelles troupes à Brazos et qu'il fût, au contraire, sorti de la rivière plusieurs vapeurs chargés de noirs pour la Nouvelle-Orléans, on s'attendait néanmoins à une attaque renforcée d'Américains. Les inquiétudes grandissant, on eût voulu confier la garde de Bagdad à la *Tisiphone*. Mais ce n'était pas l'avis du commandant de la division, à qui on en avait écrit; car la rade de Bagdad étant foraine, c'eût été une force imprudemment mise à terre.

Les communications étaient coupées, en effet, entre Matamoros et Monterey, ainsi qu'entre Matamoros et Bagdad, à l'embouchure du fleuve. Il est vrai que, dans ce dernier espace, l'inondation presque complète des terres y suffisait. Cependant, à la fin du mois, le ministre Robles revenait, et Matamoros semblait moins menacé, par suite du peu d'intelligence existant entre Cortina, Escobedo et les autres chefs mexicains qui tenaient la cam-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pagne dans les environs. Toutefois ces chefs avaient toujours, quoique non avoué, l'appui des autorités fédérales de Brownsville. Un officier très intelligent, envoyé sous un prétexte quelconque à Brazos, avait constaté le rassemblement d'un très grand nombre de chariots, de fourgons et chalands arrivés démontés d'Amérique.

Le 28 septembre, la *Tisiphone* retournait à Matamoros. Elle avait surtout pour mission de surveiller les Américains et de s'assurer s'il était vrai qu'ils employassent 15 à 20.000 noirs à la construction de deux chemins de fer dans le Texas et dans le voisinage de la frontière du Mexique, sans doute pour faciliter les mouvements de troupes. Cette crainte constante des États-Unis, qui s'affirmait chaque jour par de nouveaux motifs, agissait si fortement sur le maréchal, qu'il allait jusqu'à les supposer capables de nous attaquer sans déclaration de guerre. Il demanda même au commandant Cloué si, dans le cas d'hostilités subites contre Vera-Cruz, il ne lui serait pas possible de mettre aussitôt à terre son matériel et son personnel et de se retirer sur Cordova. Une objection capitale à cette opération, c'est que, si l'agression devait être soudaine, nous ne la saurions que lorsqu'elle aurait eu un commencement d'exécution et qu'il serait déjà trop tard pour débarquer à Vera-Cruz les hommes et le matériel.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Quant à la retraite sur Cordova, elle eût été un désastre avec des matelots qui ne connaissent pas la guerre à terre et au milieu d'un pays qui se fût entièrement soulevé contre nous.

Le commandant Cloué répondait, avec une honorable et fière modestie, que le rôle de la marine est sur l'eau et non à terre, qu'il se croyait capable de défendre son bâtiment jusqu'à la dernière extrémité aussi bien que n'importe quel capitaine de vaisseau, mais qu'il se reconnaissait tout à fait incapable de remplir les fonctions de colonel. C'était de la franchise, mais les choses en arrivaient à un point où il devait moins que jamais déguiser sa pensée au maréchal. Le commandant Cloué se trouvait d'ailleurs, à bord du *Magellan,* aux prises avec la fièvre jaune, qui sévissait également à Carmen sur le *Brandon* et faisait ainsi à la division une de ses visites périodiques. On manquait de médicaments, de linge, de chlorure de chaux, qu'on attendait inutilement de France; mais c'étaient là des inconvénients dont on ne s'occupait plus. L'important eût été de prendre la mer quelques jours, mais les affaires retenaient le commandant à Vera-Cruz, et il ne pouvait envoyer le *Magellan* tout seul au large, son poste y étant dès qu'il y avait quelque danger à courir à bord.

Ce fut alors qu'il apprit la nouvelle de l'attaque

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de Matamoros par Escobedo, qui avait plusieurs milliers d'hommes et onze pièces de canon. Les communications étaient interceptées entre Matamoros et tout autre point, et nous en étions réduits à expédier des courriers le long du Texas pour connaître la situation exacte. Le commandant partit aussitôt pour Matamoros avec le *Magellan,* l'*Adonis,* le *Tartare* et la *Tactique.* Dans cette saison des coups de vent du Nord, la traversée fut pénible. L'*Adonis* arriva trente-six heures en retard, et le *Tartare* fut forcé de retourner un jour à Vera-Cruz.Il avait perdu son gouvernail, parti par la jaumière avec la barer et tout ce qui y attenait.

A peine mouillé, le commandant écrivit au général Wetzel, qui commandait les forces des États-Unis, sur le Rio-Grande. Les faits de connivence américaine étaient nombreux et faciles à signaler. Les libéraux tiraient et avaient tiré du Texas, de Brownsville en particulier, la plupart de leurs ressources en hommes et en munitions. Les pièces d'Escobedo étaient servies par des canonniers américains non encore congédiés. Les blessés étaient reçus à l'hôpital de Brownsville, où les officiers d'Escobedo et de Cortina venaient journellement, en armes, prendre leurs repas. En un mot, Brownsville semblait être le quartier-général des juaristes, qui n'eussent été capables

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de rien entreprendre sans les secours constamment renouvelés qui leur venaient du Texas.

C'était tenir en bride les Américains par une protestation formelle contre leur violation de la neutralité sur la frontière. Quant à Matamoros, l'arrivée du *Magellan* et des autres navires sans troupes à bord avait produit un fâcheux effet. Le général Mejia disait par instants qu'on l'abandonnait, mais il paraissait néanmoins décidé à se défendre à outrance et déployait une énergie et une activité extraordinaires. La garnison était animée d'un bon esprit; et la population, ayant appris que les chefs dissidents avaient promis quatre heures de pillage afin d'attirer dans leurs rangs le plus d'aventuriers possible, s'était, comme au mois de mai précédent, organisée en milices. Mejia n'eût demandé que deux cents pantalons rouges pour garder la ville pendant qu'il sortirait et culbuterait l'ennemi. La division ne pouvait, avec ses malades, s'associer autant qu'elle l'eût désiré à ce mouvement de défense; mais elle allait, comme toujours, agir avec autant de rapidité que d'énergie.

Le bruit courant que l'ennemi allait tenter quelque chose contre Bagdad, la *Tisiphone* s'embossa, en dehors, par petit fond, pour y rester tant que le calme le permettrait. En même temps on armait en guerre le petit vapeur de commerce

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'*Antonia,* en mettant à bord deux pièces d'artillerie, une de 12 et une de 4, avec les hommes chargés de ces pièces et un peloton de carabiniers. Les hommes et l'équipage étaient fournis par les matelots de l'*Adonis* et de la *Tisiphone*. L'enseigne de vaisseau de la Bédollière, un des officiers de la *Tisiphone,* avait le commandement de l'*Antonia*. Sa mission était de concourir à la défense de Matamoros en agissant aux abords du fleuve, près de la ville. Il avait à recevoir les ordres du général Mejia, mais, fidèle à son rôle de marin, ne devait assister la ville que par eau.

L'*Antonia* partit le matin du 9 novembre de la rade de Rio-Grande pour Matamoros, et sa traversée ne devait pas s'accomplir sans incidents. A une heure de l'après-midi, à un endroit où la rive est haute et touffue, l'*Antonia* fut saluée par une fusillade des plus vives. Précisément, par suite d'un faux coup de barre, le bateau échouait. Il resta dix minutes sous le feu et y répondit si vigoureusement, que les assaillants se retirèrent pour nous fusiller de plus loin. Cette fois on leur envoya des coups de mitraille et ils s'enfuirent dans la plaine à toute bride, au nombre de deux cents cavaliers. Quelque temps après, deux de ces cavaliers passèrent dans une barque derrière l'*Antonia,* abordèrent au Texas, et de la rive américaine adressèrent au vapeur sept coups de feu.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

L'*Antonia,* continuant sa route, longeait le *Tampico,* chargé d'Américains et amarré sur la rive méxicaine. Un morne silence accueillit les Français, tandis qu'au contraire les cavaliers libéraux communiquaient bruyamment avec le vapeur. Un instant, l'*Antonia* fut dominée par un canon placé à un endroit où la berge était fort élevée. L'ennemi, animé à la lutte, avait oublié ses habitudes de prudence et tirait à découvert. On voyait les chemises rouges et les chapeaux à bordure blanche des hommes de Cortina et de Canales. Les matelots furent admirables sous cette pluie de feu. Deux tombèrent grièvement blessés.

Le vapeur l'*Eugénia* venait alors au-devant de l'*Antonia,* qu'il escorta jusqu'à Matamoros et qui ne fut plus inquiétée. Seulement, quand nous arrivâmes à Brownsville devant le camp des Américains, toutes leurs troupes étaient sur le bord nous regardant passer. Ils semblaient consternés de nous voir et ne poussaient pas un cri. En revanche, les cavaliers qui avaient traversé le Rio-Grande cavalcadaient dans le camp et échangeaient des saluts et des poignées de mains avec les officiers américains.

Le commandant Cloué écrivit de nouveau au général Wetzel. En lui exposant que, selon ses ordres, l'*Antonia* n'avait pas répondu aux coups de feu partis de la rive texienne, il lui notifiait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que, d'après les lois internationales, les Mexicains en armes qui franchissaient la frontière des États-Unis devaient être désarmés et internés par les Américains, qu'à bien plus forte raison, ceux-ci ne devaient tolérer aucun acte d'hostilité partant de chez eux, et qu'il fallait croire que le général Wetzel avait complètement ignoré ces infractions diverses à la neutralité.

La plus grande indiscipline régnait, d'ailleurs, parmi les troupes américaines. Un de leurs généraux venait d'être assassiné par un soldat noir. La politique, à en juger par des faits bizarres, flottait autant que la discipline. Peu de jours après l'arrivée de l'*Antonia,* un haut fonctionnaire des États-Unis venait trouver le général Mejia et lui exhibait des pouvoirs presque illimités, allant jusqu'à faire fusiller le général Wetzel. Il lui annonçait en outre qu'il aurait bientôt à lui communiquer des bases nouvelles pour la reconnaissance du Mexique par les États-Unis. Ce haut fonctionnaire ressemblait fort à un espion ou à un chevalier d'industrie; mais la conduite tenue par le cabinet de Washington, que préoccupait l'ouverture du congrès, était en apparence si inconsistante, qu'on accueillait les bruits les plus étranges.

Il était évident toutefois que les libéraux s'acharneraient à l'attaque de Matamoros jusqu'à ce

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'ils fussent certains que la protection des Américains leur ferait défaut. Il y avait dans la ville, en numéraire et en marchandises, des sommes immenses, et ils se procuraient de l'argent en escomptant leurs espérances, sinon de pillage, au moins de possession. Il est vrai que ces perspectives surexcitaient la population commerçante, qui construisait et occupait des barricades, faisait des patrouilles et passait toute la nuit sous les armes. D'un autre côté, le maréchal faisait avancer ses colonnes. Celle du colonel d'Ornano se dirigeait sur Victoria, celle du général Jeanningros sur Montclava, afin d'opérer une diversion en faveur de Matamoros.

Malheureusement cette route de Victoria à Matamoros, extrêmement difficile, presque impraticable à cause des inondations, était de plus une espèce de désert sans ressources. Aussi le général Mejia était-il fort contrarié de la voir prendre aux troupes, dans la crainte qu'elles n'arrivassent trop tard. Les libéraux précipitaient, du reste, leurs attaques. Excessivement décontenancés par la réussite complète du voyage de l'*Antonia,* ils avaient fait tentative sur tentative pour la prendre ou la détruire. La dernière tentative, le 11 novembre au soir, avait été la plus importante. Cinq embarcations et un chaland, chargés de monde, se laissèrent dériver sur l'*Antonia;* mais

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'ennemi fut reçu à portée de pistolet par la mitraille et le feu des carabines. Les embarcations disparurent alors, soit qu'elles eussent été coulées, soit qu'elles se fussent abandonnées au courant. Le chaland s'échappa à l'aide d'un subterfuge. Il se fit passer pour un bâtiment américain en dérive par hasard.

Le 20 novembre, l'*Allier* arrivait avec trois cent soixante Autrichiens, vingt Mexicains, soixante chevaux ou mulets. Ces renforts étaient mis à terre à Bagdad, le même jour. Le lendemain, le général Mejia envoyait pour les prendre l'*Antonia* et deux autres petits bateaux à vapeur de même échantillon, l'*Alamo* et le *Camargo,* que la division armait, comme l'*Antonia,* d'une pièce de 12, d'une de 4 rayée et de quelques carabiniers; ces trois bateaux partaient de Bagdad le 22 au matin pour Matamoros, où ils arivaient le 23 sans obstacle. Ce renfort décida les libéraux à la retraite. Pourtant, en s'en allant, Escobedo chercha à surprendre Monterey; mais le commandant La Hayrie, venu de Saltillo, et le général Jeanningros, de Montclava, sauvèrent la ville et poursuivirent le général mexicain.

La délivrance de Matamoros amena le rétablissement de la tranquillité à Tuspan et à Tampico, où les partis s'étaient agités et que les bandes ordinaires du Tamaulipas et de Papantla avaient

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

menacés pendant les événements du Nord. A Tampico, le commandant supérieur, le capitaine Carrère, avait maintenu la défense sur un bon pied. Successeur du lieutenant Vollée, qui avait indisposé la population par certains actes agressifs, il s'était étudié à ramener l'ordre; et, comme chaque officier avait son meilleur plan de conquête et de soumission pour le Mexique, il avait cherché par quelque déférence et quelques égards pour le général La Madrid, qui commandait à Tuspan, en lui laissant, par exemple, passer la revue des troupes de la contre-guérilla et de la garnison, le jour de la Saint-Maximilien, à rehausser, par l'amour-propre flatté, chez les Mexicains, le sentiment de leur valeur et de leur dignité personnelle. Il n'avait rehaussé que leur amour-propre.

La *Diligente* avait dû séjourner à Tuspan, dans la rivière même. Le capitaine Revault avait su influencer discrètement la population et réorganiser la défense possible de la garnison. Il ne lui avait fallu que quelques carabiniers dans les cerros bien approvisionnés de vivres, d'eau et de munitions. Le préfet néanmoins avait été assassiné, et le capitaine de la *Diligente,* qui eût peut-être mieux fait d'envoyer par une occasion sûre le meurtrier au fort de Saint-Jean-d'Ulloa, l'avait laissé en prison, d'où il était probable que l'influence occulte, mais persistante, de M. Llorente

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

le père le ferait échapper. Il est vrai que la *Diligente,* qui maintenant pouvait quitter Tuspan, n'aurait qu'à y revenir pour y ramener cette sûreté et cette fidélité douteuses qui étaient l'état normal des différents points du Mexique occupés par nous.

Libre de quitter le Rio-Grande, le commandant Cloué se rendit alors au désir du maréchal, que les nouvelles d'un prochain débarquement de Santa-Anna, ou de ses partisans, à la côte de Sota-Vento, avaient inquiété. Il laissait en partant la *Tisiphone* devant Matamoros et adressait au commandant Collet les instructions les plus précises pour la conduite qu'il avait à tenir. Il devait procéder sans retard au désarmement des petits vapeurs l'*Antonia,* la *Camargo* et l'*Alamo*. Puisqu'il n'y avait plus urgence à leur séjour à terre, il fallait que les officiers et les équipages rejoignissent leurs bords. On pouvait fournir de la poudre, des cartouches et des boulets au général Mejia, mais aucune arme qui nous appartînt. Quant aux Américains, il fallait observer avec eux la plus grande réserve et ne point s'occuper des affaires intérieures, puisqu'il y avait des autorités mexicaines, et surtout ne point servir à celles-ci ou au général Mejia d'intermédiaire officieux avec les chefs des troupes des États-Unis. Ces instructions étaient, en un mot, la circonspection la plus grande

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et la plus stricte prudence au point de vue politique et militaire.

L'année 1865 finissait. Pendant toute sa durée, notre fortune au Mexique avait oscillé entre des succès et des échecs, sauvegardée par moments par des conseils loyaux et des influences d'honnêteté et de bon sens qui ne pouvaient avoir malheureusement qu'une action limitée, arrêtée et compromise par les visées d'une ambition secrète que la plus brillante réussite eût seulement absoute. Nous avions en apparence maintenu notre situation, mais au fond elle croulait de toutes parts et allait être emportée par la force des choses. L'administration était inerte ou corrompue. La population moyenne, bien disposée pour l'empire, qui lui eût apporté l'ordre, mais craintive et découragée, n'offrait qu'un vain et passif appui; les libéraux, fiers de n'avoir point succombé, s'enflaient des complaisances qu'on avait eues pour eux et des forces qu'ils avaient gagnées. L'Amérique hostile et menaçante avait toutes prêtes contre nous ses flottes de monitors et ses bandes licenciées d'aventuriers et de flibustiers, si elle n'était désarmée à Paris par un arrangement qui conciliât ses prétentions et les nôtres. L'heure était passée du règne possible de Maximilien, d'une élection, sinon d'une intrigue nationale élevant un souverain nouveau, de la

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

non-intervention à laquelle des déchirements intérieurs avaient jusqu'alors contraint les États-Unis : il n'y avait plus à sonner que l'heure de notre retraite et de la dissolution de l'empire.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

CHAPITRE III

DES PREMIERS ÉVÉNEMENTS DE MATAMOROS A L'ÉVACUATION

On a vu à quel point la possibilité d'une intervention immédiate des Etats-Unis avait préoccupé le maréchal. Le prompt dénoûment des affaires de Matamoros l'avait peut-être empêchée d'avoir lieu. Mais la menace n'en restait pas moins suspendue sur le Mexique, et Matamoros était toujours pour ces hostiles voisins la clé de la frontière du Nord. Il était très vrai que les Américains avaient rassemblé sur la rive gauche du Rio-Grande tout ce qu'il fallait pour qu'une armée franchît le fleuve en un instant. A raison de quinze à vingt chalands pour un pont, il y avait vingt-cinq passages tout préparés. Il existait de plus, presque achevés et comme voies stratégiques, deux chemins de fer dans le Texas, l'un de Brazos Santiago à Brownsville, l'autre prolongeant une des anciennes voies ferrées de l'intérieur jusqu'à Eagle-Pass. L'insolence des propos était extrême chez les officiers américains. Ils annonçaient tout haut leur pro-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

chaine entrée en campagne, et, de fait, toutes leurs précautions étaient prises pour se mettre en marche dès que le président des Etats-Unis en donnerait l'ordre, ou même sans ordre, dès que cela serait le bon plaisir du général Sheridan.

En revanche, sur la frontière, le Mexique manquait de tout. Il n'avait même pas comme barrière fictive la délimitation possible des eaux du fleuve, à leur milieu, en américaines et mexicaines, car les tournants du Rio-Grande forcent les navires à longer l'une et l'autre rive. Le plus important eût été de se tenir, au moins par la mer, en communication avec Bagdad, qui était le meilleur point de débarquement. Or il eût fallu pour cela au moins quatre bateaux de rivière armés comme l'*Antonia,* et on ne les avait pas. L'ennemi le savait bien, et de peur qu'on ne se les procurât, il tentait la nuit de faire passer du côté américain tout le matériel flottant. Un canot portait du Texas une corde sur un bateau amarré au Mexique, puis on le halait au Texas, où il était mis sous le séquestre de la douane américaine de Clarksville, comme prise faite par les libéraux. Les quelques bateaux dont on disposait au besoin se louaient à des prix si exorbitants, que les propriétaires gagnaient la valeur du navire en moins d'un mois.

Ce n'eût encore rien été; mais il y avait à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

craindre que ces vapeurs ne prissent le pavillon américain, ce qui eût interdit de s'en servir davantage. Ce fut ce qui leur arriva bientôt, à l'exception de l'*Antonia*. Dès lors, non seulement Matamoros ne pouvait plus expédier ni recevoir ses marchandises, mais les bateaux de la rive texienne refusaient même de lui porter ses lettres. Quand l'*Antonia* aurait imité les autres vapeurs, il n'y aurait plus aucun moyen d'envoyer de Bagdad des renforts à Matamoros. On pouvait prévoir cette éventualité; car l'*Antonia*, qui, outre ses hommes avait reçu les équipages de l'*Alamo* et de la *Camargo*, se trouvait armée par les matelots de l'*Adonis* et de la *Tisiphone*, ce qui paralysait ces deux bâtiments. Il devenait donc urgent de réclamer nos marins; mais le général Mejia se disait trop faible, refusait.

Il ne manquait point de raisons. La ville était peu sûre. On remarquait que tous les anciens confédérés réfugiés, qui semblaient autrefois le plus ennemis des fédéraux, avaient demandé et obtenu leur pardon et étaient tous contre nous. De plus, les colonnes françaises qui se dirigeaient vers Matamoros, s'étant arrêtées aux environs de Monterey et de Saltillo, les libéraux s'étaient reformés et se préparaient à une nouvelle attaque. Pris entre eux et les Américains, n'ayant reçu pour tout renfort que trois cent quinze Mexicains

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

déguenillés qu'il lui faudrait plutôt garder qu'ils ne garderaient Matamoros, le général Mejia se décourageait et se prétendait abandonné.

L'administration mexicaine ajoutait à ces difficultés par son ineptie et sa mauvaise foi. Les débarquements à Bagdad, les communications entre les navires de guerre et la côte devenaient presque impossibles. En effet, la barre du Rio-Grande est tellement mauvaise, qu'on ne peut la franchir sans trop de danger avec les embarcations ordinaires qu'à d'assez rares intervalles. Aussi les bateaux du pays, faits exprès pour franchir la barre, servaient aux communications dès que le trajet devenait dangereux pour les canots. Or un nouveau capitaine de port, nommé par Mexico et arrivé récemment de Vera-Cruz, M. Godinez, notoirement connu comme ennemi des Français, s'était empressé de mettre toutes les entraves possibles dans le service du port, avait défendu aux bateaux la communication avec la rade et supprimé la correspondance entre le stationnaire et Bagdad. Les embarcations du pays étant déjà quelquefois paralysées par le mauvais temps, les nôtres devaient l'être bien davantage. Enfin, le temps était affreux ; le *Tartare* allait revenir éreinté de Nautla, l'*Adonis* et la *Tisiphone* fatiguaient beaucoup. Nos bâtiments n'étaient pas assez puissants pour le service d'hiver sur cette côte.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Il y avait, pour surveiller cette inquiétante situation, un homme énergique et sincère dont les manœuvres des Américains faisaient bouillir le sang : c'était le commandant Collet, de la *Tisiphone*. D'après les instructions qu'il avait reçues et qui étaient la copie d'une dépêche confidentielle du maréchal du 28 août, il était d'avis que, si le général Sheridan prêtait nettement son appui aux libéraux, le canon français devait lui répondre. Il ne remarquait pas, dans son état d'irritation morale, que les termes assez nets de la dépêche étaient singulièrement atténués par un post-scriptum écrit de la main du maréchal. Ce paragraphe disait que la flibusterie ne nous regardait pas d'une manière directe, et que nous ne devions faire sentir notre action au nom de la France qu'après avoir protesté s'il y avait lieu. De plus, le commandant Collet ne devait pas oublier dans quels redoutables embarras il entraînerait ainsi son pays, sans aucune espérance de retraite et sans laisser à l'empereur la moindre porte de sortie. Les conséquences d'une résolution violente du commandant de la *Tisiphone* étaient si graves, que le commandant Cloué intervint de ses conseils. Il lui dit qu'il le croyait autorisé, sans nul doute, à rendre coup pour coup, mais que, si on ne s'attaquait pas à lui, tout en agissant contre nos alliés les Mexicains, il ne le jugeait obligé qu'à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

protester et à venir aussitôt à la Vera-Cruz rendre compte à son chef direct de la tournure que prenaient les événements.

Ces conseils, qu'on les écoutât ou qu'on les négligeât, arrivaient à leur heure. Les régiments noirs américains, suivis de Cortina, d'Escobedo et de leurs partisans, venaient de prendre Bagdad. Ces régiments, accompagnés de leurs officiers, ce qui n'avait pas lieu de surprendre, car c'étaient tous aventuriers et gens sans aveu, d'une indiscipline notoire, avaient subitement envahi Bagdad, pendant la nuit, par deux points de la rive du fleuve. Tous venaient du Texas. La garnison de Bagdad était, en partie, sinon tout entière, complice du coup de main. La plupart des autres employés mexicains étaient dans le complot. L'administration de la douane, composée, par l'ordinaire aberration du pouvoir central, d'individus qui servaient autrefois Cortina, le capitaine du port, Godinez, en première ligne, ne demandaient pas autre chose que le retour du célèbre partisan. Les postes mexicains, surpris, avaient été massacrés ou faits prisonniers, le gros de la garnison enlevé dans sa caserne d'un seul coup de filet, le commandant de la place arrêté dans sa maison particulière.

Pour les régiments, hommes de sac ou de corde ou anciens esclaves, prendre Bagdad était peu;

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'important était de le piller. Ce qui fut fait. Le général Weitzel, sous prétexte de rétablir l'ordre, avait alors expédié un détachement de cent cinquante autres noirs, mais ce détachement n'avait pu résister à la contagion et s'était mis à piller lui-même. Peut-être le général Weitzel n'avait-il pas auprès de lui une seule troupe dont il fût sûr pour s'opposer à des désordres qui ne sont plus de notre époque. Le drapeau américain ne flottait pas d'ailleurs sur la rive mexicaine. Des dépôts ou magasins publics, on avait passé aux maisons particulières. Les officiers eux-mêmes avaient pris la direction du pillage, sans doute pour avoir leur part. Afin, disaient-ils, de mieux protéger les propriétés, les Américains avaient fait transporter tout ce que contenaient les maisons de Bagdad sur la rive texienne d'abord, puis à Brownsville et à Brazos. C'est ainsi que des négociants avaient trouvé à Clarksville et à Brazos des marchandises à leur marque qu'on ne leur avait pas rendues. On citait un colonel qui aurait fait échapper un négociant français, M. Legrand, à condition qu'il lui donnerait sa voiture et qui, pour plus de sécurité, s'était fait délivrer d'avance un reçu de 200 piastres.

La lassitude, le dégoût des violences ayant amené une tranquillité relative, les Mexicains dissidents s'étaient présentés. Escobedo avait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nommé pour la forme un Mexicain, Enrique Mejia, au commandement de la place. Un déserteur français, Sainclair, s'était intitulé capitaine du port et président du tribunal des prises, et il en avait été de même pour les autres emplois. Quant à la partie de la garnison impériale mexicaine, qui n'avait pas voulu entrer dans les rangs des libéraux, elle était au Texas, internée par l'autorité américaine qui, en cela, exécutait les lois de la neutralité. Dès que l'état de la mer le lui avait permis, le commandant Collet s'était rapproché de terre autant que possible, pour être prêt à recueillir les réfugiés et à châtier les bandits s'ils se montraient. Lorsqu'il avait vu des marchandises livrées au pillage sur la côte, il avait cru devoir tirer, afin qu'on ne pût pas dire que de tels actes s'étaient passés impunément sous ses yeux; mais la dévastation n'en avait pas moins continué, et il avait cessé son feu dans la crainte d'atteindre le village et des habitants inoffensifs.

Il était assez difficile de donner sa signification réelle à un semblable événement. L'agglomération des troupes noires sur la frontière en était sans doute la cause par la perspective du pillage, mais il n'avait pas eu l'aveu direct des autorités américaines. On pouvait même croire que ce fait excessif amènerait avec lui son remède, que le cabinet de Washington le désavouerait, que les généraux

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Sheridan et Weitzel s'apercevraient que leurs soldats les déshonoraient. On pouvait supposer que, si Bagdad eût été pris régulièrement, avec ordre et sans pillage par les troupes américaines noires et blanches, c'eût été un fait de la plus haute gravité et dont la conséquence était une guerre très prochaine, mais que le débarquement d'une soldatesque sans frein mettrait moralement de notre côté tous ceux qui, aux État-Unis, ne voulaient pas être rangés parmi les assassins et les voleurs. Cette appréciation généreusement indignée du sac de Bagdad nous permettait de n'y pas voir une agression préconçue des Américains contre nous; c'était son principal avantage. Quant aux Américains, ils allaient nier toute participation à la subite invasion de leurs troupes et tenter toutefois d'en profiter.

Ce qui donnait pour nous à cet événement une gravité immédiate, c'était la présence dans le Rio-Grande, — où ils se trouvaient pris entre Matamoros, qu'un sort semblable à celui de Bagdad attendait peut-être, et Bagdad, occupé par les libéraux, — des vingt-huit Français de l'*Antonia*. Retenus par le général Mejia, pas assez impérieusement réclamés par le commandant Collet, ils n'étaient pas encore à bord au commencement de janvier 1866, malgré les injonctions très catégoriques du commandant Cloué. Le 4 cependant, ils

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

étaient arrivés à Bagdad, et l'officier qui les commandait, M. de la Bédollière, était allé prendre des ordres à bord de la *Tisiphone*. Pendant que le mauvais temps l'y avait surpris, les libéraux s'étaient emparés de Bagdad. Après l'attaque, l'*Antonia* avait été le refuge d'une partie de la garnison. Montée par ses vingt-huit matelots, que commandait un brave homme, le second maître canonnier Le Guyec, elle avait reçu quarante Autrichiens et deux officiers, douze Mexicains chargés de l'artillerie de la place et cent cinquante soldats. Les quarante Autrichiens et les douze Mexicains étaient destinés à composer l'armement de l'*Antonia* après l'évacuation de nos marins, si on avait eu le temps de l'exécuter. L'avis du second maître Le Guyec était de sortir du Rio-Grande et d'aller en rade. L'*Antonia* se fût sans doute échouée sur la barre, mais la *Tisiphone* serait parvenue à recueillir tout le monde, et nous n'aurions pas eu plus tard dans le fleuve un détachement dont le retour était problématique. L'avis des officiers autrichiens et mexicains fut différent, et Le Guyec céda. L'*Antonia* parvint à se mettre en sûreté, mais non sans combattre, et eut deux hommes tués.

Le lendemain, M. de la Bédollière retournait à terre, afin de prendre ses dispositions pour faire rentrer ses hommes à bord de leurs bâtiments,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

lorsque, après avoir passé la barre, il apprit d'un homme, qui ne s'aventurait qu'avec beaucoup de précautions, qu'il n'avait qu'à s'en retourner bien vite pour ne pas tomber entre les mains d'Escobedo, dont les soldats occupaient le village. On n'apercevait, en effet, aucun des nôtres sur le bord de la rivière. Le poste mexicain était abandonné. Il semblait qu'il n'y eût pas âme qui vive à Bagdad. Le pavillon américain lui-même n'était pas hissé sur l'autre bord à Clarksville. Dès que le canot de M. de la Bédollière eut changé de route, le pavillon américain fut hissé sur la rive texienne.

Le commandant Collet allait porter la peine de cette échauffourée et de la situation critique où se trouvaient les hommes de l'*Antonia*. Il fut accusé de négligence dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus, rappelé sur-le-champ à Vera-Cruz et remplacé dans son service par le capitaine du *Tartare*. Le commandant Collet avait eu peut-être surtout le tort d'être sur les lieux, de se trop émouvoir de ce qu'il voyait, et de ne pas être assez dans les confidences et les intentions de la diplomatie. S'il y eût été davantage, il aurait été guéri de la tentation de susciter un conflit franco-américain et se fût incliné, comme le commandant Cloué avait forcément la sagesse de le faire, devant l'excessive difficulté de résister ouvertement aux empiétements des États-Unis.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

On sait, en effet, qu'une correspondance plus que vive avait été échangée entre le commandant Cloué, lors de son arrivée à Matamoros, et le général Weitzel. Celui-ci avait trouvé irrespectueuses les lettres du commandant Cloué, qui avait refusé, de son côté, de recevoir du général américain une lettre non signée. Le commandant Cloué avait cru devoir soumettre cette correspondance au ministre. Une première dépêche partie de Paris, le 3 novembre, lui avait permis d'entrevoir ce qu'on lui répondrait. Il s'agissait dans cette dépêche de ce qu'il y avait lieu de faire au sujet de certaines réclamations des États-Unis. Le ministre des affaires étrangères, que son collègue de la marine avait consulté, admettait en principe que, le gouvernement de l'empereur Maximilien étant aujourd'hui régulièrement constitué, c'était à lui que le gouvernement de Washington devait adresser ses réclamations, et que, de notre côté, refusant de servir d'intermédiaires, nous étions fondés à déclarer que, s'il ne voulait point rentrer en relations avec le cabinet de Mexico, il n'avait qu'à saisir de ses griefs l'ex-président Juarez, qu'il persistait à considérer comme chef du gouvernement mexicain; mais que nous ne pouvions nous désintéresser ainsi de la question, car ce serait autoriser le gouvernement de Washington à attaquer le gouvernement de Maximilien, et

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nous ne pourrions rester en dehors du conflit; qu'il fallait donc jusqu'au bout rester intermédiaires officieux également acceptés à Mexico et à Washington. Le ministre ajoutait en conclusion optimiste qu'il était d'ailleurs permis d'espérer que les incidents motivant les plaintes des États-Unis tenaient à des circonstances d'un état provisoire, qui ne se renouvelleraient pas.

Plus tard, en réponse à la correspondance Cloué-Weitzel, le ministre des affaires étrangères reconnaissait encore que la modération et le respect des lois internationales avaient été du côté du commandant Cloué; et c'était dans ce sens qu'il s'en était expliqué avec le ministre des États-Unis, chargé de se plaindre auprès de lui de l'attitude de nos autorités militaires sur le Rio-Grande. Il lui paraissait essentiel toutefois, pour prévenir le retour d'incidents semblables, que nos autorités s'abstinssent, autant que possible, d'entrer en rapports directs avec les autorités fédérales du Texas, dont nous ne saurions nous dissimuler le mauvais vouloir et l'hostilité politique. Des explications échangées de cabinet à cabinet sur les incidents qui se produiraient encore s'inspireraient toujours de plus de calme et de prudence qu'il n'était possible d'en attendre de ceux qui s'y trouvaient personnellement engagés.

Ces lettres modérées eussent calmé, en lui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

donnant à réfléchir et pour peu qu'il n'eût pas abdiqué toute prudence, le plus fougueux adversaire des États-Unis. Empreintes de cette sérénité de ton, de cette élévation dans la forme et de cette sagesse digne et conciliante qui semblait moins se plier aux circonstances qu'elle ne les dirigeait, ces dépêches prouvaient assez que le débat entre les Américains et nous allait se vider à Paris, s'il n'était déjà en voie d'apaisement et de compromis. C'est en se conformant à l'esprit de ces dépêches que le commandant envoyait le *Tartare* prendre la place de la *Tisiphone* au Rio-Grande, et non en suivant les inspirations alors très emportées du maréchal.

Celui-ci, en effet, dans une lettre adressée au général Mejia, ripostait à la prise de Bagdad par un mépris absolu de certaines protestations américaines. Dans les premiers jours de janvier, le général Mejia avait fait prisonniers dix-sept libéraux, qui, pris les armes à la main, devaient d'après la circulaire du maréchal, du 11 octobre précédent, être fusillés. Ils avaient passé devant une cour martiale qui les avait condamnés ; seulement, la sentence était allée recevoir sa sanction à Mexico. Aussitôt les Américains s'étaient ému. Le général Weitzel protesta au nom du monde entier civilisé contre un pareil acte de barbarie, qui infligerait à jamais au pouvoir que représen-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tait Mejia une marque d'infamie. La mise à mort de Mexicains combattant dans leur propre pays et pour son affranchissement contre une nation étrangère devait être vouée à l'exécration universelle. Il ne permettrait pas que cela se fît sous ses yeux, sans protester au nom de son gouvernement de la façon la plus solennelle. Le maréchal adressa simplement au général Mejia la dépêche suivante : — « D'après les ordres de l'empereur, vous ferez exécuter le jugement prononcé par la cour martiale. Sa Majesté vous félicite de votre énergie et de votre prudence, et compte toujours sur votre dévoûment. » Le maréchal lui apprenait en même temps que la solde de ses troupes allait être payée et que l'emprunt qu'il avait contracté à Matamoros était approuvé. C'était le fortifier matériellement et moralement, s'il était attaqué de nouveau. C'était aussi mettre les Américains en demeure de se prononcer.

Le *Tartare* partait avec un simple rôle d'oservation à jouer et la mission assez délicate de reprendre, par le territoire américain, nos hommes de l'*Antonia*. Bagdad étant au pouvoir des libéraux, il lui était défendu de communiquer avec Matamoros par le Rio-Grande. Dans les rapports officiels qu'il aurait avec le commandant de Brazos et dans le cours de la conversation, il avait à sonder cet officier général pour qu'il consentît

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

soit à faire passer une dépêche au général Mejia, soit à permettre à nos hommes de nous revenir par le Texas. Dans ce cas, il était probable qu'on exigerait qu'ils rentrassent sans armes. Ils devaient alors les jeter à l'eau avant de toucher le bord américain, et le second maître Le Guyec non seulement ne devait pas arborer le drapeau français, mais le détruire, s'il en avait un. Il devait être entendu que les américains protégeraient et feraient escorter nos hommes. Le blocus n'étant pas déclaré, le capitaine du *Tartare* n'avait pas à visiter de navires. Il pouvait observer si quelques-uns d'entre eux ne transportaient pas de personnel. Mais comme le Rio-Grande était aussi bien américain que mexicain, il n'avait point à rechercher si les soi-disant émigrants étaient plutôt pour le Texas que pour le Mexique.

Le capitaine du *Tartare,* M. Delaplanche, était plus capable que tout autre de bien s'acquitter de ces différents soins, car il allie à un esprit original un sens pratique excellent. Très sage et très vigoureux à la fois, il parlait parfaitement anglais et connaissait personnellement plusieurs des principaux chefs américains. Toutefois il allait être arrêté par un malentendu. A peine arrivé à Brazos, il alla voir le général Clarke, qui le reçut très poliment, fit transmettre immédiatement sa demande du passage des hommes de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

l'*Antonia* par le Texas au général en chef, en l'assurant que celui-ci s'y montrerait favorable. Ce fut alors qu'en causant de différents sujets, le général lui apprit que, sur la requête de citoyens américains, Bagdad venait d'être régulièrement occupé par le régiment du colonel White. Il ne s'agissait que de maintenir l'ordre, et le choix du colonel White était excellent. Le général Clarke ne faisait point, en outre, difficulté de dire que cette occupation de Bagdad lui était désagréable et que les Américains s'en iraient avec plaisir, si une force impérialiste suffisante voulait prendre leur place. Il n'y en avait pas moins, cette fois, une flagrante violation de la neutralité ; car, à la rigueur, l'invasion désordonnée des noirs pouvait s'appeler un accident. Le capitaine Delaplanche n'hésita pas à le déclarer au général Clarke et, se voyant éconduit par d'évasives réponses, il n'insista plus sur l'objet particulier de sa mission, protesta par écrit et revint en toute hâte à Vera-Cruz prévenir le commandant Cloué.

Celui-ci était déjà instruit de l'incident et croyait que le *Tartare* lui apportait la nouvelle de la prise de Matamoros. Il fut tenté de le renvoyer, mais ce bâtiment avait un besoin urgent de réparations et alla pour quelques jours à la Havane. L'*Adonis* partit pour le Rio-Grande avec les mêmes instructions que le *Tartare*. Il portait en même temps

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

au général Mejia une dépêche qui était un ordre de se dessaisir des marins de l'*Antonia*. Il devait trouver en arrivant toutes les difficultés aplanies. Bagdad venait d'être rendu aux impériaux de la façon la plus simple. Au premier bruit de son occupation par le colonel White, le colonel autrichien Kodolich s'était offert au général Mejia pour aller demander des explications au général Weitzel. Celui-ci avait prétendu, loin que la neutralité fût violée, n'avoir occupé Bagdad que sur la demande formelle et écrite du général dissident Escobedo, qui ne se sentait pas assez fort pour protéger les personnes et les propriétés de Bagdad. C'était, à peu de chose près, ce qu'avait dit le général Clarke au capitaine Delaplanche. Il avait montré la lettre d'Escobedo au colonel Kodolich en ajoutant qu'il était prêt à rendre la place à une troupe régulière impérialiste, ne fût-elle que de vingt-cinq hommes. Le colonel Kodolich, ayant rendu compte de sa mission à Mejia, avait reçu le commandement d'un petit corps expéditionnaire dont faisaient partie les marins de la *Tisiphone* et s'était transporté avec deux vapeurs de Matamoros à Bagdad, dont il avait repris possession au nom de l'empereur, le 25 janvier.

Les Américains évacuaient Bagdad au moment où les impériaux quittaient Matamoros. Les eaux étant basses, le trajet des deux vapeurs, par suite

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'échouages successifs, avait été long. Les libéraux en avaient profité pour faire le pillage de Bagdad et n'avaient repassé sur l'autre rive qu'une demi-heure avant l'arrivée de la troupe du colonel Kodolich. L'*Adonis* dès lors n'avait plus qu'à attendre le *Tartare,* dont le rôle se réduisait à surveiller Bagdad et à le protéger au besoin.

A quel sentiment les Américains venaient-ils de céder? Avaient-ils voulu revenir sur l'acte vraiment odieux de l'invasion de Bagdad, ou s'étaient-ils inquiétés des vivacités et des préparatifs du maréchal? Savaient-ils que le *Lutin,* partant en même temps que l'*Adonis,* portait une dépêche que le capitaine devait remettre au commandant en chef des troupes américaines sur la frontière du Texas, si ses forces occupaient encore Bagdad? Il est plus probable que l'action diplomatique du cabinet de Washington se faisait sentir au Texas comme celle du cabinet français s'était manifestée dans les derniers événements. Le gouvernement de l'empereur Napoléon avait reçu, en effet, les assurances officielles que, malgré les sympathies avérées des généraux qui commandaient au Texas pour les ennemis de la cause que nous soutenions, il n'y aurait point intervention des Etats-Unis dans la question mexicaine. Ces assurances négociées entre les deux cabinets recevaient leur exécution.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le départ de nos forces pour le Nord avait laissé le Midi libre, et le Tabasco en avait profité pour commencer les préparatifs d'une expédition contre le Yucatan. L'expédition s'organisait dans le Tabasco, le Chiapas et à Minatitlan. Les libéraux comptaient opérer un soulèvement dans le Yucatan à l'aide des nombreux adhérents qu'ils y avaient. Alejandro Garcia et les Chiapanteros avaient promis des troupes pour le mois de février. Ces troupes, se joignant à celles du Tabasco, devaient battre le canton de Jonuta, piller Palizada, passer par Marmontel et Champoton et, de là, soulever le Yucatan. Les libéraux de Campêche étaient prêts, et Alejandro Garcia était à San-Juan-Bautista pour régler toutes les dispositions.

D'un autre côté, Arevalo, qui était à la Havane, songeait à un coup de main sur Carmen. Il avait toutefois offert ses services aux Tabasqueños, qui ne les avaient point acceptés; mais cette fois Pratz, à San-Juan-Bautista, était d'avis de l'accueillir pour opérer une diversion utile à l'intérêt général.

C'en était trop, et les ménagements qu'on avait eus jusqu'alors pour le Tabasco ne pouvaient aller jusqu'à le laisser libre de reconstituer à son profit seul toute une république fédérative au sud du Mexique, tandis que notre domination était ailleurs si précaire et tellement battue de tous côtés d'ennemis secrets et acharnés. Mais que faire?

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

En revenir à ce projet si longtemps controversé d'une expédition contre le Tabasco était un coup bien décisif. Le Tabasco était fort, et avec nos forces partout éparpillées et à toutes distances, relativement nous étions faibles ; puis il en coûtait de frapper cruellement et sans retour des gens qui n'avaient pas semblé toujours nous être décidément hostiles et dont quelques-uns même avaient affiché leurs sympathies pour nous. Le maréchal crut trouver un moyen terme dans une opération contre Tlacotalpam. Située sur la rivière d'Alvarado, non loin de Tuxtla, surveillant le cours supérieur de la rivière et de ses affluents, interceptant la contrebande si active de l'intérieur entre la province de Vera-Cruz et le Tabasco, Tlacotalpam était, entre nos mains, la véritable sentinelle avancée de notre domination au Midi. Nous montrions aux Tabasqueños de quoi nous étions capables et recouvrions à leurs yeux le prestige quelque peu perdu de nos armes. Ils sauraient alors, en face de la diminution de leurs ressources et serrés par notre voisinage, s'il était convenable pour eux de nous braver plus longtemps.

Dès le mois de décembre, le maréchal avait demandé au commandant Cloué quelles forces la marine pourrait mettre à sa disposition. Le commandant avait proposé de faire remonter à Tlaco-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

talpam la canonnière la *Tempête,* en station à Alvarado, la *Pique,* la *Tactique,* qui eussent porté deux cents hommes de débarquement avec trois ou quatre pièces de 4 rayées sur affût de campagne et les deux chaloupes à vapeur de Vera-Cruz armées d'un canon de 4. Mais autant, l'année précédente et sans relâche depuis lors, le commandant Cloué avait témoigné d'ardeur et d'initiative pour l'expédition de Tabasco, autant il se montrait peu enclin à celle de Tlacotalpam.

Il s'agissait, en effet, de savoir ce qu'on ferait de Tlacotalpam. C'était la quatrième fois qu'on allait le prendre. En 1862, après s'en être emparé, on l'avait évacué deux fois par suite de l'impossibilité de se procurer des vivres, les habitants ayant abandonné le pays. En 1864, sur la promesse d'une protection efficace de notre part, les habitants étaient restés, mais la garnison laissée par le commandant Maréchal était retranchée sur la place de l'Ayuntamiento, dont un côté est formé par le bord de la rivière, et elle y avait été assiégée jour et nuit. Au bout de vingt-huit jours de cette occupation trop peu sérieuse, on s'était rembarqué, et les habitants avaient eu à souffrir des vengeances des dissidents.

Si, cette fois, on n'avait que l'intention de prendre la ville sans la garder, les habitants, pensant que nous les abandonnerions encore, ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

nous verraient venir que d'un très mauvais œil; puis, à quoi bon cette expédition nouvelle sans lendemain, sinon à constater une fois de plus notre impuissance? Le commandant Cloué, consulté par le maréchal, allait dire son avis avec sa franchise ordinaire. Il devait se concerter pour l'expédition qui se faisait à la fois par terre et par mer avec le commandant supérieur de Vera-Cruz, le chef de bataillon Kmarec. Tous deux s'éclairèrent de l'opinion de M. Gaude, capitaine de la *Tempête,* en station à Alvarado depuis deux ans, et du lieutenant Waldéjà, servant à Vera-Cruz et ayant fait la dernière expédition de Tlacotalpam.

En ce qui regardait le plan de campagne, il n'y avait pour la marine aucune difficulté à remonter jusqu'à Tlacotalpam et à s'en rendre maître. La position fortifiée du Conejo, située à mi-chemin entre Alvarado et Tlacotalpam et dominant le cours de la rivière, n'était pas un obstacle sérieux. Nous essuierions son feu probablement sans aucune perte en remettant sa prise au retour des canonnières, si nous jugions que cela dût nous retenir trop longtemps en allant à Tlacotalpam. Les bâtiments de l'expédition étaient ceux qu'avait indiqués le commandant. De son côté, le capitaine Testard, commandant la colonne expéditionnaire, devait s'acheminer par la Estanzuela et Casamoloapam. Il partirait deux jours après l'ordre reçu,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

et, ayant opéré la jonction de ses divers détachements vers San-Julian, il s'emparerait de la Estanzuela, où se trouvait la principale force de l'ennemi, puis se dirigerait de là sur Casamoloapam et enfin sur Tlacotalpam.

Le trajet total, à partir de la Soledad, serait de sept jours. Chemin faisant, pour assurer ses derrières, il devait laisser cent hommes à la Estanzuela et cent cinquante à Casamoloapam, ce qui lui faisait continuer sa route entre ce dernier point et Tlacotalpam avec trois cent cinquante hommes seulement; mais c'était assez. Toutefois, si Tlacotalpam était facile à prendre, il fallait le garder. Dans l'opinion du commandant de Kmarec et du commandant Cloué, la conséquence de l'expédition devait être l'occupation du pays, pour assurer le ravitaillement de Tlacotalpam et des autres garnisons, et afin que les habitants se trouvassent engagés à rester chez eux et à s'occuper sous notre protection du commerce et de la culture. Pour cela, il fallait répartir les forces ainsi qu'il suit : cent hommes à la Estanzuela, cent cinquante à Casamoloapam, cent à Tlacotalpam, avec une canonnière, sans compter celle qui serait à Alvarado, soixante-quinze hommes au Cocuite et vingt-cinq au Conejo; en tout, quatre cent cinquante. On occuperait le Conejo, parce que la route de San-Andrès et d'Acayucan était ouverte

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

aux libéraux, qui viendraient là inquiéter nos communications par eau entre Alvarado et Tlacotalpam. Il en était de même du Cocuite, d'où l'ennemi eût menacé Medellin et Vera-Cruz.

Qu'allait répondre le maréchal ? On pouvait déjà le prévoir par le peu de forces qu'il mettait à la disposition du commandant de Kmarec pour opérer par terre. De plus, ces forces (six cents hommes) devaient être prises dans les garnisons des environs du chemin de fer, depuis Cordova jusques et y compris Vera-Cruz, et momentanément remplacées dans les garnisons par des soldats congédiés qui attendaient la première occasion favorable pour rentrer en France. On ne voyait pas trop alors avec quelles troupes on occuperait les points dont on devait s'emparer; car le maréchal avait indiqué pour Tlacotalpam seulement deux compagnies mexicaines, dont le premier homme n'était pas encore levé.

En revanche, les difficultés augmentaient. On venait d'apprendre d'Alvarado que le général Garcia, dans le cas de l'expédition contre Tlacotalpam, comptait se retirer sur San-Andrès. Il avait affiché à la population l'ordre de reculer devant nous et l'avis que quiconque nous fournirait des vivres serait fusillé. Son projet, comme on l'avait présumé, était d'empêcher les communications entre Tlacotalpam et Alvarado. Le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

maréchal répondit par l'ordre pur et simple de faire l'expédition. Encore diminuait-il le nombre des troupes. Il annonçait, il est vrai, pour garder Tlacotalpam, le seul point dont il parlât, trois cents hommes d'infanterie mexicaine sous le colonel Camacho et deux cent cinquante cavaliers du colonel Figuerero.

Il invitait le commandant Cloué, comme si la chose eût été la plus aisée du monde, à prendre des mesures pour éviter la désertion dans les troupes mexicaines, quand elles seraient en garnison à Tlacotalpam et à protéger ainsi qu'à ravitailler sûrement la ville avec les canonnières. Comme concession, il l'autorisait à régler comme il l'entendrait, et s'il le fallait absolument, les garnisons d'Alvarado et du Conejo, mais lui recommandait de n'y pas employer les troupes qui devaient concourir à l'expédition. Comme il n'y en avait pas d'autres, où prendre celles qui étaient nécessaires? On pouvait admettre dès lors que l'expédition de Tlacotalpam n'avait point, dans la pensée du maréchal, de portée sérieuse, et qu'il ne jouait en la faisant qu'une de ces hésitantes parties auxquelles on se croit forcé pour gagner du temps, mais pour lesquelles on désire faiblement, si même on ne les craint, les faveurs de la fortune. Il était également trop certain que les troupes mexicaines, une fois seules, seraient

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

attaquées constamment et cernées, ne se procureraient des vivres pour les hommes et les chevaux que par la rivière d'Alvarado, sous la protection éventuelle de nos canonniers, qu'elles fondraient alors sous la désertion, et qu'une nouvelle évacuation s'ensuivrait.

Mais à la guerre il faut obéir, quelque opinion qu'on puisse avoir du résultat. Le 22 mars, le commandant Cloué partit de Vera-Cruz pour Tlacotalpam. Il avait avec lui la cannonière la *Tempête,* capitaine Gaude, armée d'un canon rayé de 30, deux rayés de 12, deux rayés de 4, un obusier de 12; la *Pique,* capitaine Lagrange, un canon rayé de 30, un canon de 12, deux de 4, deux mortiers de 0m,22; la *Diligente,* capitaine Revault, un canon rayé de 30, deux canons de 4; la *Tactique,* capitaine Rouault-Coligny, un canon de 30 rayé, un obusier de 30, un rayé de 12, deux canons de 4; la chaloupe à vapeur l'*Augustine,* capitaine de Fitz-James, un canon rayé de 4; la compagnie de débarquement du *Magellan,* cent trente et un hommes et deux canons rayés de 4; celle de la *Tisiphone,* soixante-quatre hommes et un canon rayé de 4; celle de l'*Adonis,* quarante-trois hommes et un canon rayé de 4; une section du génie colonial de trente sapeurs : ce qui formait comme total des compagnies de débarquement onze officiers, deux cent soixante-huit hommes et quatre canons.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le 24 mars, au matin, l'escadrille entrait dans la rivière d'Alvarado, essuyait sans s'arrêter le feu du Conejo et mouillait à midi devant Tlacotalpam. La garnison s'était contentée de décharger ses armes sur elle en se retirant avec précipitation. La plus grande partie des habitants s'était réfugiée dans l'intérieur. Personne ne voulant communiquer avec nous, le commandant ne put avoir de nouvelles de la colonne expéditionnaire du capitaine Testard. On lui envoya seulement demander l'assurance qu'il ne tirerait pas sur la ville. Le commandant le promit à la condition qu'il ne serait commis aucun acte d'hostilité contre nous. C'était aux habitants à veiller sur les mauvais sujets qui pouvaient les compromettre. Le commandant ajouta qu'à chaque balle il répondrait par un obus.

D'ailleurs, le vide se faisait autour de nous. Il n'y avait personne en ville pour prendre en main l'autorité civile. Les gens qui eussent pu le faire étaient partis, et aucun de ceux qui restaient ne voulait accepter, de peur de se compromettre. Il ne se présentait enfin personne pour nous vendre des provisions. Le commandant Cloué, tenant Tlacotalpam sous ses canons, se résolut à ne l'occuper que lorsqu'il aurait des nouvelles certaines de la marche du capitaine Testard. Dès le lendemain, il envoya la *Tactique* porter à Alva-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

rado une dépêche pour le maréchal. En allant et revenant, cette canonnière était accueillie au Conejo par un feu plus vif que ne l'avait essuyé l'escadrille. L'ennemi avait eu le temps de se porter en nombre au Conejo, dont il connaissait l'importance. Le même jour, la *Diligente* et l'*Augustine* s'acheminaient en remontant la rivière vers Casamoloapam, afin d'aller à la rencontre possible de la colonne Testard. Les eaux étaient très basses; la *Diligente* s'échoua souvent et dut s'arrêter à environ 4 milles de Casamoloapam, à un endroit où la rivière est entièrement fermée par un banc qui va d'une rive à l'autre. Elle était alors à un tournant de la rivière à 2.200 mètres de Casamoloapam, c'est-à-dire à une très bonne distance pour son canon rayé de 30. Elle ne tira pas, car cela eût été sans utilité. Pendant tout son voyage, surtout à partir d'Amatlan, qui est à peu près à mi-chemin de Tlacotalpam à Casamoloapam, la *Diligente* avait été accompagnée le long des rives par une nombreuse cavalerie faisant de la fantasia, ce qui donnait à penser que le capitaine Testard n'était pas dans les environs. Toutefois aucun de ces cavaliers n'avait tiré, quoique la *Diligente* et sa conserve eussent dû souvent ranger des berges hautes, recouvertes de buissons épais d'où on eût pu leur faire impunément beaucoup de mal.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

L'*Augustine,* qui sondait continuellement pour guider la canonnière, s'était trouvée souvent dominée de manière à n'avoir personne à l'abri. On ne pouvait s'expliquer cette modération de la part des libéraux que par la crainte de voir le commandant Cloué prendre contre Tlacotalpam des mesures de représailles, si on lui tuait du monde sur la *Diligente* et l'*Augustine*. En résumé, la course de ces deux petits bâtiments jusqu'à Casamoloapam n'apportait aucune espèce de nouvelles de la colonne Testard. Toutes les communications étaient gardées par terre, de manière à nous laisser dans l'ignorance la plus complète de ce qui se passait dans le pays. Quelques pauvres gens auxquels on avait parlé, ou ne savaient rien, ou ne disaient rien par suite de la défense d'avoir aucune communication avec nous, sous les peines les plus sévères. Le général Alejandro Garcia avait en effet proclamé que les relations qu'on aurait avec nous, même les plus innocentes, feraient encourir la peine de mort.

Le 27 au soir seulement, après le retour de la *Diligente,* une pirogue passant le long du bord apprit au commandant Cloué que la colonne Testard était arrivée à Casamoloapam. Le commandant fit aussitôt repartir la *Diligente* et occupa Tlacotalpam. Il s'y installait, quand il reçut du capitaine Testard un billet ainsi conçu : « Je suis

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à Casamoloapam. J'ai détruit de nombreux ouvrages. Je crois utile de laisser une troupe assez forte à Casamoloapam, qui peut être tourné. Il y a une grande crainte dans le pays. Les troupes sont très fatiguées. » Le commandant lui écrivit de laisser à Casamoloapam ce qu'il jugerait convenable de son monde et de venir avec le reste à Tlacotalpam.

La colonne du capitaine Testard arriva tout entière le 30 mars, au matin. Dès qu'il n'avait plus jugé la présence d'un petit corps nécessaire à Casamoloapam pour assurer ses derrières, le capitaine l'avait en effet rappelé à lui. Il n'avait rencontré sur sa route aucune résistance, bien que plusieurs points eussent été tout récemment fortifiés, comme si l'ennemi avait voulu s'y maintenir. Il est probable que les libéraux, après avoir laissé à dessein ce passage libre, se reformaient derrière. On venait d'apprendre que le lendemain du départ du détachement de Casamoloapam, l'ennemi était rentré dans la place. En même temps que la colonne Testard, le commandant avait reçu de Vera-Cruz, par Alvarado, la troupe régulière mexicaine du colonel Camacho. C'étaient cent quarante hommes, mais privés de tout. Ils n'avaient ni sergents, ni caporaux, ce qui rendait leur emploi très difficile. Il y avait bien un fusil par homme, mais les cartouches n'étaient pas de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

calibre. Les fusils étaient rayés, et les cartouches à balle ronde, trop petite. Ces fusils n'étaient d'ailleurs que des armes de traite, tels que les Anglais les vendent aux nègres de la côte d'Afrique, valant de 6 à 10 francs pièce et plus dangereux pour ceux qui s'en servent que pour l'ennemi. Les pauvres soldats n'avaient, en outre, ni une gamelle, ni un bidon, absolument rien pour faire cuire leurs aliments, ni tentes, ni effets d'habillement, ni approvisionnements de guerre. Pas plus de médecin que de médicaments. Cette troupe, dont le colonel disait qu'on avait laissé les meilleurs soldats à Puebla, ce qui était regrettable, car Tlacotalpam ne pouvait manquer d'être attaqué, était, ainsi dénuée, le chef-d'œuvre administratif de l'incurie mexicaine.

Celle du colonel Figuerero, qui avait suivi la colonne Testard, n'inspirait, à cause de son chef, aucune confiance. Cet officier supérieur devait se faire payer des hommes qui n'existaient pas ou n'existaient plus dans son corps. Il avait prétendu et écrit avoir deux cent cinquante hommes et n'en alignait que deux cent dix-neuf. Il alléguait en vain qu'ils étaient dans les hôpitaux, aux environs de Vera-Cruz. On avait le droit de ne pas le croire. On savait trop ce qui se passait d'ordinaire dans sa troupe, lorsqu'elle était près d'Alvarado. On n'y voulait ni docteur, ni remèdes, quand

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

les soldats étaient malades. On ne disait rien quand ils étaient morts, et on continuait à toucher leur solde. C'était tout profit. Par économie, on ne nourrissait pas les soldats, et c'était le motif qui, un an auparavant, avait fait déserter la garnison d'Alvarado tout entière. Le commandant ne pouvait qu'informer le commandant supérieur de Vera-Cruz de la complète détresse de la troupe Camacho et le prier de s'adresser à qui de droit pour y porter remède.

On était à Tlacotalpam, mais la situation s'annonçait pour l'avenir telle qu'on l'avait prévue. Nous acquérions la certitude que le général Garcia s'était fait aimer en ce pays et qu'on l'y regrettait; cela rendait notre rôle d'autant plus difficile. Les habitants continuaient à s'isoler de nous. Le peu qui consentaient à causer avec nous disaient: « Vous nous avez abandonnés, il y a deux ans, en dépit de vos promesses, et livrés à la vengeance des libéraux. Malgré cela, la majorité serait encore avec vous, si elle croyait ne pas être encore abandonnée de nouveau; mais vous venez de traverser le pays sans occuper les points dont il faut être maître pour le dominer; nous en concluons que vous ne voulez pas plus que précédemment y demeurer, et vous ne pouvez pas rester dans cette ville sans une grande force, Tlacotalpam étant vulnérable partout. C'est pourquoi nous nous

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tenons à l'écart en attendant que les événements se dessinent. »

Il n'était que trop vrai que Tlacotalpam était presque sans défense et les troupes mexicaines chargées de le garder parfaitement insuffisantes. Déjà la désertion se mettait parmi elles. Trois soldats de Camacho avaient disparu, soit par suite du dénûment où ils se trouvaient, soit à cause de la perspective de ce qu'ils auraient à souffrir plus tard. Ils apprenaient, en effet, que, pendant la saison des pluies, la ville de Tlacotalpam était inondée au point que les rez-de-chaussée devenaient inhabitables et qu'on ne circulait plus qu'en pirogue. Il était donc nécessaire d'installer confortablement et solidement la garnison de Tlacotalpam, si on ne voulait qu'elle désertât tout entière dès que nous ne serions plus là.

Dans ce double dessein, le commandant Cloué avait écrit au commandant Kmarec et faisait abattre le bois taillis qui entoure la ville. C'était là un travail considérable, car il fallait au moins un espace libre de 200 mètres en dehors des maisons, et la longueur de la ville était environ de 2 kilomètres. On prenait en même temps le Conejo, et c'étaient les compagnies de débarquement de la *Tisiphone* et de l'*Adonis* qu'on chargeait de cette besogne, en les renvoyant à Vera-Cruz rejoindre leurs bords.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Elles descendirent la rivière sur la *Tactique*, et, le 2 avril, s'arrêtèrent au Conejo, où se trouvaient déjà la *Pique* et la chaloupe à vapeur l'*Augustine*. Le débarquement des compagnies s'opéra au pied même de la position et le capitaine Berge, de l'infanterie de marine, qui avait fait l'expédition des années précédentes, servit de guide aux assaillants pour gravir les hauteurs par les sentiers sous bois. En moins de cinq minutes, on fut maître du Conejo. L'ennemi n'y avait laissé qu'un petit poste d'observation, qui s'était replié à l'arrivée des bâtiments. On n'y trouva qu'un vieux canon en fer, trop lourd pour qu'on l'emportât, et qui fut précipité du haut de la falaise en bas, sans tourillons ni bouton de culasse. Les autres canons, qui étaient sans doute sur affûts roulants, avaient été emmenés à l'intérieur et peut-être enterrés. On ne trouva qu'un affût brisé à quelque distance du Conejo. Malheureusement cette position du Conejo, qui domine la rivière, est dominée elle-même par une série de collines à l'intérieur et était par suite impossible à défendre, à moins qu'on n'y mît beaucoup de monde et qu'on n'établît autour des ouvrages fortifiés.

On chassait aussi des partis ennemis qui s'embusquaient hardiment aux environs de Tlacotalpam. Dans la nuit du 2 au 3 avril, le commandant Cloué envoyait deux embarcations armées en

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

guerre et trente tirailleurs algériens au village de Santa-Rita, de l'autre côté de la rivière, où s'étaient établis quarante cavaliers dans le dessein d'enlever ceux de nos gens qui allaient à la recherche des provisions. Les tirailleurs surprenaient et tuaient un factionnaire, puis essuyaient une décharge en abordant le village, où ils tuaient encore une autre sentinelle. Mais l'ennemi, dont les chevaux étaient restés sellés, venait de quitter la place. Une seconde expédition, faite en plein jour, avait achevé d'éloigner les libéraux, du moins pour quelque temps.

Ces petits succès étaient loin de répondre à l'impatience du maréchal et n'assuraient pas davantage notre domination. Le maréchal écrivait au commandant Cloué qu'il lui donnait quinze jours pour purger et organiser le pays. Il ne songeait pas que l'ennemi était insaisissable, qu'il s'éloignait quand nous allions à lui et revenait quand nous n'étions plus là, qu'il avait de la patience et attendait. La population se défiait et nous fuyait comme si nous eussions eu la lèpre. On ne voulait se prêter à rien. C'était la résistance d'inertie la plus complète. Encore si nous eussions dû rester! Mais on savait que nous partirions, et on se doutait que la troupe de Camacho ne tiendrait pas et déserterait. Aussi était-il impossible de constituer une municipalité. Les Mexicains, qu'on avait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

convoqués, n'étaient pas venus et avaient fait répondre au commandant qu'ils se compromettraient rien qu'en l'écoutant. Des trois employés des douanes qu'on avait nommés d'office, l'un avait refusé sous le prétexte que sa mère était malade, les deux autres étaient venus et repartis par le vapeur de Vera-Cruz. Ils avaient cédé à de secrètes et très sérieuses menaces.

Le colonel Camacho était très honnête et très brave; mais, humilié de son dénûment et frappé de cette excessive et silencieuse opposition que nous avions en face de nous, il venait d'offrir sa démission au ministre de la guerre si on ne lui envoyait tout ce dont il avait besoin. Quant aux hommes de son bataillon, ils avaient une peur extraordinaire du climat et continuaient de disparaître. On était obligé de les faire garder par des Égyptiens, ce qui ne pouvait durer longtemps, car il viendrait un jour où les Égyptiens devraient partir pour retourner à leur ancien poste sur la route de Vera-Cruz à Cordova. Pourtant, et c'était là le fait d'obscurs meneurs qui correspondaient peut-être à Mexico avec l'entourage du maréchal, le bruit courait que quelques-uns des chefs libéraux, tels que Garcia et Gomez, avaient l'intention de quitter leur parti pour la cause impériale. Le commandant leur eût fait un pont d'or. On disait aussi, pour pallier la désertion de la troupe

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

de Camacho, que cela arrivait à toute troupe mexicaine dépaysée et venant des hautes terres, que d'ailleurs on désertait également chez les libéraux. Mais les libéraux, qui ne se gênaient pas, levaient de force de nouveaux soldats, de sorte que la victoire resterait, sans doute après notre départ et peut-être sans combat, au chef dont la troupe déserterait le plus lentement. Or, ce ne semblait pas devoir être le bataillon Camacho qui se regardait comme envoyé à Tlacotalpam pour y mourir de la fièvre.

L'ennemi était malheureusement si bien fait à notre façon d'agir, qu'aussitôt après le départ du capitaine Testard de Casamoloapam, il était rentré dans la ville et avait frappé de fortes contributions ceux des habitants qu'il accusait de s'être compromis avec nous. Autant pour se mettre un peu au large que pour donner la main, s'il était possible, à une colonne autrichienne, qui opérait du côté de Tuxtepec, le commandant Cloué se décida à pousser une reconnaissance par Amatlan jusqu'à Casamoloapam. Peut-être aussi, en occupant de nouveau Casamoloapam, voulait-il obtenir du maréchal l'ordre qu'il sollicitait si vivement de lui de ne point quitter encore le pays avant d'y avoir rien établi de durable.

Le 7 avril, la *Diligente* partit avec une colonne de cent fantassins (tirailleurs et égyptiens) qu'elle

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

déposa à Amatlan. Cinquante hommes de notre cavalerie mexicaine de Figuerero avaient suivi la rive. A deux heures de l'après-midi, ce même jour, la colonne complète, infanterie et cavalerie, entrait à Casamoloapam, que l'ennemi venait d'abandonner depuis une demi-heure. Après avoir mis la rivière entre eux et les nôtres, les libéraux firent un feu nourri de mousqueterie qui blessa un Égyptien, et se retirèrent à Chatallanguiz. Cette occupation fortuite de Casamoloapam ne pouvait se prolonger que si les ordres du maréchal l'autorisaient. Or le maréchal, tout en approuvant la manière de penser et d'agir du commandant Cloué, lui écrivit qu'il n'avait point de troupes à lui donner et lui enjoignit de se concentrer à Tlacotalpam et de revenir le plus tôt possible à Vera-Cruz. Comme on n'avait en outre aucune nouvelle de la colonne autrichienne de Tuxtepec, les forces franco-mexicaines quittèrent Casamoloapam le 13 avril.

Il n'y avait plus dès lors, puisqu'on allait partir, qu'à installer le bataillon Camacho dans la position défensive la meilleure possible, et le commandant Cloué fit pousser activement par ses marins et ses soldats le débroussaillement en forme d'abatis reconnu indispensable pour défendre les approches de la ville. C'était une rude tâche, car le bois, très fourré, se composait de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

beaucoup de gros arbres à fibre très dure. Les soldats du génie fortifiaient au fur et à mesure une série de petits postes pour lesquels il eût fallu deux cents ou deux cent cinquante hommes de bonnes troupes, armés de fusils à bonne portée. Où les trouver? Le bataillon Camacho n'avait plus que cent vingt-deux soldats très indécis, que nous continuions à garder. Une partie des soldats de Figuerero, armés de ces petites carabines de 0m, 50 de long et de 60 à 80 mètres de portée, dont on n'eût pu se servir efficacement si Tlacotalpam eût été sérieusement attaquée, étaient envoyés en garnison à Alvarado à la place de trente Égyptiens, qui n'y avaient été mis que provisoirement et qu'on renvoyait à Vera-Cruz. La compagnie de débarquement du *Magellan* partait en même temps que les Égyptiens pour rejoindre son bord.

Ces diminutions de forces enhardissaient le général Garcia, qui, avec plusieurs centaines d'hommes, rentrait à Amatlan et envoyait des éclaireurs jusqu'à Tlacotalpam. Le 17 avril, la *Diligente* et la *Tactique* partirent avec cent cinquante hommes pour Amatlan, mais les eaux avaient tellement baissé que les deux canonnières ne purent arriver qu'à portée de canon de la ville. Le débarquement se fit sans accident, et la troupe occupa la ville. Mais l'ennemi, toujours parfaitement informé de tous nos mouvements, avait

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pris, depuis plusieurs heures, la route de Casamoloapam. Malgré cette fuite calculée et éternelle à notre approche, l'ennemi n'était nullement rejeté au sud du Rio-Papaloapam. Il nous surveillait au contraire, et, à mesure que nous nous éloignerions, devait reprendre toutes ses anciennes positions.

Pour qu'il se soumît, il eût fallu occuper des points s'appuyant les uns sur les autres, car les libéraux n'eussent pu alors conserver dans leurs rangs tous les bras qu'ils enlevaient à l'agriculture, ainsi qu'aux nombreuses usines à coton et à cannes qui couvrent la riche vallée arrosée par le Papaloapam et ses affluents. Mais il ne s'agissait que de partir, et la colonne Testard n'était déjà plus libre de ses mouvements, si elle suivait par terre la même route qu'elle avait prise en venant. Les inquiétudes du maréchal à cet égard se trahissaient par les différents itinéraires qu'il lui traçait et dont il laissait le choix au commandant Cloué, en insistant pour que le capitaine Testard ne rencontrât pas l'ennemi. Le commandant se décida à faire partir la colonne Testard, dont l'état sanitaire n'était pas excellent, de Tlacotaplam à Alvarado par eau et d'Alvarado à Medellin et à la Vera-Cruz, où elle arriva en effet sans encombre.

Il n'y avait plus qu'à laisser le colonel Camacho

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à ses propres forces, ou à peu près, pour garder Tlacotalpam. On le lui signifia assez lestement, en lui disant que la colonne Testard était partie pour continuer ses opérations et qu'il avait en conséquence à prendre le commandement militaire de Tlacotalpam. Outre son bataillon et les postes fortifiés qu'on avait élevés, il aurait la cavalerie de Figuerero, l'appui de plusieurs canonnières et on demanderait des renforts pour lui. Le colonel se mit à faire des tranchées et répondit qu'au besoin ses hommes se battraient. Mais la ville, en revanche, était à la fois désespérée et exaspérée. On nous criait : — « Pourquoi êtes-vous venus ? Si encore vous nous laissiez quelques Égyptiens ? » On ne voyait que des pirogues en train d'opérer les déménagements des habitants, le seul fait d'avoir vécu à côté de nous étant un crime pour eux. La disette les obligeait de plus à quitter la ville, où il n'arrivait plus rien. Toutes les routes par terre et par eau étaient interceptées. Tlacotalpam, qui fournissait autrefois le maïs à Alvarado et à Vera-Cruz, le recevait au contraire de ces deux villes, avec d'autres denrées, mais en quantités très faibles et à des prix exorbitants. Le colonel Figuerero, moins confiant que Camacho, vint demander au commandant Cloué, la veille de son départ, la permission d'aller à Vera-Cruz pour affaires. Cette permission ayant été

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

refusée sous prétexte que le départ de nos troupes rendait précisément sa présence nécessaire à Tlacotalpam, le colonel expédia du moins, sauf à les suivre, à la première occasion qui s'offrirait, sa selle argentée et ses objets précieux.

En résumé, les seules forces réelles que le commandant Cloué laissait au colonel Camacho étaient les canonnières la *Tempête,* la *Pique,* la *Diligente* et la chaloupe à vapeur l'*Augustine,* qui devaient, par Alvarado, le ravitailler et le maintenir en communication avec la mer. Après avoir donné pour instructions à ces bâtiments d'être en garde contre les pièges qu'on ne manquerait pas de leur tendre, le commandant Cloué partit de Tlacotalpam, le 24 avril, sur le petit vapeur *Vera-Cruz,* pour rejoindre le *Magellan.*

Cette expédition avortée allait avoir ses conséquences fâcheuses. L'expédition que le Yucatan, dans un premier entraînement, avait préparée contre le Tabasco, retardée tout d'abord, n'allait plus avoir lieu. De leur côté, les dissidents qui s'étaient disposés à la résistance, allaient probablement, pour utiliser leurs dépenses et leurs préparatifs, s'emparer de Jonuta, dont la garnison désertait journellement à l'ennemi avec armes et bagages. En quelques jours, il était parti vingt-huit hommes. Ces déserteurs, sollicités par de fortes primes d'un certain chef de bande Brito,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

autrefois commandant à Champoton, allaient grossir ses rangs. La perte de Jonuta pouvait entraîner celle de Palizada et amener la ruine du commerce de Carmen. Si on avait à reprendre Jonuta, ce serait pour la quatrième fois depuis le commencement de la guerre. A Carmen, soit par infatuation naturelle, soit par suite de nos échecs, l'autorité militaire mexicaine refusait de s'entendre avec les capitaines de nos bâtiments. Le préfet politique, ne sachant que devenir avec les hommes et le matériel qu'on lui avait envoyés en vue d'une expédition sur Tabasco, était enclin à s'en défaire bien plus qu'à les garder et avait envoyé une goëlette à Vera-Cruz pour y prendre des ordres et surtout de l'argent, les caisses de Carmen étant, selon ce qui arrive en pareils cas, complètement vides.

En face de ces trahisons ouvertes ou cachées, de ces faiblesses perfides, de cette hésitation générale et du peu de foi qu'on avait en l'avenir de notre cause, nous ne pouvions que nous tenir en garde contre les menées secrètes, demander à Mexico la destitution des traîtres, encourager ceux qui nous demeuraient fidèles ou qui n'étaient encore qu'indécis. Mais il y avait aussi, de notre part, à cause de ces luttes stériles, de ces tergiversations, une tendance à tout lâcher, à livrer à eux-mêmes les Mexicains, qui ne faisaient rien

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

pour consolider l'empire qu'ils s'étaient donné. Nous ne pensions pas assez que nous le leur avions plutôt imposé et qu'avec plus de suite dans les idées et dans l'énergie des efforts du chef qui nous commandait, nous eussions pu à l'heure favorable, avec l'appui sincère de ces mêmes Mexicains qui nous irritaient et nous fatiguaient aujourd'hui, fonder d'une façon durable pour l'avenir cet empire que nous n'avions qu'échafaudé à nos risques et périls.

Le colonel Camacho prouvait alors, par sa belle défense de Tlacotalpam, ce que l'on pouvait attendre de certains hommes au Mexique. Deux jours à peine après le départ des troupes françaises, l'ennemi s'était campé dans les bois autour de la ville et tirait de là des coups de fusil. Il s'était embusqué pareillement au Conejo et au Miadero, qui, bien que détruits comme fortifications, offraient un abri sûr de 200 mètres de broussailles. Pour être maître de ces hautes terres, il faut avoir le pays qui est derrière, et nous ne l'avions pas pris. Les libéraux fusillaient impunément de là tous les navires qui passaient. Aussi aucun bâtiment à voiles ne voulait plus remonter la rivière. Les deux seuls petits bâtiments à vapeur qui s'étaient hasardés jusque-là à faire le trajet d'Alvarado à Tlacotalpam refusaient de continuer, parce qu'ils s'étaient vus cri-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

blés de balles malgré l'escorte d'une canonnière.

D'ailleurs Tlacotalpam, où il n'y avait plus de commerce possible, était désert. Malgré les ordres du maréchal et les réclamations du commandant Cloué, la troupe de Camacho était dans le même dénûment qu'à son arrivée. C'était à croire l'autorité civile de Vera-Cruz de connivence avec Garcia et les dissidents de la rivière d'Alvarado. Du 24 avril au milieu de mai, l'ennemi n'avait cessé de se renforcer et faisait des attaques partielles toutes les nuits pour harceler la garnison, la tenir sur pied et l'épuiser de fatigue. Les quatre officiers qui étaient avec Camacho se montraient pleins de zèle et d'activité, mais il leur fallait être tout pour leurs troupes, officiers, sergents instructeurs. On ne s'en battait pas moins. Ce qui rendait surtout critique la situation du colonel, c'est que nos trois canonnières ne pouvaient prolonger longtemps leur séjour dans le haut de la rivière. Les équipages n'y eussent pas résisté ; ils avaient déjà 38 degrés de chaleur à l'ombre sur le pont, et étaient atteints par les fièvres. Il fallait de plus blinder les canonnières, qui perdaient de temps en temps un homme, tué ou blessé, au passage du Conejo. Mais la maladie était plus inquiétante que le feu. Le dénûment des soldats ne changeait pas. Le ministre de la guerre, comme seul secours, avait répondu au colonel

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Camacho de recruter ses sergents et ses caporaux à Tlacotalpam. Un ministre de Juarez n'eût pas mieux dit.

A ce moment, au 17 mai, le colonel Camacho avait cinquante-trois malades et perdait l'appui de la chaloupe l'*Augustine,* qui courait trop de dangers à faire le trajet de la rivière. Elle devait même, pour aller à Alvarado, dans ce derrnier voyage, être abritée à bâbord de la *Pique.* On avait une autre raison de la rappeler à Vera-Cruz. C'était de remplacer la seconde chaloupe l'*Amélie,* qui ne pouvait plus aller sans réparations. Le 15 mai, avant le jour, sur les trois heures du matin, Tlacotalpam était enfin attaqué par des forces considérables. L'ennemi s'était avancé jusqu'aux barricades aux cris de : « Vive la république ! » entendus des canonnières. Un obus heureux de la *Diligente* avait paru déterminer sa retraite en incendiant en même temps cinq ou six cabanes en paille situées dans les faubourgs. Pendant cette attaque, un feu très nourri, partant de la rive opposée, avait été dirigé sur les canonnières. La *Pique* avait eu un homme grièvement blessé. Déjà, ce même jour, en venant d'Alvarado, et en passant sous le Miadero, elle en avait eu deux autres atteints. La retraite de l'ennemi n'était que momentanée. Dès le même soir, il tiraillait aux avant-postes et tenait en éveil la garnison

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

harassée de fatigue. La troupe de Figuerero s'était bien comportée, un peu trop bien. Elle avait hissé sur une de ses défenses un pavillon avec un emblème de mort et ces mots : « Nous ne voulons pas de quartier ; nous ne ferons pas de quartier. »

Cette résistance vigoureuse et prolongée devait recevoir sa récompense. Au commencement de juin, l'ennemi était moins pressant. En même temps, on envoyait des renforts au colonel Camacho, mais quels renforts ! Cent hommes envoyés de Mexico et que les désertions à leur arrivée à Vera-Cruz avaient réduits à soixante-quinze, et dans ces soixante-quinze il y avait vingt-sept sous-officiers et caporaux et quarante-huit prisonniers faits à l'intérieur. C'étaient ces gens-là que l'on envoyait à Tlacotalpam pour y défendre la cause de l'empire. Trois compagnies rurales levées près de Vera-Cruz étaient un peu meilleures. Il y avait enfin une centaine de bons fusils, des munitions et des médicaments, deux obusiers de 12 non rayés. Il y avait aussi la saison des pluies, alors complètement prononcée, et qui protégeait la ville contre l'ennemi, car on souffrait moins de l'inondation à Tlacotalpam que les libéraux sous les bois ou en rase campagne ; on pouvait donc jusqu'à un certain point et en comptant sur la fermeté dont le colonel avait donné des preuves, s'autoriser des circonstances pour lui

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

retirer l'appui constant des canonnières. La *Pique* et la *Diligente* furent rappelées, et la *Tempête* seule, qui continuait sa station à Alvarado, dut aller de loin en loin à Tlacotalpam.

Cette résistance de Tlacotalpam était une exception dans la façon de se comporter habituelle des Mexicains qui s'étaient ou se disaient ralliés à l'empire. Partout ailleurs, ils ne montraient dans le Sud qu'une inertie pleine d'embûches. Du reste, la nouvelle, venue d'Europe, d'une prochaine évacuation du Mexique par les Français, les remplissait, à bon droit, d'inquiétude. Ils s'étaient assez avancés, ne voulaient point se compromettre davantage. L'expédition projetée par le Yucatan contre le Tabasco était complètement abandonnée. Les matelots levés avaient été congédiés, les vivres amassés, vendus. Le général Casanova, qui commandait à Campêche, déclarait qu'il n'avait d'ordre, ni de Vera-Cruz, ni du gouvernement mexicain, pour faire l'expédition. Il ajoutait, avec la mauvaise foi qu'on met aux justifications difficiles, qu'il n'avait pu compter sur le concours de la marine française. Cela n'était pas vrai. Il s'était bien gardé de demander ce concours, car il savait d'avance qu'il lui serait acquis et que les bâtiments en station à Carmen et à la Frontera n'eussent pas manqué de suivre les opérations de près et de soutenir les impériaux. Il semblait, au

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

contraire, avoir agi de manière à reculer indéfiniment l'expédition. Après avoir dispersé les troupes et les vivres, il objectait qu'il n'était plus prêt et que la saison était trop avancée.

Pressé par le commandant Cloué, qui, même alors, ayant ses canonnières disponibles, jugeait encore possible l'entreprise contre Tabasco, il proposait, loin d'aller en avant, d'évacuer Jonuta et d'en établir la garnison à Palizada. Avoir Jonuta, c'était tenir Palizada, mais la réciproque était fausse, car l'ennemi, maître de Jonuta, empêchait toutes les coupes de bois de descendre à Palizada et de là à Carmen. Était-ce donc une avance que la prévoyante prudence du général Casanova faisait aux libéraux? On était porté à le croire. Un peu plus, on l'eût su, car le commandant Cloué, en transmettant ces hésitations du général au maréchal Bazaine, se disait prêt à appuyer le Yucatan s'il voulait marcher. Il ne fallait qu'un ordre décisif venant de Mexico, et il n'eût peut-être pas été trop tard pour que Tabasco fût soumis. L'ordre ne vint pas. Il était dit que les influences occultes, qui avaient jusqu'alors protégé le Tabasco, s'exerceraient même à cette heure où, tout triomphant, l'état souverain de Tabasco promulguait, par la bouche de Garcia, un décret d'expulsion contre les Français établis sur son territoire.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le parti qui, à Mexico, plaçait ses meilleures espérances dans la fortune possible du maréchal et rêvait pour lui de chimériques destinées, voyait sans ennui la prochaine évacuation du Mexique par les troupes françaises. Il ne songeait tout au plus à les retenir que le temps nécessaire à l'accomplissement de cette révolution électorale qui était le but de ses efforts et qu'elles pouvaient appuyer de leur présence. Les prétentions du Tabasco ne l'offusquaient pas. Elles s'humilieraient d'elles-mêmes, à un moment donné, devant le pouvoir qui les aurait ménagées et qu'elles seraient appelées à élire. Maximilien, au contraire, était toujours le faible souverain dont il fallait dévoiler l'insuffisance et surveiller les actes. Lui disparu, la place se faisait nette et telle qu'on la voulait. Aussi, influençant, sans l'entraîner entièrement toutefois, l'esprit du maréchal, ces ambitieux à courte vue obtenaient de lui qu'il s'isolât du souverain dont la défense et la consolidation eussent dû être son premier soin.

Ainsi, le maréchal avait ses chiffres particuliers pour expédier ses dépêches et interpréter celles qu'il recevait. Il voulait, en effet, que le gouvernement mexicain ne connût de sa correspondance que ce qu'il jugeait à propos de lui en communiquer. Il se faisait informer des moindres mouvements des bâtiments que l'Autriche laissait à

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Vera-Cruz à la disposition de l'empereur. La *Novara,* qui avait amené Maximilien au Mexique, avait été remplacée par le *Dandolo,* corvette à batterie couverte de dix-huit canons. Le *Dandolo* allait-il à la mer à cause de l'état sanitaire peu satisfaisant de Vera-Cruz, le maréchal s'enquérait s'il n'était pas secrètement parti pour quelque mission diplomatique ou militaire inconnue, et tenait à ce qu'on ne sût point qu'il demandait ces renseignements. De son côté, Maximilien, non moins défiant, cherchait à connaître les actions et les projets du maréchal, et sur toutes les lignes télégraphiques il existait des embranchements aboutissant à un bureau télégraphique du palais. Des dépêches adressées au maréchal arrivaient ainsi au cabinet de l'empereur en même temps qu'au quartier-général. On croit voir l'antagonisme de ces faibles prétendants qui s'épuisent l'un contre l'autre en luttes puériles, tandis que s'avance à grands pas l'ennemi qui doit prendre leur place.

Nous avons poussé aussi loin que possible le récit des événements du Sud. Il nous faut maintenant revenir au Nord et passer par les mêmes alternatives de succès et de revers jusqu'à ce que la chute de Matamoros serve, pour ainsi dire, de signal à la défection et à la capitulation des autres villes du littoral du Mexique.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tampico n'avait jamais cessé d'être plus ou moins inquiété. Au mois de janvier 1866, les libéraux, sous les ordres de Mendez, ayant réussi à tromper sur leur marche le commandant Chopin, du bataillon d'Afrique, et le capitaine Jacquin, de la contre-guérilla, avaient attaqué avec un succès complet les positions de Tancasnequi et de Tantoyuquita. La compagnie de cent cazadores, qui les défendait, avait été battue et avait perdu trente hommes. Les magasins de marchandises avaient été complètement pillés et incendiés. La perte s'élevait à 2 millions, et ce qu'il y avait de plus regrettable, c'est que nos conseils et nos assurances de protection avaient surtout déterminé les commerçants de Tampico à choisir Tancasnequi comme entrepôt. Mendez, toutefois, avait été tué et remplacé par La Gazza comme chef des dissidents dans le Tamaulipas. La perte de leur général avait décidé les libéraux à la retraite; mais, pour échapper à leurs cruautés, tous les habitants qui avaient cru à notre protection s'étaient enfuis dans la Sierra. Peu après, au mois de mars, la *Tisiphone* avait porté soixante-dix hommes de la contre-guérilla à Tampico. L'ennemi avait échoué dans une attaque contre la petite ville d'Altamira, mais les habitants, craignant un retour offensif des libéraux, s'étaient presque tous réfugiés à Tampico. Le général La Madrid était

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

alors venu de Mexico avec cent quatre-vingt-dix hommes et deux pièces de campagne, et l'on était rassuré jusqu'à nouvelle alerte.

Tuspan se trouvait dans une situation analogue à celle de Tampico. On ne pouvait envoyer au préfet les munitions et les hommes qu'il demandait au commandant Cloué, après s'être inutilement adressé au gouvernement de Mexico, qui ne lui avait pas répondu. Il était pourtant probable que, faute de ces cent cinquante à deux cents hommes, la ville se rendrait sans combat pour éviter l'incendie et le massacre que les libéraux infligeaient, après les avoir prises, aux villes impérialistes. Quelques-unes, dans le département même de Tuspan, s'étaient déjà prononcées contre l'empire, et toute la Huesteca était en pleine insurrection.

On sait qu'après le conflit franco-américain, au sujet de Bagdad, le *Tartare* était allé prendre la station du Rio-Grande. Il avait pour mission de protéger Bagdad par mer et devait entretenir avec les officiers américains du Texas des relations officieuses et même amicales. Tout de ce côté était devenu singulièrement tranquille. Escobedo, qui n'avait pu ramasser que quatre à cinq cents hommes, s'était mis en marche sur Monterey. Les communications entre Bagdad et Matamoros se faisaient très facilement par terre et par eau.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Les petits vapeurs avaient repris leurs voyages réguliers, et l'*Antonia* avait été rendue au commerce. La grande agitation des mois précédents n'avait tenu qu'à l'aide prêtée aux dissidents par Weitzel et Clarke. Ces chefs une fois destitués, tout était rentré dans l'ordre.

C'est qu'au fond la nation américaine ne voulait point commencer une nouvelle guerre pour le bon plaisir et le plus grand avantage de ces chefs et de ces bandes aussi nombreuses qu'indisciplinées, qu'elle désirait, au contraire, licencier le plus tôt possible. Le général Sheridan, commandant en chef le district, était venu à Brownsville et avait licencié les régiments noirs, de sorte qu'il ne restait plus que cinq mille hommes de troupes régulières sur la rive texienne. En avril, la rade de Bagdad, couverte un an auparavant de plus de deux cents navires, était complètement déserte. Le *Tartare* s'y trouvait en tête-à-tête depuis un mois avec un brick danois et demandait son rappel. Au mois de mai, Matamoros paraissait en pleine sécurité, et le voisinage des troupes françaises dans le Nord, qui permettait à la garnison de faire des excursions, ôtait toute probabilité à un coup de main sur Bagdad. Dans une de ces excursions, la bande de Cortina avait manqué d'être complètement détruite et laissait au pouvoir des impériaux cent quatre prisonniers. Les Autrichiens, désormais

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

jugés inutiles, avaient quitté Bagdad, et la *Sonora* les avait portés à Vera-Cruz, au nombre de quatorze officiers, trois cent trente-trois hommes et soixante chevaux et mulets. Le *Tartare* était autorisé à rentrer et transportait les cent quatre prisonniers de Cortina, qu'on mettait dans les prisons du fort Saint-Jean-d'Ulloa.

Malheureusement, au mois de juin, tout changeait de la façon la plus grave. Matamoros devait recevoir du général Jeanningros, alors à Monterey, un convoi de munitions et de vivres. Le général Mejia eût désiré ne pas aller au-devant de ce convoi que les troupes françaises eussent escorté; mais le général Jeanningros avait exigé que la garnison de Matamoros tendît la main à ses troupes. Seize cents Mexicains étaient alors sortis sous les ordres du général Olvera, étaient tombés au milieu de différents corps libéraux qui s'étaient réunis à l'improviste au nombre de quatre mille hommes et avaient été complètement détruits. Le général Mejia ne disposait plus dès lors que de quatre cents hommes, ce qui était insuffisant pour défendre la ville. Il avait appelé à lui la garnison de Bagdad, mais il se privait ainsi de ses communications entre Matamoros et la mer, car il n'était pas douteux que l'ennemi n'occupât Bagdad.

L'*Adonis*, expédié de Vera-Cruz en toute hâte,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

n'eut pas à secourir Matamoros. Quand il arriva, la ville venait de se rendre. Elle avait été investie le 23 juin, et presque aussitôt une partie des lignes avait été abandonnée par la garde nationale chargée de les défendre. A ce moment, le général la Gazza, qui commandait les troupes ennemies sous les ordres de Carbajal, avait envoyé à Mejia une sommation de se rendre, affirmant qu'il n'y aurait aucun désordre et que les propriétés seraient respectées. Une députation du commerce avait appuyé cette sommation près du général en lui faisant observer que, puisqu'il ne pouvait résister efficacement, il fallait éviter que la ville ne fût prise d'assaut. Le général s'était refusé énergiquement à rendre la ville à Carbajal, tout en se déclarant prêt à traiter avec Escobedo ou un chef honnête du parti libéral. Le général Getty lui ayant proposé des vapeurs pour le conduire, ainsi que sa garnison, à Bagdad, il avait refusé en se disant assez fort pour opérer sa retraite par terre avec les soldats qui lui resteraient fidèles. Il avait répété à plusieurs reprises et d'un air belliqueux et résolu qu'il ne remettrait jamais la ville à un misérable tel que Carbajal et que, si on l'attaquait, il saurait montrer qu'il était toujours Mejia.

Le lendemain, n'ayant pas été attaqué, il céda aux sollicitations des habitants et consentit à par-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

tir. Il s'en allait attristé, moins vaincu que découragé par l'inutilité de cette lutte d'un an qu'il avait soutenue, et s'étant acquis les sympathies et les regrets des Mexicains et des étrangers. C'était le 24 juin. Pendant que Mejia partait, le consul de France et toutes les personnes compromises se réfugiaient à Brownsville. En rade de Bagdad, Mejia avait trouvé l'*Adonis* et s'y était embarqué avec un certain nombre de troupes mexicaines et trente personnes de sa suite.

En résumé, Mejia avait quitté Matamoros en y abandonnant toute son artillerie de trente pièces de canon en parfait état avec toutes les munitions. C'était pour les libéraux un succès dont le contrecoup se fit immédiatement sentir partout à la fois. Des troupes chaque jour plus nombreuses se portèrent sur Tampico. Déjà les libéraux avaient enlevé Panuco et y avaient fait un massacre général. De là ils s'étaient portés à Tampico, qu'ils serraient de très près; Tuspan était tout à fait compromis. Tout le pays aux environs, sans en excepter cette fois la moindre ville, s'était prononcé contre l'empire, ce qui n'avait pas eu lieu depuis trois ans. Le district de Temapache lui-même, qui avait toujours fourni les plus braves soldats et les meilleurs défenseurs à Tuspan, s'était jeté dans les bras de l'ennemi. Il est vrai que de Mexico on écrivait au commandant Cloué : « Ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vous préoccupez pas de Tuspan », auquel cependant on n'envoyait ni munitions ni soldats, tandis que l'ennemi, parfaitement approvisionné, faisait une énorme consommation de poudre. Les troupes de la garnison n'étaient plus payées et menaçaient de passer aux libéraux. Le préfet espérait tenir cinq jours, et le commandant lui expédiait la *Tactique* avec deux cents hommes de Mejia, qui devaient aller à Tampico si Tuspan était pris à leur arrivée.

Tlacoltalpam était également dans la situation la plus triste. L'ennemi tenait la campagne et coupait les vivres à la ville. Il forçait les rancheros à emmener leurs troupeaux de bœufs dans l'intérieur, à tel point que l'approvisionnement de Vera-Cruz était menacé. L'eau douce manquait, car l'ennemi était maître de la source d'où on l'apportait à Tlacotalpam. La garnison et les habitants ne buvaient plus que de l'eau saumâtre du fleuve. Les communications avec Alvarado devenaient extrêmement difficiles, l'ennemi ayant maintenant une pièce au Conejo et une au Miadero, et devant en avoir bientôt deux autres qu'il faisait venir de Minatitlan. Il était rare que la *Pique* ou la *Tempête* ne reçussent pas, en passant, quelque boulet dans leur coque. Ce qui se passait aux environs de Vera-Cruz et à Vera-Cruz même est à peine croyable. Le 5 juillet, des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

prisonniers de guerre employés au nettoyage de la ville se révoltaient. Un d'eux était tué par un Égyptien, et l'ordre se rétablissait. Mais c'était une manœuvre convenue avec les dissidents qui se tenaient aux alentours de la ville, afin qu'on leur livrât une des portes, par où ils auraient pénétré pour s'emparer des autorités et piller en même temps les caisses de certaines maisons de commerce mal notées par eux. L'ennemi explorait la campagne par bandes de cinquante à soixante hommes et s'avançait la nuit jusqu'aux murailles de la ville, très faciles à escalader. Une de ces bandes avait même campé au cimetière pendant quinze heures. Le capitaine Morisson, commandant supérieur à Vera-Cruz, avait dû demander quelques hommes au commandant Cloué pour maintenir la ville, où régnait une grande fermentation, la plus grande partie de la population nous étant opposée. Le commandant lui avait envoyé un peloton de marins créoles et une pièce de 4 rayée.

En dehors de ce détachement, la garnison de Vera-Cruz ne se composait plus que de quarante hommes de la compagnie indigène du génie de la Martinique et de cent vingt-cinq Égyptiens, en tout cent soixante-cinq hommes, pour une ville populeuse et toute dévouée à Juarez. Le capitaine Morisson avait télégraphié à Orizaba, où résidait le lieutenant-colonel Roland, commandant des

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

terres chaudes, pour lui demander du monde. Cet officier supérieur avait simplement répondu qu'il n'avait personne. Il pouvait en résulter que les communications de Vera-Cruz avec l'intérieur fussent bientôt coupées. En effet, le 8 juillet, le village de la Purga était attaqué, ce qui avait retardé le train de Mexico. Quoique l'ennemi eût été repoussé, il fallait s'attendre, et sur une plus grande échelle, au renouvellement de ces tentatives. De plus, on était forcé d'employer désormais quarante Égyptiens pour la sécurité des trains, vingt au train montant et vingt au train descendant. Il devenait de la dernière urgence d'obtenir du maréchal une troupe, quelle qu'elle fût et quelque danger que pût courir sa santé, pour garder Vera-Cruz.

Ce fut à ce moment que l'impératrice Charlotte partit pour l'Europe. Elle allait, disait-on, y rétablir sa santé chancelante, mais, en réalité, y chercher des secours pour Maximilien. Il y a des événements qui résument une situation sous une forme sensible. Tel fut ce départ, dans sa tristesse et son abandon. L'impératrice avait fait tout ce que peut faire une femme avec l'insinuante énergie de ses conseils, le charme de son esprit, la décision de son caractère. Elle ne partait que pour lutter de nouveau sur un autre terrain et prête à revenir dès que sa tâche, qu'elle y eût

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

réussi ou non, serait terminée. Le 15 juillet, le commandant Cloué l'attendait à Vera-Cruz, d'où elle s'embarquait sur le paquebot de Saint-Nazaire.

Dès la veille, afin qu'aucun incident ne vînt retarder l'embarquement de l'impératrice, le commandant Peyron, chargé du service maritime français à terre, avait fait appeler le capitaine du port mexicain et lui avait demandé s'il avait un canot pour Sa Majesté. Il n'en avait pas. — S'il avait des hommes? Pas davantage. Le commandant Peyron dit alors qu'il fournirait le canot et les hommes, mais que le pavillon français flotterait à l'arrière et le pavillon mexicain devant. Le 15 juillet, Sa Majesté, qui avait déjeuné à Paseo-del Macho, n'arriva à Vera-Cruz qu'à deux heures. Elle descendit du chemin de fer et se dirigeait vers le môle pour s'embarquer, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup et entra dans le bureau français de la direction du port, où elle fit appeler le général Marin, préfet maritime mexicain. Le général sortit bientôt très pâle et très ému et vint dire au commandant Cloué que Sa Majesté faisait des difficultés à cause du pavillon. Il pouvait en coûter en effet, à l'impératrice du Mexique, de ne point même quitter sous son pavillon impérial ce sol où elle avait régné, où elle régnait encore. Le commandant Cloué voulut entrer chez l'impéra-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

trice, pour lui expliquer ce qui s'était passé; mais le général Marin, qui avait peut-être accusé la marine française d'avoir tout voulu prendre sur elle, le supplia de n'en rien faire. On échangea naturellement ce pavillon de poupe contre un pavillon mexicain, et l'impératrice s'embarqua immédiatement.

La foule était compacte. Les marins formaient la haie. Le silence le plus complet régnait. Il ne fut pas poussé un seul vivat. C'est à peine si quelques chapeaux se soulevèrent. Une voix essaya de crier : « Vive l'impératrice ! » Personne ne lui répondit, bien que le môle fût couvert d'autant de monde qu'il en pouvait contenir. Sa Majesté paraissait douloureusement impressionnée. Pendant le trajet du môle au paquebot, le canon du *Magellan* à Sacrificios et les cris de : « Vive l'empereur ! » que les matelots de la *Pique,* mouillée près du fort, poussèrent de la mâture, réussirent à distraire un instant l'impératrice. Arrivée au paquebot, elle garda un quart d'heure auprès d'elle le commandant Cloué, et le congédia en lui annonçant qu'elle serait de retour dans trois mois. A cinq heures du soir, le paquebot partait pour l'Europe.

L'attitude de la population de Vera-Cruz dans cette circonstance révélait assez ses dispositions intimes. Il s'organisait en ville, et presque ou-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

vertement, un complot pour piller la caisse de la douane, enlever les personnes de marque et égorger les employés français. Ce complot fut découvert par un sous-officier de la contre-guérilla, qui avait été admis sans difficultés à y participer. Les conspirateurs, au nombre de quarante ou cinquante, se réunissaient dans une maison en face du théâtre. C'était là que demeurait leur chef, un ancien prisonnier de Puebla, conduit en France, puis gracié, nommé Théran. Le commandant militaire de Vera-Cruz savait si peu ce qui se passait, qu'informé du lieu de la réunion, il ignorait que ce fût la maison d'un homme aussi dangereux que Théran. Bien qu'on ne fût pas encore au mois d'octobre, il eût été bon que le commandant des terres chaudes se trouvât à son poste. En vain on lui demandait du monde, il répondait : « C'est comme cela partout. Je ne peux rien, car je n'ai pas assez de troupes ; et Vera-Cruz est ce qui m'inquiète le moins, à cause de la marine. »

Que pouvait faire cependant la marine, une fois la garnison enlevée, sinon menacer la ville d'un bombardement qui ne se fût pas accompli ? De plus, les dissidents, après avoir pillé, s'en seraient allés. Du reste, le commandant supérieur disait vrai. Ses troupes, en trop petit nombre, avaient besoin d'être partout et n'étaient nulle

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

part. Tous les postes entre Jalapa et Vera-Cruz s'étaient prononcés contre l'empire. Des bandes de brigands arrêtaient les bœufs et les provisions. Pour la première fois depuis plusieurs années, on venait d'être obligé de faire entrer en ville un troupeau de bœufs afin d'assurer l'alimentation pendant quelques jours. Le 29 juillet, Medellin, village à deux lieues de Vera-Cruz, sur une branche du chemin de fer, était attaqué, et, pour le dégager, il fallait envoyer trente Égyptiens de la garnison déjà si restreinte. Alvarado était pris. Les canonnières la *Tactique* et la *Diligente* étaient arrivées trop tard pour le secourir. Elles l'avaient repris, mais ne pouvaient y mettre de garnison. Comme c'était le point de ravitaillement de Tlacotalpam, il eût fallu que le colonel Camacho y envoyât des troupes, mais il était hors d'état de le faire. Le colonel et ses soldats, très émus de la chute de Matamoros, s'étaient liés ostensiblement avec les libéraux et ne restaient si longtemps à leur poste que par point d'honneur. La *Tempête,* qui était à Tlacotalpam même, avait sa coque avariée, une partie de son équipage sur les cadres. Le séjour de la rivière devenait mortel pour elle, et elle allait rentrer pour être démolie, n'étant plus d'ailleurs d'une utilité indispensable au colonel Camacho, qui avait assez d'infanterie et de cavalerie pour évacuer la ville. En tout cas,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Tlacotalpam devait être perdu au premier jour.

Tampico succombait. Il n'avait point reçu de secours autre que le *Mosquito,* dont la présence rassurait la ville, mais qui ne pouvait sauver la place assiégée par deux mille dissidents. Le 1er août, avant le jour, l'ennemi avec lequel s'entendait la partie mexicaine de la garnison avait envahi le fort Iturbide, situé dans la partie sud-est de Tampico et, de là, toute la ville, sans tirer un coup de fusil. Il n'y avait plus à tenir que la position à l'ouest de la ville, le fort Casamata, occupé par le capitaine Langlois et la contre-guérilla. Au départ du *Mosquito* qui apportait ces nouvelles à Vera-Cruz, le capitaine Langlois espérait tenir jusqu'au 8 août, bien que l'ennemi dût être renforcé par cinq cents hommes qui, de la rive droite, se dirigeaient de Tampico-Alto sur Pueblo-Viejo. Un grand nombre de dissidents étaient armés de carabines revolvers à six coups. Le *Mosquito,* qui ne ramenait qu'une dizaine de personnes, avait été traversé d'un bord à l'autre par un boulet de 24 du fort Iturbide. Il ne s'agissait pas de reprendre Tampico pour le perdre quinze jours plus tard, mais il fallait sauver les deux cents Français, habitants et soldats, qui, avec le capitaine Langlois, se trouvaient au fort Casamata dans la situation la plus critique. En effet, par une imprévoyance bien extraordinaire, si cela ne

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

se fût passé au Mexique, le fort de Casamata était à peine approvisionné de vivres et de munitions de guerre. Il n'avait qu'une semaine de provisions avariées et au 1er août vingt coups de canon. Encore en avait-il tiré six au commencement de l'action, ce qui les réduisait à quatorze.

Le maréchal, instruit des faits, mit à la disposition du commandant Cloué deux cents hommes d'infanterie du colonel Rolland à Orizaba. Mais c'était trop peu de monde pour essayer de reprendre Tampico et trop pour le seul coup de main hardi et prompt qu'il y avait à tenter en faveur de nos soldats. D'ailleurs, très pressé sur tous les points, le colonel manifesta le plus vif désir de garder ses hommes. Le commandant n'insista pas et expédia aussitôt à Tampico l'*Adonis,* la *Tactique,* la *Diligente* et le *Mosquito*. Les instructions de l'*Adonis,* qui, à cause de son tirant d'eau, ne pouvait entrer en rivière, étaient de faire franchir la barre aux canonnières, s'il y avait lieu. Cela fait, elles devaient éteindre le feu du fort Iturbide, qui, au sud-est de la ville et au tournant du fleuve, était occupé par l'ennemi, puis se mettre en communication avec la garnison assiégée dans la partie ouest et ne rester que le temps nécessaire pour sauver le monde et l'enlever. Avec le fort Iturbide c'était une partie de canon de 30 rayé à jouer, et il fallait la jouer à coup sûr. Le comman-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

dant Cloué, que la situation de Vera-Cruz alarmait, n'avait pas l'intention de le quitter, lorsqu'il reçut du maréchal une lettre où se déguisait mal une vive anxiété au sujet de Tampico. Il comprit qu'il devait partir, et se mit en route avec le *Magellan* et la *Pique,* la dernière canonnière qui lui restât.

Cependant les jours s'écoulaient, et la position du capitaine Langlois, plus grave que ne l'avait annoncée le *Mosquito,* s'était encore compliquée. Il était assiégé à la fois dans le fort de Casamata et dans la caserne de l'Octavo, où s'était réfugiée une partie de la garnison mexicaine demeurée fidèle. Or les provisions mises dans le fort de Casamata, un mois auparavant, se composaient de trente jours de biscuit et d'eau pour soixante hommes. Au 1er août, le biscuit était en partie avarié, et il y avait à nourrir cent quatre-vingt-dix hommes de la contre-guérilla et cinq cent vingt Mexicains. Il est vrai que, le 1er août, le premier jour de la lutte, deux cents Mexicains avaient déserté et que onze Français s'étaient fait tuer à leur poste, au fort Iturbide. Le soir, un officier M. de Lorne, et vingt et un soldats français avaient péri dans une reconnaissance autour du fort. Le troisième jour, il avait encore déserté deux cents Mexicains, et il n'en restait plus, en défalquant les malades, que soixante-dix capables de combattre.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

La ration de la troupe était réduite à une galette de biscuit. Dès le principe, les ressources du fort en vivres avaient été partagées entre le fort et la caserne de l'Octavo, où il n'y avait aucun approvisionnement, sauf une citerne de bonne eau. Pendant le jour, les communications entre les deux points étaient à peu près impossibles, l'ennemi balayant de son feu l'espace qui les séparait. On communiquait la nuit avec moins de risques. Quoiqu'on eût fait une visite dans les magasins des environs, on n'avait trouvé ni farine, ni maïs, seulement un peu d'eau-de-vie. Il avait fallu songer à tuer et à essayer de saler les cinq ou six chevaux qui restaient dans la caserne. En artillerie, le fort avait une pièce de 24 sans munitions, deux pièces et deux canons-obusiers de 12, dont un hors de service, ces pièces convenablement munies de poudre et de projectiles. A l'Octavo, il y avait une pièce de 12, un obusier de 16 et un canon-obusier de 12; mais on avait renoncé à se servir de ces trois pièces, qui ébranlaient trop fort la caserne. Les munitions étaient si mauvaises, que les projectiles ne pouvaient être lancés qu'à très peu de distance. Pour la mousqueterie, on avait des cartouches, à condition de ne pas les prodiguer.

Le premier jour, les Français furent sommés de se rendre purement et simplement. On leur

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

promettait la vie sauve. M. Langlois avait refusé. Le troisième jour, les travaux d'approche de l'ennemi cernaient la caserne et le fort; ses barricades, armées de canon, étaient tout près. Le 10, nouvelle sommation. Une lettre du général Pavon offrait au capitaine Langlois de sortir de ses positions avec les honneurs de la guerre et de partir pour Vera-Cruz sur le petit vapeur mexicain le *Vera-Cruz,* qui était alors dans la rivière. Nouveau refus du capitaine. C'est ce jour-là qu'arrivèrent les canonnières. L'ennemi coula aussitôt deux bateaux dans la passe. Malgré ces obstacles, le 7, au matin, la *Diligente* et la *Tactique* franchirent la barre avec le *Mosquito,* éteignirent le feu du fort Iturbide et continuèrent leur route. La *Diligente* et la *Tactique* étaient beaupré sur poupe et le *Mosquito* à bâbord des deux, car on n'attendait d'attaque que de tribord. Mais l'ennemi avait établi une batterie à bâbord, à l'endroit appelé Las Piedras. Ayant leur artillerie disposée pour tribord, les canonnières durent essuyer le feu de cette batterie, à laquelle le *Mosquito* seul put répondre. Au même moment, les pièces du sud et de l'ouest du fort Iturbide, qui n'avaient pas eu encore occasion de tirer, ouvrirent leur feu sur les canonnières, qui avaient dépassé le tournant du fleuve et qui arrivèrent ainsi sous la ville, où elles furent accueillies par

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

un autre feu très vif de canon et de mousqueterie partant des barricades.

Les canons rayés des canonnières eurent bientôt engagé l'ennemi à cesser son feu et à se tenir à l'abri. Les canonnières se turent elles-mêmes. La ville étant bâtie en amphithéâtre, il était impossible de voir Casamata. On savait, de plus, les troupes libérales fort nombreuses. Tenter de communiquer de vive force avec les nôtres dans une pareille situation était à peu près impraticable. Le lieutenant de vaisseau Révault, commandant la *Diligente* et le plus ancien des trois capitaines, fit hisser le pavillon blanc et convint avec ses deux collègues que si, dans une heure, personne n'était venu, on amènerait le signal de trêve et on ouvrirait de nouveau le feu contre la ville. Cela allait être fait, quand le général Pavon envoya un de ses officiers parler au capitaine Révault. Celui-ci, se fiant avec une énergie singulière à la simple parole d'honneur des Mexicains, se fit conduire à la caserne de l'Octavo, où était M. Langlois, apprécia la position désespérée de cet officier et parvint, non sans peine, il est vrai, à le convaincre qu'une plus longue résistance ne conduirait à rien et que le mieux à faire était d'accepter les conditions les plus honorables qui aient jamais été obtenues.

Il est certain que, n'ayant pas le millier

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

d'hommes nécessaires pour occuper et garder Tampico, il n'y avait rien de mieux à faire que de se retirer avec tous les honneurs de la guerre et de ne pas compromettre, pour un résultat impossible, la vie de braves soldats. Suivant la convention qui fut dressée, les troupes s'embarquèrent le lendemain, à trois heures, emmenant même avec elles deux canons-obusiers de 12. Pour rendre les honneurs aux soldats de M. Langlois, les troupes mexicaines, au nombre de deux mille cinq cents hommes, étaient rangées en ligne sur tout le parcours et dans le plus grand ordre. Elles avaient très bonne mine. Ce n'étaient pas des bandes, mais bien des troupes avec lesquelles il fallait compter. Le général Pavon fut d'une courtoisie parfaite et avait pris toutes ses mesures pour éviter un conflit, ce qui était nécessaire, car la contre-guérilla avait accumulé bien des haines contre elle dans les environs de Tampico. Il avait menacé ses soldats de faire fusiller même celui d'entre eux dont le fusil partirait par inadvertance.

Lorsque les canonnières eurent repassé la barre, le *Magellan,* qui venait d'arriver devant Tampico, prit à son bord les débris de la garnison, composée de trente officiers et cent soixante-seize hommes de la contre-guérilla ; quatre-vingts officiers, vingt et un hommes de cavalerie et trente hom-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

mes d'infanterie mexicaine, trente femmes et enfants appartenant plus ou moins à ces troupes, et quinze réfugiés civils divers. La tranquillité se rétablit d'ailleurs assez vite à Tampico pour que le consul, M. de Saint-Charles, et l'agent des paquebots transatlantiques pussent engager le capitaine de la *Sonora* à remonter devant la ville et à faire ses opérations comme auparavant. Le commerce de Tampico se consola facilement de nous voir partir, car les routes devenaient libres par l'intérieur, et quels que fussent les droits à payer, il y avait de gros bénéfices assurés. Si le port de Tampico restait ouvert, il allait devenir un des principaux ports, au grand détriment de Vera-Cruz, par où entraient les marchandises étrangères.

L'évacuation de Tlacotalpam suivit de près la chute de Tampico. La ville était attaquée le 10 août. L'attaque avait été repoussée, mais le colonel Camacho n'espérait pas résister plus longtemps et paraissait complètement découragé. Il avait deux cent cinquante hommes malades et blessés, le reste démoralisé. L'autorité mexicaine de Vera-Cruz lui envoyait enfin des instruments de chirurgie, mais point de munitions pour son artillerie. C'était dérisoire. La *Tempête,* occupée à garder Alvarado, ne pouvait communiquer avec lui et ne passait d'ailleurs le Conejo qu'avec de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

très grands risques. Cela ne pouvait durer. L'évacuation fut résolue. On récoltait ainsi ce qu'on avait semé, car le commandant Cloué n'avait laissé ignorer à personne que toute garnison laissée à Tlacotalpam pendant l'hivernage était fatalement vouée à la mort et que, pour ces motifs, les dissidents eux-mêmes en 1864 avaient dû évacuer la ville après l'avoir reprise. La *Pique,* la *Tempête,* la *Tactique* et la *Diligente* partirent d'Alvarado et, se soutenant les unes les autres pour affronter l'artillerie du Miadéro et du Conejo, remontèrent à Tlacotalpam. En passant au Conejo, la *Tactique* eut un boulet à la flottaison et la *Pique* ses plaques de blindage de mousqueterie traversées par un boulet qui blessa un homme assez grièvement. Elle semblait avoir le monopole de ces sortes de mésaventures.

Le colonel Camacho et M. Gaude, le capitaine le plus ancien de la *Tempête,* arrêtèrent les dispositions à prendre pendant la journée de suspension des hostilités convenue entre le général Garcia et le colonel Camacho. Le 18, l'évacuation avait lieu, laborieuse et traversée par un fort coup de vent. La rivière était si agitée, que les canonnières avaient peine à marcher et qu'il fut impossible à la cavalerie de Figuerero de passer au paso Miadero. Il fallut qu'elle vînt camper vis-à-vis d'Alvarado, mais de l'autre côté de la lagune,

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

sous la protection des canonnières. Ce fut de là qu'après le coup de vent elle passa à Alvarado sans accident, à l'aide de toutes les pirogues mises en réquisition. Les canonnières revinrent à Vera-Cruz. La *Tempête* resta à Alvarado.

Cette évacuation permettait de secourir Tuspan avec la garnison de Tlacotalpam, devenue libre; mais on trouva préférable de laisser à Alvarado la troupe de Camacho, qui avait beaucoup de malades, et d'envoyer celle de Figuerero prendre son ancien poste sur notre ligne de communication, près de Medellin. Le général Callejo, préfet de Tuspan, demandait toutefois des secours immédiats. C'était avouer qu'on renonçait à s'occuper de Tuspan. De fait, on était débordé de tous côtés. Le 21 août, ce même Medellin avait été attaqué par la bande de Prieto, forte de deux cents hommes. Deux maisons avaient été brûlées et les rails enlevés en trois endroits pour couper la communication avec Vera-Cruz. La faible garnison de trente-sept hommes avait eu des tués et des blessés.

Comme toujours, — cette fois en attendant la troupe de Figuerero, — vingt cavaliers égyptiens avaient été détachés de Vera-Cruz pour Medellin. La situation de Vera-Cruz était plus inquiétante ou, pour mieux dire, plus humiliante que jamais. Prieto, avec ses guérillas, venait souvent camper

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à petite portée de canon des murailles. Il avait écrit à un habitant riche de lui envoyer un cheval tout sellé, et l'habitant s'était exécuté, parce qu'il avait aux environs des propriétés nullement protégées. On enlevait à notre fournisseur deux cents bœufs sur l'Alameda, et pour les ravoir, il payait 10 piastres par chaque bête à cornes. L'ingénieur du chemin de fer de Vera-Cruz à Jalapa était enlevé, relâché moyennant 500 piastres de rançon, et chargé de recommander au directeur de la compagnie qu'il n'oubliât pas de payer à l'avance sa contribution mensuelle de 100 piastres, s'il ne voulait pas qu'on brûlât son chemin. Il eût fallu des troupes à tout prix pour faire cesser cet état de choses ; mais il n'en venait point, et le maréchal, importuné des demandes qu'on lui adressait, répondait que tout cela finirait quand, avec le retour de la belle saison, les troupes qui rentraient en France traverseraient Vera-Cruz. Il ajoutait que, jusque-là, il ne se souciait pas d'exposer ses soldats à l'influence d'un climat meurtrier. — C'était de la franchise.

La situation de Tuspan était pourtant de plus en plus compromise. Les forces ennemies n'étaient plus qu'à vingt lieues de la place, contre laquelle elles s'avançaient en s'augmentant de tous les petits détachements qui existaient déjà dans la province, ce qui pouvait faire deux mille hommes.

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Le 26 août, une première attaque avait eu lieu. Le préfet se plaignait, non sans raison, d'être abandonné, et la ville était travaillée par des meneurs qui n'hésiteraient pas à se prononcer. Les chefs de Tampico s'acheminaient de leur côté vers Tuspan et se prétendaient sûrs d'avoir la garnison pour eux. Le *Mosquito,* dans de pareilles circonstances, ne pouvait rester seul à Tuspan, d'autant plus que l'appui qu'il lui prêtait devenait illusoire. Le *Phlégéton* alla le chercher et le fit sortir de la rivière, bien que le général Callejo lui demandât de le laisser encore vingt-quatre heures. Mais, au fond, le général était enchanté du départ de ce petit navire, car c'était pour lui un moyen de s'excuser à nos yeux et un prétexte pour traiter. Il traita, en effet, aussitôt avec les libéraux.

Les troupes de Camacho et de Figuerero, qui eussent pu être fort utiles à Tuspan, ne devaient pas servir à grand'chose là où on les avait laissées. Elles se fondaient par la désertion et la maladie. Le colonel Figuerero, pressé par le capitaine de la *Tempête* de se rendre à Medellin, arguait du piteux état de sa cavalerie et ne paraissait point disposé à partir. Sur deux cent vingt-trois hommes de Camacho qui occupaient Alvarado, cent cinquante seulement, au 24 août, étaient valides. Au 7 septembre, ils étaient réduits

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

à quinze ou vingt, et le colonel Camacho prévenait le capitaine Gaude qu'il partait pour Vera-Cruz afin d'y demander des secours et qu'il reviendrait bientôt. Il était beaucoup plus probable qu'il ne reviendrait point; car, à son passage à Vera-Cruz, il ne donnait aucun signe d'existence au commandant Cloué.

A Jonuta, la garnison s'était soulevée, le 11 août, à l'instigation de ses officiers, et avait proclamé la République. Cette troupe se composait de soixante-six hommes et de deux pièces d'artillerie. Aussitôt après cette proclamation, elle avait marché sur Palizada, lui avait imposé une contribution de 500 piastres, et s'était retirée sur Macuspana. Le capitaine de la *Tourmente* allait à Jonuta, mais n'y pouvait rien organiser; il n'y trouvait pas d'ennemis, mais la plus grande inertie parmi les habitants. D'ailleurs, y eût-on envoyé de Carmen une nouvelle garnison, qu'elle se fût prononcée comme l'ancienne, d'autant plus que les troupes de Carmen étaient composées d'anciens soldats de Régulès, transplantés au Yucatan, transformés là en soldats de l'empire et qui ne se tenaient tranquilles à la lagune que parce qu'ils avaient peur des canons de notre bâtiment stationnaire.

Par suite de la défection de Jonuta et de Palizada, la présence de la *Tourmente* à la Frontera

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

n'avait plus d'autre but que de veiller sur la douane établie à bord du *Conservador*. Il est vrai qu'il s'agissait de la perception de quelques mille piastres qui, dans les circonstances actuelles, n'étaient pas à dédaigner. Mais, les routes de l'intérieur appartenant aux libéraux et la douane de Vera-Cruz étant de connivence presque ouverte avec Alvarado, par où se faisait la plus active contrebande, cette perception baissait sensiblement et allait se réduire à fort peu de chose.

La fin de notre occupation au Mexique semblait indiquée d'une façon si naturelle et si logique, que ceux mêmes qui nous étaient restés fidèles jusque-là et qui se sentaient de la sympathie pour nous songeaient le plus naïvement du monde à nous abandonner. Les notables de Carmen venaient trouver le lieutenant de vaisseau Cahagne, du *Brandon,* et lui demandaient quelle attitude il prendrait vis-à-vis d'eux, dans le cas où ils feraient pacifiquement leur adhésion au gouvernement républicain. Le capitaine leur répondit qu'il leur enverrait des coups de canon, parce qu'il ne pouvait leur permettre de changer leur forme actuelle de gouvernement.

Les inquiétudes de Carmen se comprenaient. Sa garnison de soixante-dix hommes n'était pas sûre, et, de plus, le chef dissident Prieto, dont la troupe avait été renforcée par les déserteurs de

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Jonuta, paraissait avoir repris son ancien projet de l'envahissement du département de Campêche par Palizada et Sabanqui. Le Tabasco allait ainsi exécuter contre le Yucatan le projet d'invasion que le Yucatan avait formé contre lui. Carmen craignait, avec quelque raison, que les Tabasqueños, dès qu'ils seraient maîtres de toutes les rivières, ne forçassent le commerce entier à passer par chez eux, n'étant pas assez mal avisés pour laisser le bois descendre à la lagune et y payer les droits. Alors cette pauvre île de Carmen, déjà grevée de droits d'importation exorbitants, eût perdu l'exportation de ses bois, sa dernière branche de commerce. La première à se prononcer pour l'empire, elle ne voulait pas être la dernière à se prononcer pour la République, et il y avait presque injustice à ne pas la laisser faire. La seule considération était que le Yucatan se fût prononcé aussitôt après elle, et il y avait intérêt à retarder ce moment. Le *Brandon* était donc encore utile à Carmen pour la maintenir dans la soumission.

Le sentiment du terme prochain de notre domination, corroboré par la nouvelle officielle de notre évacuation dans un espace de temps déterminé, était si répandu que, partout où nous n'étions plus, les choses reprenaient, en dehors de nous, leur cours ordinaire. A Tampico, déjà le

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

commerce trouvait d'immédiates compensations à notre départ. A Tuspan, les libéraux, s'occupant d'élections, portaient comme préfet politique notre ennemi, le vieux Carlos Llorente. A Matamoros, d'où l'*Adonis* venait de ramener quelques débris de la troupe du général Olvera, le gérant de notre consulat, M. Hartemberg, et quelques Français, la tranquillité régnait tout au profit des libéraux, qui s'approvisionnaient par le Texas de tout ce dont ils avaient besoin. De même que les confédérés recevaient autrefois par le Mexique ce qui leur était nécessaire sans que les fédéraux pussent s'y opposer, de même les libéraux tiraient des Etats-Unis par cette frontière tout ce qu'ils voulaient, sans qu'il nous fût permis d'y mettre obstacle.

Comme on ne renonce qu'à la dernière extrémité à un pouvoir longtemps exercé, nous avions songé à bloquer les différents ports qui venaient de nous échapper; mais cela ne se pouvait faire sans une notification de blocus et surtout sans des forces effectives qui nous manquaient. Si le blocus d'Alvarado, où se trouvait une canonnière, était facile, celui de Tampico était presque impossible à garder à cause du mouillage. Le vent du Nord forçait le bâtiment à partir. Une fois le bloqueur hors de vue, le blocus était levé, et il y eût toujours eu dans la rivière de Tampico quel-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

que bâtiment étranger pour constater le fait. Nous avions agi ainsi sur la côte d'Amérique pendant la guerre de la sécession, et il était trop juste que les Américains nous rendissent la pareille. Le blocus levé de fait, il eût fallu le notifier de nouveau. Enfin, le mouillage, en cas de mauvais temps, étant à 20 lieues de Tampico, on ne pouvait songer à faire admettre un blocus à cette distance. Il y avait aussi, ce qui était fort délicat à remplir, l'en-tête de la déclaration de blocus : « Vu l'état de guerre entre la France et (?) » Ce point d'interrogation était toute une question politique soulevée, car on ne pouvait être en guerre, même fictivement, avec le Mexique, au moment où cette question du Mexique allait avoir une fin. Ces considérations firent abandonner toute idée de représailles par voie de blocus.

Dès lors, les bâtiments n'avaient plus qu'à se concentrer à Vera-Cruz, en attendant que les événements décidassent du rôle qu'ils auraient à jouer. Au commencement de novembre 1866, le *Magellan,* le *Phlégéthon,* l'*Adonis,* le *Brandon,* la *Pique,* la *Diligente* et la *Tactique* avaient rallié à Vera-Cruz le guidon du commandant Cloué. On démolissait la *Tempête,* qui finissait sa laborieuse carrière par une épidémie. Six hommes et un de ses officiers, le second du bord, mouraient de la fièvre jaune. La *Tourmente* quittait la Frontera

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'on laissait à son libre arbitre, et le *Tartare*, ayant d'assez graves avaries de machines à réparer, restait seul à Carmen, où il avait remplacé le *Brandon*.

Il n'entre pas dans notre cadre de raconter au long les événements politiques, et nous ne ferons qu'esquisser ceux de ces derniers temps. Le 26 octobre, l'empereur Maximilien quittait sa capitale et s'arrêtait à Orizaba. Mais le bruit courait qu'il allait abdiquer et qu'il poursuivrait alors son voyage jusqu'à la Vera-Cruz, pour s'y embarquer. Ses bagages étaient même arrivés, et le commandant Nauta, de la frégate autrichienne le *Dandolo*, avait reçu l'ordre de prendre toutes ses dispositions pour recevoir Sa Majesté, qui serait allée à Saint-Thomas d'abord, puis à Cadix. Le 30, la nouvelle arrivait que le départ de l'empereur n'aurait pas lieu avant quinze jours; et bientôt après, qu'un grand changement s'était fait dans les intentions de Sa Majesté, qui retournerait à Mexico. D'où venait ce changement? Qui l'avait inspiré? On dit que ce fut le maréchal. Quelle que pût être la déception des espérances qu'il avait conçues, ces espérances n'étaient point complètement anéanties tant que l'empereur Maximilien resterait provisoirement sur son trône. Puis, tant qu'il y resterait, l'armée d'occupation ne semblait devoir partir qu'à la limite extrême

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

qu'on avait spécifiée, et son chef, demeurant naturellement à sa tête, ne serait point dans la cruelle alternative de renoncer définitivement, en partant avec elle, au rôle que les événements pouvaient l'appeler à jouer ou de poursuivre ce rôle à tout hasard et comme un simple particulier, en restant au Mexique sans elle et sans son prestige.

La dépêche qui ordonnait l'évacuation immédiate et complète fut donc un coup de foudre que la résolution de Maximilien de ne point abdiquer ne pouvait atténuer. Cette abdication semblait être, en effet, une conséquence forcée de l'évacuation et devoir même la précéder. Si elle avait lieu, on avait le champ libre pour obtenir par des négociations des garanties pour nos nationaux et les Mexicains compromis dans notre cause. Le ministre de France, M. Dano, et le général Castelnau eurent à ce sujet, et autant en leur nom qu'en celui du maréchal, une entrevue avec l'empereur Maximilien à Puebla. Après les avoir écoutés, Maximilien leur dit en souriant : « Vous me venez trouver de la part du maréchal, et c'est lui qui m'invite à rester. »

Il leur tendait en même temps une lettre, où le maréchal lui conseillait de ne pas abdiquer, d'armer Marquez et Miramon, et lui proposait des armes. Il n'est pas croyable que de mesquines

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

considérations d'argent aient influencé le maréchal ; mais les souverains aiment à récompenser ceux mêmes par qui ils se savent secrètement menacés, des conseils d'ambition qu'ils en reçoivent. Maximilien se montra reconnaissant envers le maréchal, en lui achetant son palais de Buena Vista 100.000 piastres. L'expédition se liquidait moins brillamment pour la France. Au moment du départ, à Paseo del Macho, six mulets tout harnachés, cent quarante-cinq bâts neufs et soixante-dix-neuf vieux se vendaient aux enchères six réaux (4 francs). Ce n'était pas cher.

L'évacuation ordonnée avait, en effet, suivi son cours, et dès le mois de février, les transports étaient arrivés. L'escadre cuirassée de l'Océan était également venue, peut-être pour garder contre l'imprévu, en lui donnant un caractère tout militaire, cette évacuation qui se faisait dans les conditions désarmées d'un départ d'émigrants, peut-être aussi parce que son chef avait désiré venir. Il était difficile d'ailleurs de remettre en des mains plus fermes et plus courtoises que celles de l'amiral de la Roncière la surveillance et la direction d'un pareil mouvement de troupes et de navires. Dès le premier jour, l'amiral comprit que le commandant Cloué avec sa longue expérience des hommes et des choses au Mexique, son intelligente et rare activité, était, pour l'éva-

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

cuation, l'organisateur indiqué et sans égal. Il le laissa donc faire, et sa présence, au lieu d'être un contrôle, ne fut qu'un bienveillant appui pour le commandant de la division.

Les vaisseaux accélérèrent seulement de leurs corvées et de leurs chaloupes à vapeur l'opération générale. En trois semaines, tout était terminé. Le dernier bâtiment-transport chargé de troupes était parti pour la France. Le 16 mars, vers quatre heures du soir, l'escadre cuirassée de l'Océan et les bâtiments de la division étaient en appareillage sur rade de Sacrificios. Il y avait eu la veille un coup de vent du Nord, la mer était encore agitée, le ciel gris ; on apercevait au loin les murailles blanches de Vera-Cruz, tout près, l'îlot de Sacrificios avec sa cabane d'hôpital et les tombes de nos marins dans le sable. On allait partir. Enfin ! Et pourtant on éprouvait une sorte de regret mélancolique. N'était-ce point à ces rivages, où l'on ne reviendrait peut-être plus, que l'on avait souffert et combattu en rêvant par instants la réalisation possible de belles espérances désormais évanouies !

L'escadre cuirassée s'ébranla la première en ligne de file. Les bâtiments de la division, le *Brandon,* le *Tartare,* l'*Adonis,* la *Tactique,* la *Pique,* la *Tourmente* et la *Diligente,* la suivirent de près, en formant sur sa gauche une seconde

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

ligne. Le *Magellan* appareilla le dernier. C'était un hommage rendu au commandant Cloué, qui n'abandonnait qu'après tous les autres ces plages lointaines où, pendant trois ans, il avait eu la plus rude part et la première dans les dangers et les fatigues. L'amiral l'avait voulu ainsi, réservant comme récompense au commandant Cloué la justification de cette vieille parole française : « Il fut à la peine, c'est bien le moins qu'il soit à l'honneur.

FIN

Bar-le-Duc. — Typ. L. Philipona et Cie. — 817

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

REC'D LD-URL
NOV 12 1990
AUG 24 1990

Form L9–Series 4939

Univ Calif - Digitized by Microsoft ®

University of California, Los Angeles
L 006 057 413 4
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 001 161 824 6
Univ Calif - Digitized by Microsoft ®